1e Année. № 1. Avril—Juin.

LA REVUE DE POLOGNE

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON: 5 fr. — 11 000 mkp.

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
EDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS VI e.

VARSOVIE
GEBETHNER et WOLFF.
CRACOVIE - LUBLIN - ŁÓDŹ - POZNAŃ
WILNO.

1923

SOMMAIRE DES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE. Le Moyen-Age, par Frantz Funck-Brentano (*J. Morawski*). L'Allemagne d'aujourd'hui, par H. Lichtenberger (*A. Neibecker*). Les débuts de l'Administration française en Alsace et en Lorraine par G. Delahache (*A. N.*). Slavia Occidentalis (*J. M.*).

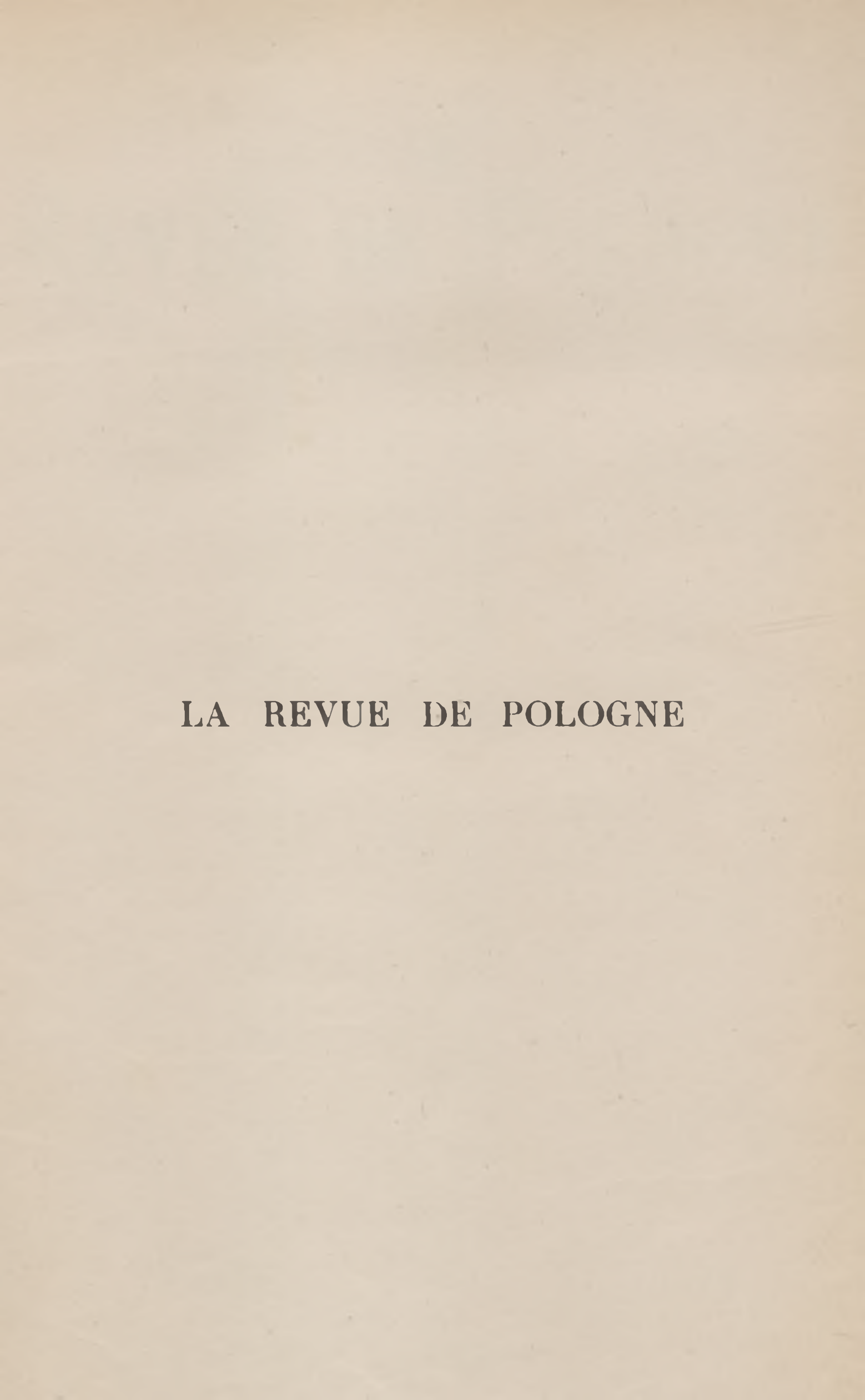
ROMANS. Le martyre de l'obèse, par Henri Béraud (*J. Langlade*). Lucienne, par Jules Romains (*J. L.*). Les Semeurs d'épouvante, par H. Mysor (*A. N.*). Le Destin maître par Louis-Jean Finot (*A. N.*). L'Ephémère par Marcelle Vioux (*A. N.*). Gaspard par René Benjamin (*A. N.*).

HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES. Tableau de la littérature française au XIXe siècle par F. Strowski (*A. N.*). Manuel illustré de la littérature française par J. Calvet (*P. Julien*). La littérature française par M. Sarthou (*J. L.*) Les contes populaires par G. Huet (*J. M.*). La Facet en Françoys par J. Morawski (*J. L.*). Victor Hugo, et Lettres intimes par Barbey d'Aurevilly (*A. N.*). Le gendre de M. Poirier, édition Kielski (*J. L.*). Alfred de Vigny, par W. Lednicki (*J. M.*). Anatole France, par G. Michaut (*P. J.*). La Bibliothèque de l'adolescence (*Houssin*).

PHILOSOPHIE. De la clairvoyance, par Leadbeater; L'Evolution occulte de l'humanité (*W. M. Kozłowski*). Le Dharma par Annie Besant, La Réincarnation par I. S. Cooper (*J. Lap.*). Études sur la conscience par Annie Besant (*M. A. Buzenac-Chaix*). L'Atelier des gens heureux par Jean Finot (*A. N.*). Initiation aux théories d'Einstein, par G. Moch (*W. M. K.*).

BEAUX-ARTS. Histoire de la musique, par P. Landormy (*H.*). Les Rondes des Petits Métiers par X. Privas (*J. E. Monnier*). Le Musée d'Orléans par Paul Vitry (*Marc Aurouze*).

DIVERS. Almanach du Combattant (*J. Lap.*). Collection Armand Colin et Collection Payot (*H.*). Accusés de réception.



LA REVUE DE POLOGNE

LA

REVUE DE POLOGNE

Directeurs : J. LANGLADE & A. NEIBECKER

PROFESSEURS AUX UNIVERSITES DE POZNAN ET CRACOVIE.

VOLUME I

5

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
EDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, (VIe)

VARSOVIE

GEBETHNER & WOLFF
CRACOVIE — LUBLIN — LODZ — POZNAN
WILNO.

LA

REVUE DE POLOGNE

1e Année



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
EDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS VI e.

VARSOVIE
GEBETHNER et WOLFF.
CRACOVIE - LUBLIN - ŁÓDŹ - POZNAŃ
WILNO.

1923

A NOS LECTEURS.

En fondant cette revue nous avons voulu doter la Pologne du bulletin français qui lui manquait encore. La littérature et la philologie françaises sont l'objet d'études assidues et fertiles de la part des érudits polonais, mais leurs publications sur ces matières sont dispersées et difficiles d'accès. Groupées en un organe commun et écrites en français elles deviendront accessibles à tous les chercheurs.

D'autre part, les échanges intellectuels entre la Pologne et la France ont été, du moyen-âge jusqu'à nos jours, ininterrompus. Quelques travaux de valeur ont été publiés sur ces influences réciproques. Toutefois il reste beaucoup à étudier dans ce domaine. LA REVUE DE POLOGNE s'y emploiera avec ardeur.

Une Revue d'érudition historique, c'était bien, mais cela ne suffisait pas; les circonstances nous imposaient le devoir de faire mieux.

En effet, confessons-le, on connait à peine, hors de Pologne, la littérature polonaise. Nous ignorons — les spécialistes exceptés — presque tout de cette nation aimée, de son mouvement scientifique et philosophique, de sa musique, Chopin mis à part, bien entendu. A peine savons nous son histoire, si ce n'est peut-être en tant qu'elle fut liée à la nôtre. Etre renseigné par les Polonais eux-mêmes sur ces divers points et aussi sur la vie politique et économique de leur patrie renaissant à la liberté, rien ne saurait être salué avec plus d'empressement par le public français et celui qui, dans tous les pays, aime la Pologne et lit les publications françaises.

D'un autre côté, la Pologne fut toujours passionnément curieuse de littérature et d'art français. Elle risque d'en être sevrée, nos revues et nos livres étant trop chers. LA REVUE DE POLOGNE voudrait combler cette lacune et aider tous les

amis de la culture française à supporter avec moins de peine la disette où le plus grand nombre est réduit. Dans nos articles de fond comme dans nos analyses bibliographiques nous essaierons de fixer les principaux aspects de la littérature, de la pensée et de la vie françaises. Grâce aux illustres collaborations qui sont venues à nous, les lecteurs polonais n'auront rien à envier aux lecteurs français.

Ce programme nous interdit toute discussion philosophique et politique qui ne serait pas du domaine de l'information impartiale.

Le projet que nous avions formé eut été vain sans les concours efficaces que nous avons touvés. M. de Panafieu, ministre de France à Varsovie a favorisé notre entreprise et a su y intéresser M. le Président du Conseil Raymond Poincaré. Les Universités de Cracovie et de Poznań ont accueilli notre dessein avec une faveur qui nous fait bien augurer du succès.

Pour modeste qu'elle soit, puisse LA REVUE DE POLOGNE servir utilement la Pologne et la France et contribuer au rapprochement intellectuel des deux pays.

LA REVUE DE POLOGNE

UNE LETTRE.

Mes chers collègues et chers amis,[1]

... Et vous voulez fonder une revue: comme qui dirait un téléphone sans fil avec haut-parleur! C'est bien.

Quel plan suivrez-vous? Ferez vous une *„Revue des Deux Mondes"* ou un *„Journal des Savants"?* Des *„Lectures pour tous"* ou une *„Revue critique?* Ces quatre formes de revue seraient également utiles, également fécondes. Mais il faut choisir et vous choisirez à votre gré, et ce sera très bien choisi. J'estime cependant, d'accord avec vous, je le sais, que la bibliographie—une bibliographie sans aridité—devra tenir une grande place pans votre entreprise. Les livres français, surtout les livres d'érudition et de haute culture ne parviennent que difficilement en Pologne et ils sont trop onéreux, avec le change actuel, pour y être acquis indifféremment et au hasard. Il faut donc les présenter dans des analyses et des notices courtes mais exactes, qui en fassent connaître le contenu et la valeur, de telle sorte qu'un Polonais lettré soit au courant de toute notre production et puisse y choisir, pour les acheter, les livres vraiment indispensables en toute confiance, si j'ose dire, et comme s'il les avait feuilletés déjà lui-même sous les Galeries de l'Odéon.

D'autre part, les Français qui ne savent malheureusement pas le polonais ont besoin d'être initiés à l'activité intellectuelle

1. M. Fortunat Strowski, membre de l'Académie des Sciences de Cracovie, professeur à la Sorbonne, président de la Société des Etudes historiques de France a bien voulu nous adresser cette lettre d'encouragements et de conseils. Les uns et les autres nous sont infiment précieux au seuil de notre entreprise. Puisse la *Revue de Pologne* réaliser les brillants pronostics que son illustre parrain formule sur son berceau. Nous supprimons la première partie de la lettre de M. Fortunat Strowski, parce que trop élogieuse.

de la Pologne. Il serait ridicule qu'un ouvrage de philologie grecque, latine, romane, parce qu'il sera écrit en polonais, ne nous arrive comme jadis que par l'intermédiaire de l'Allemagne. Et je dirai la même chose pour ces oeuvres poétiques et romanesques, qui prouvent la fécondité inépuisable du pays de Mickiewicz.

C'est un fait certain que l'Europe centrale depuis 1870 a perdu toute force créatrice dans le domaine de la sensibilité littéraire. Ni d'Autriche, ni d'Allemagne il ne nous est venu de vrai romancier ou de poète digne de ce nom. Le pangermanisme avait tout étouffé, sauf la musique, au pays de Goethe, et il ne semble pas que la chute de l'Empire ait libéré le génie. De même la Russie, après avoir brusquement bouleversé notre littérature par Tolstoï et Dostoïewski semble être retombée dans son silence millénaire, à peine rompu, du moins ici, en France, par la voix respectée d'un Merejkowski. Or, nous avons besoin de nourriture et ne pouvons sans cesse nous repaître de nous-mêmes. La Littérature française, si riche et inventive qu'elle soit, ne vit que lorsqu'elle s'affronte avec quelque littérature étrangère digne d'elle. Où donc chercher désormais ce ferment du dehors? Tout le monde commence à s'apercevoir que c'est avec la littérature polonaise seule que la France dialoguera utilement et noblement.

Mais le dialogue ne peut s'engager de but en blanc. Des directeurs de revues me disent souvent: „Indiquez-moi un roman polonais à traduire". Un directeur de théâtre m'a même demandé une fois s'il n'y aurait pas une pièce pour lui dans le répertoire polonais. Je réponds de mon mieux, mais toujours inutilement. J'ai beau indiquer d'authentiques chefs-d'oeuvre: le goût français qui les désire, qui en a besoin, n'y est point préparé et les refuse.

Votre revue, qui doit être lue à Paris autant qu'en Pologne, fera, par sa bibliographie seule, l'éducation nécessaire du goût français. Soyez assurés qu'ici on vous acceuillera avec sympathie. Il ne dépend que de vous de changer cette sympathie en ardente amitié. Qui sait? Vous mettrez peut-être la littérature polonaise à la mode!

Mais ne plaisantons pas trop longtemps et ne parlons plus de mode! Quand vous ne feriez donc que résumer les publications savantes, les travaux d'érudition, les oeuvres philosophiques où s'exprime l'effort des Universités polonaises et des Universités françaises vous auriez déjà droit à la double reconnaissance de vos deux pays. Si vous faites davantage, tant mieux, parce que tel que je vous connais, vous mes chers amis, et vos collaborateurs, vous n'écrirez rien qui ne soit un service rendu à la science, à la recherche de la vérité et, comme disait notre grand Bossuet: à la conscience du genre humain, sans oublier l'art et le beau, s'il se peut.

FORTUNAT STROWSKI.

A mes amis de Pologne.

BALZAC D'APRÈS SA CORRESPONDANCE AVEC L'ÉTRANGÈRE.[1]

Quelques centaines de lettres écrites au fil de la vie, mille pages, et plus, d'une impression serrée où s'inscrivent, semaine par semaine, voire jour par jour, dix-sept années, les plus fécondes du labeur „infernal" qui *d'Eugénie Grandet* aux *Parents pauvres*, devait produire une cinquantaine de chefs-d'oeuvre, tel est, en l'état présent[2] le dossier du „Roman d'amour" émouvant et tragique, qu'écrivit de son sang l'auteur de la *Comédie humaine.*

En ce dialogue passionné, dont les scrupules des survivants devaient faire-hélas!-un monologue, une physionomie s'évoque: portrait à la fois parlant et parlé, et plus encore que des évocations plastiques: tableaux de Boulanger, buste de David d'Angers qui inspiraient à leur modèle plus d'une réserve[3], véridique et complet. Une lutte s'y raconte, obstinée et multiple, à la fois gigantesque et menue, vulgaire et grandiose dont l'enjeu s'appelle l'amour, la richesse, la gloire; roman vécu, certes, mais à égal degré „roman d'imagination"; avec les *Lettres intimes* de·Berlioz et la *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset,* l'un des documents les plus révélateurs que possède l'histoire du romantisme.

1. Par M. Hubert Gillot, professeur à l'Université de Strasbourg.

2. *Lettres à l'Etrangère* I, 1833—1842 Paris, C. Lévy. 1899; II 1842—1844, Idem, 1906. A y ajouter les lettres publiées dans la *Correspondance de Balzac,* Paris, C. Lévy 2 vol 1876, et la *Nouvelle Série* des *Lettres à l'Etrangère*. . . *Revue des Deux-Mondes.* 15 déc. 1919; 15 janv. 15 mars, 15 avril 1920.

3. Voir sur les portraits de Balzac: Spoelberch de Lovenjoul: *Autour de Balzac* Paris, 1899, p. 219—234, et de très nombreux passages de la *Correspondance.*

I

On sait l'origine de cette liaison qui de la Comtesse Eveline Hańska, sa lectrice lointaine et son admiratrice, devait faire, dix-sept ans plus tard, madame de Balzac. Episode tout romanesque [1] et bien significatif déjà d'une époque, cette première rencontre des deux correspondants confiant — vérité ou légende? — aux échos du lac de Neuchatel les noms d'Eve et d'Honoré, comme naguère aux rives savoisiennes, le romantique poète du *Lac* le nom d'Elvire. Deux destinées se rejoignent et s'unissent „pour l'éternité“ [2], elle, la grande dame choyée par la fortune et mal satisfaite par la vie, imagination ardente, emprisonnée dans les devoirs moroses d'épouse d'un sexagénaire et de garde-malade d'un infirme, belle de toutes les séductions que peuvent ajouter à la race une beauté tout ensemble régulière et piquante, la culture supérieure d'un esprit enrichi par d'incessants voyages, la connaissance des principales langues d'Europe, de multiples lectures: toutes les distinctions naturelles et acquises qui confèrent à la noblesse polonaise sa haute originalité cosmopolite. Lui, romancier célèbre et déjà „homme européen", l'auteur de tant d'oeuvres maîtresses, les *Scènes de la vie privée*, ou la *Peau de chagrin*, où les âmes „délicates" et „tendres" dont il ambitionnait tout particulièrement le suffrage, pouvaient deviner, comme l'avait fait avec son sûr „instinct d'âme" l'Etrangère, les ardeurs d'une „imagination brûlante" et la fougue d'un coeur jeune, dont l'amour n'avait pu, jusque là, contenter toutes les aspirations.

Entre la première lettre de l'Etrangère (28 février 1832) et la réponse de Balzac (janvier 1833) une année s'écoule. Année fatidique dans la vie de l'homme. Un épisode se clôt. Fin octobre 1832 Balzac quitte brusquement Genève, où adorateur naïf, aussi peu initié aux élégances authentiques du Faubourg-Saint-Germain que prémuni contre les artifices et le dédain d'une coquette, il s'était laissé entraîner à la suite d'une aristocrate de marque: la duchesse de Castries [3]. Un amour de douze

1. Voir la première lettre de Balzac.

2. Pour le détail de ce roman, voir De Lovenjoul: *Un Roman d'Amour*. Paris. 1899.

3. Voir Gabriel Ferry, *Balzac et ses amies*. Paris, 1888, p. 67—77.

années fait place à une tendre et fidèle amitié, que, seule, brisera la mort, trois années plus tard, le 17 Juillet 1836: amour de jeune homme pour une femme de vingt-deux ans plus âgée et mère de neuf enfants, à la fois maternelle et amante, conseillère et confidente, madame de Berny.[1]

Figure douloureuse et touchante, la plus attachante de toutes les héroïnes dont l'histoire amoureuse de Balzac éternise le souvenir, cette *Dilecta*, la „céleste créature" „dont Mme de Mortsauf est une pâle épreuve" écrira plus tard l'auteur du *Lys dans la Vallée.* Si, parmi toutes les femmes que „fascina" le génie du romancier: Mme Zulma Carraud, l'amie virile des bons et mauvais jours, la duchesse d'Abrantès ou l'énigmatique „Marie" sans parler des „Anonymes" dont le roman éphémère reste à tout jamais enseveli dans l'oubli, Laure de Berny occupe la première place, n'est-ce point parce que „passionné" et „timide à l'excès" le „Divin Chérubin" trouva en cette femme éprouvée par une douloureuse expérience, l'âme ingénieuse dont la „maternité créatrice" devait couver, élever, façonner à une empreinte définitive la jeune personnalité qui, parmi le incertitudes des premiers essais et le morne ennui du milieu familial, cherche, alors, impérieusement sa voie?

Le voici „préformé" dans l'amant de Mme de Berny, le fiancé mystique de l'Etrangère et le „portrait d'âme" qu'évoquent ses quelques lettres de la vingtième année, accuse, définitifs et fixés déjà en une première „épreuve", les traits qu'avec d'insignifiantes retouches, les *Lettres à l'Etrangère* reproduiront, agrandis et développés, en un portrait d'ensemble si riche de nuances et si suggestif que pour comprendre l'oeuvre et en renouveller l'étude, il n'est meilleure introduction que cette double correspondance, où, en deux „états" successifs, s'inscrivent les aspects divers de la personnalité de l'homme.

***

„Songez, Madame que loin de vous, il existe un être dont l'âme, parmi d'admirables privilèges, franchit les distances, suit

1. Voir Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire: *La jeunesse de Balzac. Balzac et Mme de Berny.* Nouvelle édition. Paris, 1921 et Geneviève Ruxton: *La „Dilecta" de Balzac.*

dans les airs un chemin idéal et court avec ivresse vous entourer sans cesse, qui se plaît à assister à votre vie, à vos sentiments, qui tantôt vous plaint et tantôt vous souhaite, mais qui vous aime avec cette chaleur de sentiments et cette franchise d'amour qui n'a fleuri que dans le jeune âge, un être pour qui vous êtes plus qu'une amie, plus qu'une soeur, presque une mère, et même plus que tout cela, une espèce de divinité visible à laquelle il rapporte toutes ses actions. En effet si je rêve grandeur et gloire c'est pour en faire un marchepied qui me conduise à vous, et, si je commence une chose importante, c'est en votre nom. Vous m'êtes, sans le savoir, une véritable protectrice. Enfin, imaginez tout ce qu'il y a de tendre, d'affectueux, de gracieux, d'expansif dans le coeur humain et je crois l'avoir dans le mien, lorsque je pense à vous.[1]"

A qui s'adressent ces lignes? à l'Etrangère dont elles évoquent en termes caressants la physionomie idéale et lointaine? Non point, mais à Mme de Berny. Un coeur „naïf" et „pur" plein de sentiments „généreux" s'y exprime, qui, d'un essor instinctif, s'élance dans les voies „idéales", et naturellement enclin à l'adoration, place très haut la femme et la conçoit comme une „divinité visible" à laquelle il rapporte toute sa vie. Dévot mystique, à cet être choisi il „soumet" „toute son âme", sûr qu'elle ne peut que „gagner par le contact de la sienne", et si, fort de sa devise: „Laure l'espère", comme autrefois les Croisés de leur „Dieu le veut", il se sent un „accroissement du désir de parvenir, s'il veut conquérir „grandeur et gloire", c'est „pour faire en sorte" que le „culte" auquel elle consent soit „justifié". Inspiratrice et révélatrice, la femme est le but dont a besoin son génie, pour que, dirigé, canalisé, spiritualisé,[2] il concentre ses énergies „excessives" et se réalise en son oeuvre.

Qu'importe si de cette „création" sublimée, dont toute son oeuvre ne sera qu'une éternelle réplique, son imagination fait

1. *Hanotaux* 161.

2. A noter déjà le caractère mystique de cet amour, soit dans ses lettres à lui, soit dans les lettres de Mme de Berny: „Quelque chose me repousse de la terre, une région plus noble semble m'attendre. N'entends-je pas mon âge. ...Je suis convaincu que notre lien a été tressé dans le ciel" Mme de Berny à Balzac. *Hanotaux,* 231, 241. L'influence du Rousseauisme est par ailleurs très sensible dans cette Correspondance.

volontairement les frais? N'est-il point déjà tout entier dans ces quelques lettres de la vingtième année, le prodigieux imaginatif dont une puissance de suggestion jamais déconcertée par les démentis de la vie fera, dix-sept ans durant, le héros d'une "illusion" bienfaisante transposant, selon les données d'un „thème" initial [1] tous les événements, menus et grands, dont les hasards constituent la trame de son existence insolite? „Quand j'ai dit: je vous aime, écrit Balzac à Mme de Berny en 1822, voilà ce que cela signifie. La première fois que je vous vis, mes sens furent émus et mon imagination s'alluma jusqu'au point de vous croire une perfection, je ne sais laquelle, mais enfin, imbu de cette idée, je fis abstraction de tout le reste et ne vis en vous que cette seule chose. Cette idée première a reçu depuis un developpement immense. C'est-à-dire qu'autour de ce désir premier se sont groupés une foule d'autres désirs qui forment maintenant chez moi une masse, et cette passion ne voyant qu'un but, y rattache tout et justifie tout. Ainsi vos quarante-cinq ans n'existent pas pour moi, ou si je les aperçois un moment, je les regarde comme une preuve de la force de ma passion, puisqu'à votre compte ils devraient en rompre le charme. Que vous soyez bien ou mal, laide ou jolie, cela ne vous regarde pas. ...C'est moi qui suis le seul juge de votre beauté: *telle chose que vous dira votre miroir, mon imagination le démentira toujours,* tant que je vous aimerai, et lorsque devenue plus âgée, cet amour aura cessé, l'amitié qui lui succédera n'a point de visage et est toute incorporelle".[2] Faut-il plus encore? Que la „divinité visible" à laquelle il adresse son „silencieux hommage „repousse cette adoration pure et désintéressée", il n'importe. Il se contentera de „vivre de son sentiment lui-même", et aura du moins ainsi, „une chimère à caresser". A elle seule son imagination est assez puissante pour suppléer à la réalité et quitte à ne poursuivre qu'une „chimère", se créer à elle-même ses bien et ses maux".[3]

Il convenait d'accorder quelque attention à ce premier épisode de la vie intérieure de Balzac, d'abord parce qu'il ajoute un

1. L'expression est de Balzac. Voir *Hanotaux* 163.
2. *Idem*, 180.
3. *Idem*, 162.

chapitre significatif à l'histoire de la psychologie romantique, parce que, surtout, s'y révèlent les tendances foncières dont les *Lettres à l'Étrangère* présentent le suprême épanouissement. Aspiration naturelle au *sublime* — „Dans la vie comme dans l'au-delà, écrit Louis Lambert, les êtres doivent se montrer dignes de monter à une sphère supérieure"[1] — puissance „magique" de l'imagination qui transpose la réalité au gré de son illusion, l'idéalise et la pare de toutes les séductions, et, à son défaut, se contente d'en caresser la „chimère;" sensibilité impétueuse et „exagérée par suite de la pente de l'imagination": „aimer, écrit Balzac à Mme de Berny, c'est l'exaltation de tout notre être, l'inspiration constante d'un poète, aimer c'est sentir vivement: c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs. Aimer, c'est l'exaltation de tout notre être"[2].

Paraisse une „étoile" nouvelle au ciel mystique où l'extase de Louis Lambert contemple „la vie des anges", l'imagination de Balzac s'élevant d'un bond aux plus hauts échelons de l'échelle de Jacob concevra la roman d'amour le plus sublime, le poème mystique le plus lyrique qu'enfanta jamais l'auteur du *Lys dans la vallée* et de *Séraphita*.

* * *

Dans l'atmosphère close et hantée de surnaturel, où s'élaborait, en un enfantement douloureux *Louis Lambert*, quel dut être l'effet de ces lettres toutes pénétrées d'au-delà qu'adressait, d'une contrée inconnue et lointaine, à l'écrivain, une main de femme mystérieuse?[3] Ne devait-il pas être saisi de certaines „concordances", le mystique convaincu de la communication des âmes, qui parlant de son *alter ego* Louis Lambert, écrivait: „Pour lui, l'amour pur était la collision de deux natures angéliques. Aussi rien n'égalait-il l'ardeur avec laquelle il désirait rencontrer un ange-femme"? „*Un instinct d'âme*, lui écrivait-on, *me fait pressentir votre être:* je me le figure à ma manière,

1. „Je crois aux progrès de l'homme sur lui-même." *Avant-propos* de la *Comédie humaine*.

2. *Hanotaux* 193.

3. Voir cette première lettre dans Lovenjoul: *Un Roman d'Amour.*

et je dirais: le *voilà*, si je vous voyais. En lisant vos ouvrages, mon coeur a tressailli; vous élevez la femme à sa juste dignité. *L'amour chez elle est une vertu céleste, une émanation divine;* j'admire en vous cette admirable sensibilité d'âme qui vous l'a fait deviner. Vos écrits m'ont pénétrée d'un sentiment d'enthousiasme profond. Vous êtes un météore lumineux qui doit donner le mouvement et la vie à un sens nouveau . . . J'ai que je voudrais être un ange de lumière et vous garantir de toute erreur: j'ai que le feu de votre intelligence m'anime. Je ne peux ni le décrire ni le dépeindre comme vous en traits brûlants, mais mon être le respire et voudrait vous voir arriver sans tache au bout d'une carrière qui me présente *une émanation plus près de Dieu que des autres hommes*"[1].

Et comment n'eût-il pas été frappé de cette rencontre en un même sentiment de deux êtres dont l'âme „lumineuse" aspire, d'une ardeur également inassouvie, à l'amour comme au seul bien capable de combler son immensité? „Je n'ai de force, d'énergie, de courage que pour ce qui me paraît s'allier au sentiment qui m'anime: l'amour . . . Nul n'a pu comprendre l'âme de feu qui embrasait tout mon être; vous me comprendrez, vous; vous sentirez, comme moi, que je devais aimer une fois, une seule fois et si je n'étais pas comprise, végéter et mourir. J'ai donné mon coeur, mon âme, et je suis seule. Ma vie aura été un rêve douloureux d'espérance trompée et, cependant, je ne voudrais pas perdre le souvenir d'un tel amour. C'est l'idée fantasmagorique du pouvoir éternel qui peut tout, enfante tout, croît tout, vivifie tout; c'est plus que je ne peux décrire, c'est rêver Dieu, le comprendre".[2]

Ainsi, parmi les transports d'une âme qui „n'a de force, d'énergie, de courage, que pour ce qui lui paraît s'allier au sentiment qui l'anime: l'amour", le rappel incessant d'une réalité divine, dont elle se plaît à retrouver l' „émanation" en elle-même, comme en lui-même.[3] Et ne serait-on pas tenté de trouver comme un

1. *Lovenjoul*, p. 38.
2. *Idem*, 37.
3. Hypothèse d'autant plus plausible que Balzac, de son aveu même, travaillera à refaire un *Louis Lambert* nouveau bien après le reçu des premières lettres de Mme Hańska. (cf. *Lettres*, 5 & 11)

écho du mysticisme de l'Etrangère en ces phrases du roman de *Louis Lambert:* „Aussitôt que Lambert aperçut Mlle de Villenoix. il devina l'ange sous cette femme"? Ou cette autre de l'amant mystique à Pauline: „Lorsque je vous rencontrai, j'eus le pressentiment d'une nature angélique... tu es un ange-femme. Oui, laissemoi penser que tu es une création d'une sphère plus élevée que celle où je vis".[1]

L'Étrangère formule le thème sur lequel Balzac, comme hier l'amant de Mme de Berny, va „construire" son rêve d'amour, „union des anges" „fantasmagorie" de pureté angélique et de virginité hors-nature, sublime et chimérique, très loin de l'humanité dont s'est affranchie Séraphita, tout proche des sphères célestes où habite l'esprit de Louis Lambert". Votre génie me semble sublime, mais il faut qu'il devienne divin: la vérité seule doit vous y conduire: je vous vois d'âme et vous pressens de même, voilà mon seul talent. Il peut tout, il est colossal, sa source est divine, sa vérité sacrée. Je voudrais vous en entourer et que vous vécussiez sans fautes, au milieu de toutes celles qui doivent environner votre personne, votre talent, votre génie... Une vérité éternelle m'anime, je le sens, elle m'enflamme: vous seul pouvez la comprendre et décrire ces battements d'amour pur, sacrés, qui me font aimer pour vivre et vivre pour aimer: qui, avec un enthousiasme calme et résigné, me font envisager un avenir que je sens qui sera bonheur et joie pour l'homme s'il peut sentir cette vérité électrique qui me semble vérité éternelle et qui unissant la nature, l'amour, la vérité, doit révéler à l'homme son harmonieuse existence et lui dire *„Voilà ce que tu es, voici ce que tu dois être".*[2]

„Correspondances impressionnantes, en vérité, et dont le mystère, comme, plus tard, l'envoi de *l'Imitation de Jésus-Christ,* au moment même où il travaillait, nuit et jour, à „dramatiser l'esprit de

1. Voir encore dans cette même lettre „Je crois pressentir votre âme avec toutes ses émanations célestes, qu'à votre insu vous laissez percer dans vos ouvrages. Vous sentez l'amour et le dépeignez avec une âme d'ange. Oh! si vous étudiez bien l'enthousiasme secret qui vous anime, vous devez arriver à créer des pages qui porteront une grande lumière sur le possible du bonheur réel de l'homme". p. 35.

2. *Hanotaux,* 40.

ce livre",[1] devait suggestionner fortement l'imagination de l'auteur de *Louis Lambert.* Prédestination des âmes, amour, émanation céleste qui, partie de Dieu ramène à Dieu quiconque s'est purifié, dématérialisé, „régénéré", communication „électrique" des intelligences et des âmes, divination, pressentiments, seconde vue, puissance surnaturelle de l'amour qui, plus fort que tous les obstacles, rend le cerveau humain capable de cette „prévision presque surnaturelle" qui lui permet de tout comprendre des choses terrestres et d'entrevoir les choses célestes, n'est-ce point là, formulé avec un vague d'expression, un clair-obscur troublant, par une main mystérieuse, l'essentiel de ce mysticisme de l'amour[2] et de la volonté, dont les *Lettres à l'Etrangère* sont comme la mise en pratique journalière, et, si l'on peut dire, la démonstration par la vie?

Interprétée à la lumière de cette lettre du 7 novembre 1832, la réponse de Balzac éclaire d'un jour nouveau l'un des aspects essentiels d'un personnalité protéiforme et, semble-t-il, plus d'une fois contradictoire: le Balzac mystique, le disciple de Saint-Martin et de Swedenborg; elle donne le diapason de ce lyrisme „spiritualisé", où tend et s'élève naturellement *l'homo duplex*, l'idéaliste dont se double l'auteur des *Contes Drôlatiques* et l'amant des „Anonymes".

* * *

„Malgré la défiance perpétuelle que quelques amis me donnent contre certaines lettres semblables à celles que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, écrit Balzac à l'Etrangère, en janvier 1833,[3] *j'ai été vivement touché par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire.*" Et l'auteur de *Louis Lambert* de prendre, d'emblée, son élan vers les lointains mystiques, vers la „contrée inconnue où elle habite, seule de sa race". Je me suis plu à vous comprendre parmi les restes presque toujours malheureux d'un peuple dispersé, peuple semé rarement

1. *Lettres*, I. 11.

2. Voir le portrait physiognomique de Mme Hańska par Balzac: *Lettres* I. 406, et l'importance qu'il attache à son front et à son „divin profil".

3. C'est la première des *Lettres à l'Etrangère.*

sur cette terre, exilé peut-être des cieux, mais dont chaque être a un langage et des sentimens qui lui sont particuliers, qui ne ressemblent point à ceux des autres hommes; ce sont des délicatesses, des recherches d'âme, des pudeurs de sentiment, des tendresses de coeur plus pures, plus suaves, plus douces que chez les créatures les meilleures. Il y a quelque chose de saint jusque dans leur exaltation et du calme dans l'ardeur. Ces *pauvres exilés* ont tous en eux dans la voix, dans le discours, dans les idées un je ne sais quoi qui les distingue des autres, qui sert de lien entre eux, malgré les distances, les lieux et les langages; un mot, une phrase, le sentiment qui respire même dans un regard, est comme un ralliement auquel ils obéissent, et compatriotes d'une terre inconnue, mais dont les charmes se reproduisent dans leur souvenir ils se reconnaissent et s'aiment au nom de cette patrie vers laquelle ils tendent".[1]

En cette „salutation" mystique, on retrouve le „lorsque je vous rencontrai, j'eus le pressentiment d'une nature angélique" qu'adresse Louis Lambert à Pauline de Villenoix. Comme les amants de Blois, Balzac et l'Étrangère se reconnaissent „du même ciel". „Si vous daignez excuser la folie d'un coeur jeune et d'une imagination toute vierge, je vous avouerai que vous avez été pour moi l'objet des plus doux rêves... Je vous ai donc revêtue de toutes ces idées et je vous ai tendu fraternellement le main de loin, sans fatuité comme sans coquetterie, mais avec une confiance presque domestique, avec conscience, et, si vous eussiez vu mon regard, vous y auriez reconnu tout à la fois la reconnaissance de l'amant et la religion du cœur: la tendresse pure qui lie le fils à la mère et le frère à la soeur, tout le respect de l'homme jeune pour la femme et les espérances délicieuses d'une longue et fervente amitié".[2]

* * *

Au moment où s'établit une correspondance régulière entre l'Étrangère et le romancier parisien, Balzac a 34 ans. Derrière

1. Lettres. I. 2.
2. *Idem*. 2.

lui, un „désastre": août 1828, faillite et liquidation onéreuse de l'imprimerie du Marais-Saint-Germain.[1] 1832, faillite du grand amour qui avait rempli les dix années de sa jeunesse. Automne 1832, rupture avec Mme de Castries. Déboires, blessures d'amour-propre, destinée „incomplète" et „manquée", tel est le triste bilan de la jeunesse de Balzac.

„Puisque toutes mes passions, toutes mes croyances sont trompées, puisque mes rêves se dissipent, il faut bien *me créer*[2] des passions et j'ai pris celle de l'art. Je vis dans mes études. Je pèse mes phrases et mes mots comme un avare ses pièces d'or. Que d'amour je perds ainsi! Que de bonheur jeté aux vents! Ma jeunesse si laborieuse, mes longues études, n'auront pas la seule récompense que je voulusse. Depuis que j'ai respiré, et sachant ce qu'était un souffle pur, échappé de lèvres pures, j'ai souhaité l'amour d'une jeune et jolie femme, et tout m'a fui! Dans quelques années la jeunesse sera un souvenir! Alors, comment espérer à quarante ans ce qui m'aura manqué à vingt? Mais vous ne concevez guère ces plaintes, vous jeune, vous solitaire. Il faut encore que je garde ces lamentations au fond de mon coeur"[3]. „Quand on a fait un thème pour sa vie, il est cruel de le reconnaître impossible à suivre" avait écrit, par une intuition étrange de l'avenir, Balzac à Mme de Berny, à l'aube de sa jeunesse, en 1822. „Quand, égaré par l'imagination, on l'a construit brillant et plein de charme, on peut se trouver désespéré. Quand il est impossible d'en suivre un autre, la vie n'est plus rien[4]." „Depuis que j'ai eu des idées et des sentiments, écrivait-il à Mme Hańska, onze ans plus tard, j'ai été tout entier à l'amour et la première personne que j'ai rencontrée était une héroïne accomplie, un coeur angélique, l'esprit le plus fin, l'instruction la plus étendue, les grâces et les manières parfaites. La nature diabolique y avait mis son fatal: *mais*. Mais elle avait 22 ans de plus que moi, en sorte que si l'idéal était dépassé moralement, le matériel, qui est beaucoup, posait des bornes infranchissables. Cette passion sans limites que j'ai

1. Voir pour le détail de cette faillite, *Hanotaux*.
2. Souligné par Balzac.
3. *Lettres*. I. 8.
4. *Hanotaux*. 163.

dans l'âme, n'a donc pas rencontré toute sa pâture. Il m'a manqué la moitié du tout"[1].

Jeune — il la devine telle du moins — elle aussi „assoiffée d'amour" partagé, la voici enfin, la femme dont la vision avait hanté sa jeunesse. *Mais*, car la nature „diabolique" cette fois encore à mis son fatal: *mais*, „étrangère", elle sera pour lui toute sa vie et ses yeux ne la connaîtront jamais.[2] „Il faut vous dire adieu! Cette lettre sera un mois peut-être en route, vous la tiendrez en vos mains et je ne vous verrai peut-être jamais, vous que je caresse comme une illusion, qui êtes dans tous mes rêves comme une espérance et qui avez si gracieusement donné un corps à mes rêveries. Vous ne savez pas ce que c'est que de peupler la solitude d'un poète d'une figure douce, dont les formes son attrayantes par le vague même que leur prête l'indéfini. Un coeur ardent et seul se prend si vivement à une chimère quand elle est réelle"[3].

„Forçat, vous le serez toujours, lui prédisait à la même époque, la femme d'admirable bon sens qu'était Mme Zulma Carraud, votre vie décuple se consumera à désirer, et votre sort est de tantaliser pendant toute sa durée".[4] La „chimère" entrevue et embrassée de toutes les ardeurs d'un „coeur méconnu et plein de tendresse repoussée", le „supplice de Tantale", le martyre de l'imagination commence. „Si vous saviez, écrit Balzac à l'Etrangère, avec quelle force une âme solitaire et dont personne ne veut, s'élance vers une affection vraie! Je vous aime inconnue, et cette bizarre chose n'est que l'effet naturel d'une vie toujours vide et malheureuse, que je n'ai remplie que par les idées et dont j'ai diminué l'infortune par des plaisirs chimériques. Si cette aventure devait arriver à quelqu'un, c'était à moi. Je suis comme un prisonnier qui, du fond de son cachot, entend au loin une délicieuse voix de femme. Il porte toute son âme dans les fragiles et puissantes perceptions de cette voix et après ses longues heures de rêverie, d'espérance, après les

1. *Lettres*. I. 501.

2. „Pour vous, je suis *l'Etrangère*, et le serai toute me vie; vous ne me connaîtrez jamais". Lovenjoul. 30.

3. *Lettres*. I. 9.

4. Lettre du 13 février 1833. *Revue de Paris*. 15 février 1921. page 641.

voyages de son imagination, la femme belle, jeune, le tuerait, tant le bonheur serait complet.[1] *Vous traiterez cela de folies. Cela est la vérité et bien au dessous de la vérité, parce que le coeur, l'imagination, le romanesque des passions dont mes ouvrages donnent l'idée, sont bien loin du coeur, de l'imagination et du romanesque de l'homme. Et je puis dire cela sans fatuité, parce que toutes ces qualités sont pour moi des malheurs.* Après tout, personne ne s'attache avec plus d'amour à la poésie de ce sentiment à la fois chimérique et vrai. C'est une sorte de religion plus haute que la terre, mois élevée que le ciel. J'aime à tourner souvent, le jour, mes regards vers des cieux inconnus, dans un pays inconnu, pour y puiser une force nouvelle, en pensant que là il y a des récompenses certaines pour moi quand je fais bien".[2]

* * *

Elégances et distinctions aristocratiques, prestige d'un double blason: l'écusson des Hańscy allié aux armes des Rzewuscy, les plus vieilles de Pologne: tout ce qui avait attiré Balzac dans le sillage de la duchesse de Castries, voilà déjà, sans doute, de quoi attacher un homme „nouveau" en qui résonnait si volontiers la „corde héraldique" et, on le sait de reste, naïvement, incurablement entaché de snobisme nobiliaire.[3] Des „richesses colossales"[4] „tout ce qui peut flatter les mille vanités de cet animal nommé l'homme". et, surpassant infiniment tout cela, „un chef d'oeuvre de beauté", „les plus beaux cheveux noirs du monde", „la peau suave et délicieusement fine des brunes", „une petite main d'amour", „un oeil traînant qui, lorsqu'il se met ensemble,

1. „Oh! malheureuse! si elle pouvait un instant concevoir toute la poésie, tout l'infini d'un pareil amour, elle volerait dans mes bras, dût-elle mourir de mon embrassement". Berlioz. *Lettres intimes*, p. 62.

2. *Lettres*. I. 13.

3. Voir sur les *Origines de Balzac*, les conclusions les plus récentes de Louis Lumet. *Revue de Paris:* 15 février 1923.

4. Comme la suite le démontrera, si vitale que fût pour lui la question d'argent, Balzac se montra d'un parfait désintéressement et tout ce qui concernait la fortune de Mme Hańska, au moment où il l'épousa.

devient d'une splendeur voluptueuse".[1] tout l'éclat, tout l'épanouissement de la „femme de trente ans", ne nous étonnons point si de cette première entrevue à Neuchatel, qui devait donner corps et réalité à son rêve, Balzac revint „heureux, très heureux" et, comme il l'écrivait à sa soeur „enivré d'amour".

Le réalité confirmait les intuitions de l'imagination et justifiait le divinations du coeur. Qu'importe si, au cours des années, „l'idole" trahira son humaine nature! „Grande dame", „créole indolente peu faite pour les sublimes déterminations quelles qu'elles soient", constate aux heures de dépression l'analyste, „violente et emportée" parfois et capable, dans ses grandes colères, „de casser les choses sans savoir si elles peuvent se raccommoder" ne peut s'empêcher de noter „l'observateur". „Prédominance de la froide raison", en dépit du „divin profil", n'était la bouche dont le sourire corrige „quelques légers symptômes de fureur cruelle" et vient à propos rétablir „la balance exacte" entre le coeur et le cerveau et rendre à la physionomie „sa bonté, sa douceur et sa noblesse" raisonne „de sang-froid" le disciple de Lavater. Mais entre les „violences" du premier mouvement et les repentirs du coeur, des semaines, des mois de silence s'écoulent, steppes glacées que l'imagination de Balzac peuple des pires alarmes et d'appréhensions le plus souvent injustifiées.

Aux „exaltations" succèdent ainsi des chutes profondes, à l'abandon de tout l'être en l'„*una fides*", en la quiétude des sentiments „éternels", des luttes obscures contre des hostilités imaginaires ou réelles, mille et un menus drames intérieurs dont sort brisé le „lutteur" habitué par ailleurs aux assauts du destin et trempé, par une guerrilla incessante contre les difficultés financières, aux plus mâles épreuves. Hostilité du „petit monde" qui gravite antour de l'Etrangère, une certaine tante par exemple, très étroite d'idées, et, semble-t-il, affreusement bigote, qui

1. Voir cette curieuse lettre dans Lovenjoul: *Un Roman d'Amour*. 79 & s. Balzac insiste sur l'horreur qu'il professe, instinctivement, des amours „vulgaires".

2. „Je vis dans l'explosion". *Lettres* I. 42. Il y a en Balzac un rêveur qui savoure la rêverie, pleure en entendant les symphonies de Beethoven, contemple le ciel en pensant à celle qu'il aime: un Balzac apparenté à Stendhal.

juge l'artiste „sans le connaître" et „sur les discours des niais" et „sous-entend" toutes les abominations dans „le mot Paris"[1]. Calomnies les „plus lâches et les plus absurdes" qui, à Saint Pétersbourg comme à Paris, rôdent autour du grand homme et ne trouvent auprès de l'impressionnable et lointaine correspondante que trop d'écho[2]. N'en viendra-t-elle pas, un jour, à douter „de la plus tenace, la plus constante, et la plus vive affection qui fut jamais" et à lui rendre sa parole „avec une glaciale tranquillité" au bout de neuf années? Jalousies, parfois „sauvages" à propos du passé, de „ses premières erreurs", de Mme de Berny, par exemple, dont il s'acharne à défendre la mémoire;[3] à propos de ses „belles admiratrices" dont il lui raconte, il est vrai, les hommages avec une vantardise naïve. Reproches injustifiés, — certes! — au sujet de sa „négligence" qu'elle attribue à des „causes juponesques", et accusation de „don juanisme". Et puis, encore, jugements désobligeants sur son caractère et ses „moeurs", insinuations sur ses intentions et sa „violente recherche de la fortune", „sentiments blessants" et „phrases qui lui percent le coeur", „exigences fantasques" et „coups d'épingles à propos de niaiseries", reproches fréquents au sujet de ses „sorties dans Paris", de ses rares soirées consacrées au théâtre et d'un „malheureux dîner" voire de son défaut d'attachement et de cohésion, de „son peu de suite dens le travail" et, ironie suprême, de son „oisiveté"; tout un „système" arrêté de le voir autre qu'il n'est: „pour le plaisir de le censurer". Railleries, qu'il accueille avec indulgence, sur ses „effusions naïves", „dignes d'un enfant de quinze ans, sur „ses explosions sentimentales à heure fixe", sa „façon d'aimer comme un imbécile, comme un lycéen, comme un niais", propos dédaigeux à l'adresse du „commis-voyageur" et de „l'homme de lettres qui fait des livres et vit de leur produit".

La part faite aux dédains de l'aristocrate qui ne peuvent s'empêcher de percer parfois, nul doute que l'"analyste" comme

1. Voir en particulier. *Lettres* I. 334.
2. Par exemple accusation d'ivrognerie.
3. Voir, par exemple, l'admirable hommage de reconnaissance qu'il adresse à sa mémoire. *Lettres* I. 418.

aimait à l'appeler Balzac, n'ait discerné avec clairvoyance, la tare incurable qui grève le labeur et l'existence de Balzac. Non point cette passion du jeu, qui ne fut pour Balzac qu'une curiosité passagère, mais sa manie des spéculations, ses calculs qui dénotent trop souvent „une pauvre tête financière", ses dépenses de luxe exagérées et ses folies „en Briquabraquie". Comment en dépit de ce „manque de prévision" de cette inaptitude à gérer ses biens qu'il lui reproche parfois, en vouloir à Mme Hańska des hésitations qu'elle éprouva dix ans durant, à partager la vie du'un homme, dont les lettres ne relatent que dettes, détresse financière irrémédiable et incertitude du lendemain?

Que Balzac, à son tour, ait vu surgir entre elle et lui des divergences d'idées trop graves pour ne point compromettre cette communion complète des esprits et des âmes, dont il poursuivait la chimère, voilà qui ressort nettement des *non possumus* énergiques qu'il oppose aux „homélies" et aux ,,sermons" „de la belle prêcheuse". Il avait fait son bien de *l'Imitation de Jésus-Christ* et transporté dans son *Médecin de campagne* ,,l'esprit évangélique" du livre mystique que lui avait adressé l'Etrangère, comme pour placer sous ce pieux patronage leur amitié future. Par la suite, il devait bien souvent s'alarmer de la ,,couleur tannée" et ,,ascétique", du „ton religieux" de certaines de ses lettres et la mettre en garde contre „l'envahissement des idées mystiques" mystiques catholiques, s'entend, ,,l'idée de couvent" entre autres, qui semble avoir obsédé l'Etrangère après la mort de Monsieur Hańki: ,,Nous ne sommes pas trop d'accord, lui écrivait-il, par exemple sur la question religieuse, mais je serais au désespoir que vous prissiez mes idées; j'aime mieux vous voir les vôtres, et je ne ferais jamais rien, même croyant avoir raison, pour les détruire. Seulement, vous sachant belle et bonne catholique, je préfère les pages dont vous me frustrez à celles où vous me prêchez le catholicisme".[1] Et, une autre fois: ,,Hélas, moi je ne mets rien en doute de vous et je me révolte contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un abominable instinct de jalousie. Et puis, s'il faut le dire, j'ai la nature dévote en horreur. Ce n'est pas la pitié qui m'effraie, mais la dévotion.

1. *Lettres*. I. 417.

S'envoler par là, dans le sein de Dieu, d'accord, mais autant j'admire les élans sublimes, autant les pratiques minutieuses me déssèchent: la chicane n'est pas la justice".[1]

„Point de confession. point de Jésuites", mais s'il abhorre la religion bornée et formaliste du „petit monde" de Wierzchownia, Balzac n'en pratique pas moins à sa façon, ça et là, „les élans sublimes". Mais qu'il entre à Saint Germain-des-Prés et y dise une prière, à l'autel de la Vierge, pour Mme Hańska, ou qu'il s'en aille chercher du buis bénit à l'église le jour des Rameaux, ou qu'il porte religieusement une médaille bénite que lui a donné sa mère, il n'en fait pas moins, dans sa correspondance figure de catholique un peu suspect. Il croit en Dieu[2] et „en la Providence qui ne l'a jamais oublié". Il exalte publiquement et défend le catholicisme dans ses écrits, et se fait une coquetterie de ses bonnes relations avec l'Archevêché. Il traite de haut Luther et Calvin „ces fougueux intolérants" et fait précéder son *Martyr calviniste* d'une préface où se trouve une défense complète de la Religion de Rome „dans sa lutte avec cet affreux protestantisme qui nous dévore", mais du point de vue politique", a-t-il soin d'ajouter aussitôt. Poétique et littéraire — „Je conçois, écrit-il, le juillet 1837, le catholicisme comme poésie et je prépare un ouvrage où deux amants sont conduits vers la vie religieuse", et il s'avoue „singulièrement ému" par un hymne qui lui arrive de la chapelle des Carmélites voisine — son catholicisme, est, avant tout, une attitude politique. „Je réponds à une question grave de votre lettre. Politiquement, je suis du côté de Bossuet et de Bonald, et je ne dévierai jamais. *Devant Dieu,* je suis de la religion de Saint Jean, de l'église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon coeur. On saura dans quelque temps combien l'oeuvre que j'ai entreprise est profondément catholique et monarchique"[3].

Rome ne s'y trompera pas, qui désapprouvera sévérement *Séraphita* et *Louis Lambert* „Croyez-moi, déclare Balzac dans

1. *Lettres.* I 505. Voir la lettre très catégorique du 30 sept. 1836 où il la met en garde contre les mystiques.
2. *Lettres.* I. 93.
3. *Lettres.* I.

sa lettre du 31 mai 1837, il y a dans les idées religieuses une certaine mesure au delà de laquelle tout est vicieux. Vous savez quelles sont mes religions. Je ne suis point orthodoxe et ne crois point à l'Eglise romaine. Je trouve que s'il y a quelque plan digne du sien, ce sont les transformations humaines faisant marcher l'être vers des zones inconnues. C'est la loi des créations qui nous sont inférieures: ce doit être la loi des créations supérieures. Le *swedenborgisme*, qui n'est qu'une répétition dans le sens chrétien d'anciennes idées est ma religion avec l'augmentation que j'y fais de l'incompréhensibilité de Dieu. Cela dit, et je vous le dis parce que je vous sais si catholique romaine que rien ne peut influer sur votre esprit, je dois donc voir plus clairement que vous ne le voyez, ce que cache votre détachement des choses d'ici-bas et le déplorer s'il repose sur des idées fausses".[1]

De là, une lutte, parfois vive, entre le croyant équivoque et la réplique ironique qu'il adresse aux „éternelles recommandations" de sa „grave et sérieuse abbesse", declarant à sa „très chère soeur Massillon" qu'il „n'est ni converti ni à convertir". Ces discordances furent-elles pour quelque chose dans les atermoiements qu'elle opposa, neuf ans durant, aux instances de Balzac, pressé d'associer définitivement à sa vie la veuve du comte Hański? Peut-être, et l'ennemi le moins acharné du romancier, cette fois encore, ne semble pas avoir été la trop fameuse tante „le cent de clous" comme l'appelait sa nièce, qui, entre autres griefs, lui reprochait d'avoir „fait aussi mauvais usage de ses talents".

Mais ce sont là nuages légers, rappels inévitables et revanche de l'humaine réalité. „Rien, aucun événement dans les choses, écrira Balzac à Mme Hańska en 1844, aucune femme, tant belle soit elle, ne peut *muer* ce qui *est* depuis onze ans, parce que j'aime votre âme autant que votre personne. Savez-

1. *Lettres*. I. 403. Voir aussi. I. 336, son interprétation de *Séraphita*. Il y qualifie la religion mystique de Saint Jean de „logique". „Elle sera celle des êtres supérieurs. Celle de Rome sera celle de la foule". *„Le chemin pour aller à Dieu* est une religion bien plus élevée que celle de Bossuet; c'est la religion de Sainte Thérèse, de Swedenborg, de Jacob Boehm et de M. Saint-Martin".

vous ce qu'il y a de durable? La *sorcellerie à froid.* Eh bien: tout de vous a passé par les examens les plus raisonnés, par les comparaisons les plus étendues, et tout vous est plus que favorable. La raison justifie le perpétuel entraînement du coeur. Il n'est pas un seul de *nos* souvenirs qui ne soit plus puissant sur moi que tout le poème B. Vous, chère Line, vous êtes *l'adorable enfance* que je n'ai pas eue; vous êtes ma *vengeance* de tout ce que les dédains (de Mme de Castries) m'ont fait souffrir... Mais vous êtes, surtout et par dessus tout, cette introuvable femelle d'âme et de corps, puis la sainte et noble et dévouée créature, à qui l'on confie toute sa vie et son bonheur et son lustre (sa gloire) avec la plus ample certitude. Vous êtes le phare, l'étoile heureuse, et la *sicura richezza, senza brama* surtout... Outre ces beaux raisonnements, chère, il y a un fait, une *animation de sentiment* encore au dessus de cela; il y a l'inexplicable, l'intangible, l'indivisible flamme que Dieu a donnée à certaines créatures, et qui nous embrase, car je vous aime comme on aime Dieu, comme on aime le bonheur".[1]

A lire ces lignes, on songe à cette autre „Ensorcelée", Jeanne le Hardouey, victime, elle aussi de la fascination qu'exerça sur elle le regard mystérieux et enflammé de l'abbé de la Croix-Jugan? Trop nombreux sont, dans les *Lettres à l'Etrangère*, les symptômes qui accusent *l'ensorcellement* d'une passion dominatrice pour qu'il soit possible d'en faire ici le relevé complet: battements de coeur „violents comme ceux d'un lézard pris", dans l'attente ou au reçu d'une lettre; arrêt de la circulation, rigidité, nous dirions aujourd'hui catalepsie, crises de larmes, fièvre nerveuse de plusieurs jours à l'annonce dans la *Gazette de Posen,* de la mort d'une comtesse Kicka, née comtesse Kroźnowska, en Volhynie, que Balzac croit pouvoir être Mme Hańska. Plus encore: symptômes moraux: „absorption[2]" de l'être pensant par l'idée fixe, obsession du souvenir, hantise de certaines images, tous les signes qui annoncent l'envoûtement de l'esprit et de la volonté par l'action tyrannique d'une passion „excessive", dont l'auteur du *Père Goriot,* d'*Eugénie Grandet* et de *La Recherche de l'Absolu*

1. *Lettres.* I. 313.
2. Le mot est de Balzac. *Corresp.* II. 224.

devait peindre d'autant mieux les „ravages" qu'il en avait éprouvé plus complètement sur lui-même le despotique empire.

Aux désirs de bonheur „éffrénés" de Balzac, la „nature diabolique" opposait un *mais* plus inexorable encore. Huit années devaient s'écouler avant que Balzac pût espérer réaliser sa devise et unir pour la vie sa destinée à celle de Mme Hańska. Et voici, dès la première heure, commencer pour l'adorateur de l'Etrangère une vie toute d'impatience et d'attente, d'angoisse et de fièvre, et, l'imagination, cette fois encore, décuplant les désirs, toute sa volonté s'élancer à la poursuite d'un mirage toujours fuyant, sorte de course à la mort, sinistre et haletante: tel ce „coureur mourant au but" dont il évoque la vision dans une lettre, c'est à un moribond, c'est au fantôme de Balzac qu'il sera donné, dix-sept ans plus tard, d'étreindre la réalité de son rêve. Qu'on en juge par quelques dates: 25 septembre-1 octobre 1833, première entrevue, premier séjour à Neuchatel. Fin décembre 1833-8 février 1834, séjour à Genève et promesse de mariage.... pour le jour où la mort du Comte aura rendu sa liberté à Mme Hańska. Novembre 1835, courte entrevue à Vienne. 10 novembre 1841, mort de M. Hański. 1 juillet-28 septembre 1843, huit ans plus tard seulement, rencontre à Saint-Pétersbourg. Deux ans après, courtes entrevues à Dresde et à Bade. Novembre de la même année voyage en Italie. Mai 1846, séjour à Rome; en août voyage de deux semaines à Wiesbade, et, en septembre, à Bade. Janvier-avril 1847, séjour à Wierzchownia où Balzac reviendra, fin septembre, assez malade déjà pour être obligé de prolonger son absence de Paris pendant près de deux années. 14 mars 1850, mariage à Berdyczew et retour à Paris fin mai 1850. Trois mois après, 20 août 1850, mort de Balzac.

Entre ces quelques relais sur une route lointaine, dont le terme se dérobe sans cesse, toute la vie suspendue à une lettre qui se fait attendre démesurément — en ce commerce épistolaire et sentimental on a l'impression que Balzac fut celui qui donna et prodigua sans compter — à des projets de rencontre qui n'aboutissent que péniblement, après mille reculs et atermoiements, à une promesse de mariage dont des empêchements d'ordre divers, volontaires et subis, reculèrent, neuf ans durant, l'échéance. Parmi ces incertitudes, ces angoisses et ces doutes,

la hantise constante de la jeunesse qui fuit, un corps à corps dramatique avec cet ennemi, inexorable comme le porte-sablier des légendes: le Temps.

1833: „Plus je vais, plus je me révolte contre le sort. A trente-quatre ans, après avoir constamment travaillé 14 et 15 heures par jour, j'ai déjà quelques cheveux blancs! et blanchir, déjà, sans avoir été aimé par une jeune et jolie femme, cela est triste. Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres et de le désirer complet, sans le rencontrer"[1].

13 juillet 1834: „A bientôt donc. Oh! quel mot! Trois ou quatre jours de bonheur font supporter mieux des mois d'absence. Oh! mon trésor, quel abîme pour moi que ta tendresse. Tu es le principe de ce courage effrayant. Aimeras-tu mes cheveux blancs? Ils s'étonnent tous que l'on puisse produire ce que je produis et disent que je mourrai. Non, trois jours près de toi, c'est reprendre de la vie pour mille ans"[2].

20 janvier 1842, au lendemain de la mort de Monsieur Hański. „Il se passe en moi le plus singulier phénomène d'esprit. Depuis que j'ai reçu votre lettre mon intelligence sommeille, tandis que mon coeur existe par toutes ses fibres et que je vis de la vie que j'aurai dans un an (quand il sera marié) par avance. Une puissance mystérieuse me jette malgré moi dans le bonheur. On s'empare si avidement de ce qu'on a, pendant des années, désiré! . . . Je marche accompagné d'une personne; je parle à une voix qui me répond et que j'écoute; je vis sous un ciel clément et pur; je me vois, je me crois heureux, hors des griffes du malheur; je me sens aimé, je me sens aimant; rien de mes plus puissants intérêts ne m'intéresse; je ne songe plus qu'à une seule chose, à ce bonheur souhaité depuis bientôt dix ans—l'étoile de mes ténèbres, le jour qui m'éclairait pendant cette longue lutte, les émotions d'une première représentation, je n'y songe pas! Que ma pièce[3] tombe, cela ne me fait rien. Je suis dans un autre monde, je vis dans un autre coeur que le mien; je ne suis plus à Paris, je suis en route".[4]

1. *Lettres.* I. Balzac avait la hantise des cheveux blancs et de l'embonpoint croissant.

2. *Id.* 176.

3. *Quinola,* qui fut représenté cette même année.

4. *Lettres.* II. 7.

Espoir chimérique! nouveau *mais* du destin „diabolique“! Au lieu d'une promesse d'union prochaine, une menace de rupture.

Février 1842: „Je reçois à l'instant votre seconde lettre et je suis encore sous le coup de l'abattement qu'elle a produit en moi. Oh! comme vous avez eu bientôt fait le procès à la plus tendre, la plus constante et la plus vivace affection qui fut jamais sans l'entendre. Avec quelle glaciale tranquilité vous lui dites: „vous êtes libre“. Cela dit dans les circonstances actuelles, à celui qui n'a jamais imaginé qu'il le fût depuis neuf ans, qui aimait sans espoir, et qui préférait le bonheur en cheveux blancs de Sismondi [1] à toutes les splendeurs. Non! tenez, je n'aurais jamais inventé ce désastre. Vous vous servez de votre fille contre moi. Voici trois ans que je travaille nuit et jour pour arriver à ce résultat (le paiement intégral de ses dettes) qui me donne la liberté de ma pensée et de ma personne. Voici sept années que je ne puis pas avoir devant moi l'argent du mois pendant lequel je fais la pièce de théatre qui aurait pu me sauver. Ma vie laborieuse, j'ai beau vous la raconter, vous n'y croyez pas! Voici sept ans que plus particulièrement je lutte contre la tempête, en tenant un mât auquel j'étais accroché désespérément, et il vous plaît de me briser cet appui, froidement“.[2]

Et Balzac d'évoquer mélancoliquement les rêves de bonheur entre lesquels s'était partagée, jusque là, son imagination: vie simple et solitaire aux Jardies avec cent louis de rente, sans ambition vulgaire, „mais en remuant le monde des idées”: „la vie de Luther, de Calvin, de Spinoza, de Descartes, de Malebranche, de Kant, de J. J. Rousseau, rêve de vie modeste et calme, au loin, dans la province, en Touraine, avec une femme aimante et des enfants; rêve de vie brillante „l'existence princière de M. de Talleyrand” et pour *elle*, „cette quasi-royauté sur tout Paris [3]”.

1. Le bonheur du couple Sismondi que Balzac et Mme Hańska avaient connu à Genève était demeuré dans l'esprit du romancier l'idéal de la félicité conjugale.

2. *Lettres.* II. 13. Mme Hańska avait, semble-t-il, reproché à Balzac d'avoir fait en cachette un voyage en Italie. Elle invoquait son intention de ne pas se marier pour se consacrer entièrement au bonheur de sa fille. A d'autres moments elle lui écrivait vouloir entrer dans un couvent.

3. „S'il fallait renoncer à cela (à épouser Mme Hańska), je préférerais la vie monastique de Kant, de Calvin, de J. J. Rousseau et satisfaire

„Ainsi, mon thème est fait en cas d'un désastre complet dans les régions inconnues à tous de mon coeur. Il y a longtemps que: *ou tout ou rien* est ma devise. Vous voyez que vous ne soupçonniez pas l'étendue de mes sentiments. Le désintéressement, le dévouement, la foi, la constance, sont les grands angles de mon caractère, et, entre ces pierres angulaires il n'y a que la tendresse et la bonté les plus absolues. Sous le vent glacé du dédain et de la raillerie, tout se referme et je ne laisse paraître que l'écorce du Français.

Donc après cette lettre cruelle j'attendrai. Vous m'y avez fait de bien profondes et de bien cruelles blessures: elles atteignent sept années pendant lesquelles vous avez été la Vierge intronisée au dessus du foyer, et que le pauvre regarde à toute heure, dans ses petits bonheurs et dans ses angoisses. J'ai le coeur déchiré parce que je croyais à une tendresse absolue omme est la mienne. J'ai le coeur déchiré parce que ces dix ans de travaux m'ont fait dévorer vingt ans de jeunesse et que, dans deux ans, je ne sais ce qui adviendra de moi. Je ne voudrais pas—oh! non—vous voir recommencer la vie avec un vieillard et vous ne savez pas tout ce que votre lettre a tué en moi de jeunesse, en m'arrachant cette foi, cet arbre autour duquel j'avais passé le bras".[1]

Entre ce „désastre" et l'union finale, dix années s'écouleront encore, dix années de lutte plus féroce que jamais pour asseoir cette vie „digne de lui" et digne d'elle qui, espérait-il, enlèverait à Mme Hańska tout prétexte plausible d'atermoiement. Dix années hantées par le spectre du *too late*, dont le motif revient, inexorable, à toutes les pages de ce long lamento: „Je ne vous parle pas de mon désir de vous voir; c'est des choses dont il ne faut même point parler. Je m'ordonne à moi-même de n'y point

le mouvement vital du cerveau, comme je le fais, mais en le portant dans la sphère élevée des intérêts généraux de l'humanité". *Lettres*. II. 20. Il annonce, ailleurs, son intention de chercher l'oubli dans le haschich, dont il avait fait une essai qu'il raconte à Mme Hańska. *Lettres*. II.

1. *Lettres*. II. 13. Dans cette même lettre, Balzac en réponse à l'aversion que Mme Hańska semblait professer pour Paris, lui propose de se faire Russe, d'aller solliciter du tsar le consentement à leur mariage, et de s'établir à Péterbourg où il fera „une littérature et un théâtre" et d'où „il jugera les oeuvres de l'Europe".

songer. Il y a quelque chose de plus terrible que cette nostalgie du coeur dont vous parlez, c'est ce „prurit" (passez-moi l'expression) qui agace à la fois le coeur, le sang, le cerveau, l'âme et les pieds et qui comprend amour, curiosité, besoin, faim, soif, désir, plaisir, tous les ressorts de la vie de l'âme et de la vie du corps. Enfin je ne sais pas si les dix certaines années de jeunesse qui nous restent suffiront à étancher cette aspiration altérée".[1]

* * *

„Je prévois pour moi la plus sinistre destinée, avait écrit Balzac; ce sera de mourir la veille du jour où tout ce que je désire m'arrivera".

„J'ai remis jusqu'à aujourd'hui pour répondre à votre bonne et adorable lettre, mandait-il à Mme Zulma Carraud, le surlendemain de son mariage, car nous sommes de si vieux amis que vous ne pouvez apprendre que de moi le dénouement heureux de ce grand et beau drame de coeur qui dure depuis seize ans. Donc, il y a trois jours j'ai épousé la seule femme que j'aie aimée, que j'aime plus que jamais et que j'aimerai jusqu'à la mort. Cette union est, je crois, la récompense que Dieu me réservait pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées. Je n'ai eu ni jeunesse heureuse ni printemps fleuri; j'aurai le plus brillant été, le plus doux des automnes. Peut-être, à ce point de vue, mon bienheureux mariage vous apparaîtra-t-il comme une consolation personnelle en vous démontrant qu'à de longues souffrances la Providence a des trésors qu'elle finit par dispenser".[2]

Respectons le mystère qui plane sur les derniers jours de Balzac et ne cherchons pas à lever le voile qui dérobe à la curiosité de ses admirateurs la scène suprême sur laquelle s'achève ce „grand et beau drame de coeur".

Dire ce que doit l'oeuvre à cette passion de dix-sept années n'est-ce point rappeler ce que dut à la domination d'un sentiment

1. *Lettres*. II. 20. Il parle ailleurs (II. 97) de ce „désir effréné d'amour que ne pourra satisfaire le temps".

2. *Lettres*. II. 446.

„exclusif" une personnalité éminemment diverse et mêlée, ce „kaléidoscope" vivant, qu'il se piquait d'être? „Je renferme dans mes deux pieds cinq pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles; et ceux qui me croient vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligent, paresseux, inappliqué, sans réflexion, sans aucune constance, bavard, sans tact, mal appris, impoli, quinteux, inégal d'humeur, auront tout autant raison que ceux qui pourraient dire que je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, négligé, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai; celui qui dira que je suis poltron n'aura pas plus tort que celui qui dira que je suis extrêmement brave; enfin, savant ou ignorant, plein de talents ou inepte, rien ne m'étonne plus de moi-même"[1].

Deux hommes habitent en Balzac: un être de chair, aux appétits impétueux—Jordäens épanoui, ou „sanglier joyeux", amoureux des franches lippées et des solides mangeailles, proche parent de Frère Jean des Entomeures, dira la „légende" avec ses partis pris d'exagération, ses grossissements puérils ou tendancieux[2] — un être de chaude sensualité, tout de désir et d'imagination païenne, l'amoureux des „Anonymes", le Balzac aux lèvres sensuelles, qui aspirent la jouissance, du petit buste de Rodin. Et côte à côte, doublant cette personnalité rabelaisienne, le Balzac „esprit", l'amoureux „immatériel" pour qui la femme est une espérance „lointaine", l'adoration de Dieu par le religieux, cet *Ave Maria* mis sur la cellule du Chartreux qui le fit rester à la Grande-Chartreuse, sous un arceau, pendant dix minutes" écrivait-il à Mme Hańska. Si, ennemi de l'ascétisme, l'„être de chair" laissa les nécessités impérieuses de sa nature exercer, malgré tout, leurs droits, „l'ange", du moins, pour parler le langage de *Louis Lambert* et de *Séraphita*, s'élança, d'un essor jamais lassé vers cette figure de femme, toujours présente et lointaine en qui, dès la première heure, son imagination éprise „d'absolu" et d'infini s'était complue à incarner *la Femme*. „Ceux qui vous connaissent comme moi, lui écrivait-il douze ans après leur première rencontre, ne devraient aspirer qu'à une

1. „Tout est contraste en moi parce que tout a été contrarié" I. 347.
2. Voir la scène de ripaille à laquelle aurait assisté son ami et éditeur Werdet. Werdet, *Balzac intime*.

chose auprès de vous; c'est à goûter et aimer de plus en plus votre âme, ne fût-ce que pour devenir meilleurs, en participant à vous et à votre essence éthérée si parfaite. Voilà ma prière, le voeu de ma religion humaine et mon dernier élan vers vous"[1].

„Ange", „belle âme", „étoile", „madone", „lumière céleste", toutes ces expressions qui émaillent les lettres à Mme Hańska, ne sont-elles que formules banales de litanies amoureuses, „clichés" poétiques et, pour tout dire, littérature? Ou plutôt, traduction par les mots de cette religion mystique qu'exprime, en un lyrisme quasi-céleste, le poème de *Séraphita*?[2]

Balzac dut-il à sa correspondante polonaise une initiation plus profonde à ce „Messianisme" dont l'auteur de l'*Eglise et le Messie,* Adam Mickiewicz devait professer l'Evangile, au Collège de France, de 1843 à 1844? C'est là une question qui mériterait, à elle seule un examen et fournirait la matière d'un chapitre important aux études balzaciennes. Du moins lui dut-il cet „exhaussement" de lui-même, cette spiritualisation que fovorisaient l'éloignement et l'absence, laissant l'imagination du romancier se déployer librement, amplifier, grandir et sublimer à plaisir: elle l'aida à libérer de sa gangue le „beau moi" qui, dès la vingtième année, au temps des premiers essors, des „premiéres adorations que lui inspire Madame de Berny, cherche déjà à se dégager. Vantardise, ou pose, cette „virginité monacale" dont se targue si volontiers Balzac dans ses lettres à l' Etrangère? Non point. Il reste dans la logique du personnage que joue, au naturel, son imagination éprise de „grand" et de „sublime", en superposant instinctivement au Balzac *tel qu'il est* le Balzac *tel qu'il veut être.*

„*Séraphita*, c'est nous deux, avouait à Mme Hańska Balzac. Déployons donc nos ailes par un même mouvement. Aimons de la même manière". Séraphita, c'est „le beau moi" de Balzac, c'est Wilfrid purifié et „régénéré" par l'amour de la *Femme*, la femme dépouillée de son humanité terrestre, affranchie des

1. *Corresp.* II. 169.

2. „L'amour est à mes yeux le principe de toutes les vertus rapportées à une image de la divinité. L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas, il est inspiré de notre âme" *Mémoires de deux jeunes mariés".* Conard. 226.

contingences, transfigurée par cette prodigieuse faculté d'illusion qui compose l'essentiel du génie de Balzac.[1]

Faut-il dire toute notre pensée? A lire les lettres qu'écrira Balzac au lendemain de ces entrevues fréquentes qui, à partir de 1846, rapprocheront les deux correspondants, on a l'impression qu'au contact de la réalité „l'idéal" s'est „matérialisé", rabaissé, et si l'on peut dire, „trivialisé". Des „coups d'aile", encore, mais aussi le terre-à-terre de la vie journalière, les puérilités, les petits ridicules: l'envers parfois un peu vulgaire du „héros".

Des hauteurs mystiques le voici retombant sur la terre de prose. Séraphita, „l'ange femme", redevient la soeur de Minna: „ce type le plus vrai de la femme destinée aux oeuvres terrestres, dont le regard pourrait percer les nuées du sanctuaire, mais qu'une pensée à la fois humble et charitable maintient à hauteur d'homme".

A lire le „roman divin" de Balzac et de l'Etrangère, qui, de par la logique même de la vie, devait s'achever en roman humain, on songe à la définition fameuse que donnait Flaubert du romancier: „Celui là est un grand artiste, à qui les accidents du monde apparaissent comme pour l'emploi d'une illusion à décrire".

„Idéale„ et lointaine, il fallait qu'une passion hors du commun spiritualisât et transfigurât le génie de Balzac, pour que son imagination, „sublimée", pût créer ces figures idéales, symbole de l'humanité la plus haute qui s'appelent Eugénie Grandet ou Ursule Mirouet, Marguerite Claës ou Victorine Graslin, Mme de Beauséant ou Mme de Mortsauf, Hénarez ou Lord Grenville. Il fallait que le rayonnement d'une figure idéale créât autour de l'homme cette „atmosphère d'âme trop éthérée" pour que ce peintre des réalités de la vie et des plus brutales, „appliquant sa faculté de rêve à la description d'âmes choisies leur donnât je ne sais quelle fluidité douce, qui communique à certains de ses personnages une existence de songe et leur permet de noter les nuances les plus exquises et les plus rares de la sensibilité humaine".[2]

1. *Lettres*. I. 134.
2. Flat. *Second essai sur Balzac* p. 136.

„Il n'y a rien d'égoïste dans ma vie, écrivait Balzac. Il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments à un être qui ne soit pas moi, autrement je n'ai plus de force". La vie, cette fois encore, ne devait-elle pas, avec sa cruauté „diabolique", se charger d'accumuler sur la route de l'homme déceptions et souffrances afin qu'approfondi et grandi, son génie se trouvât capable d'exprimer, dans toute sa grandeur tragique, cet amour-passion dont les félicités souveraines ont pour rançon la souffrance, le désespoir ou la mort?[1] Mais aussi, multipliant sur ses pas les obstacles et les luttes, ne fallait-il pas qu'elle soumît sa volonté à une „épreuve" de sous les instants pour que, raidi par le malheur, il vécût dans cet état de „tension", seul capable de donner à son cerveau „l'énergie" et „la résistance" qui font le grand créateur?[2]

„Martyre du coeur" — nous en avons dit les grandeurs et les souffrances — „martyre de la tête et des affaires", celui-là, nous le dirons, non moins tragique et, peut-être, plus poignant encore, il fallait ce „triple martyre[3]" pour que, épuré et grandi par les souffrances de l'homme, le génie du romancier se réalisât pleinement en son oeuvre.

(A suivre). HUBERT GILLOT

1. „Tout Swedenborg est là: souffrir, croire, aimer. Pour bien aimer, ne faut-il pas avoir souffert et ne faut-il pas croire?" *Séraphita.* Ed. Houssiaux. 261.

2. Voir cet aveu caractéristique dans *Lettres.* II. 6.

3. *Corresp.* II. 122.

NOTES SUR L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS LA LITTÉRATURE ET LA CIVILISATION POLONAISES.[1]

On ne saurait douter de l'ardente sympathie pour la France qui anime les habitants de notre pays. Elle repose sur une longue tradition, sur des relations amicales dans le passé. Elle est faite du souvenir des bienfaits matériels et moraux dont nous sommes redevables aux Français. Puis, après la catastrophe de notre pays, Napoléon le Grand a pour la première fois remué les cendres, il a prononcé le nom de Pologne, parlant comme d'une chose vivante. Cette sympathie repose enfin sur la vive part que les Français généreux ont prise à nos malheurs en nous consolant, en nous réconfortant, en nous soutenant par leurs conseils, leurs offrandes en hommes et en idées. Nous pourrions énumérer toute une série d'hommes vaillants, dévoués à notre cause, depuis Mably au XVIII[e] Siècle, qui cherchaient des remèdes pour notre patrie au déclin. A travers la douloureuse époque du XIX[e] siècle, les paroles de nos amis français ont retenti tant de fois dans le monde afin de rappeler à l'Europe le crime du partage, aux nations et monarques ce *„péché mortel"* qui pesait sur le monde! Il en fut ainsi jusqu'aux temps les plus rapprochés alors que les actes et les gestes généreux de nos amis se multiplièrent et eurent comme couronnement la restitution de notre liberté et, enfin, la mission du Général Weygand au moment du danger.

Mais il n'est pas de mon ressort de présenter ici un tableau précis de toutes ces manifestations de la raison et du coeur. Je voudrais seulement attirer l'attention du lecteur sur plusieurs détails de notre vie littéraire et intellectuelle pour stimuler et

1. Par M. Casimir de Morawski, Président de l'Académie des Sciences de Cracovie.

engager les jeunes travailleurs à des recherches plus approfondies sur l'influence française dans notre littérature. Le grand ascendant que les lettres françaises ont exercé sur notre production au XVIIIe siècle et sur la brillante floraison de notre poésie au temps du romantisme, est mieux connu et étudié. Je me permettrai donc de toucher à des détails remontant à des époques plus lointaines et plus obscures.

Un des monuments littéraires les plus anciens de notre langue est la collection de sermons de l'abbaye de Sainte-Croix (près de Kielce) que nos linguistes (Brückner) rapportent à la fin du XIIIe siècle, tandis que d'autres savants la placent au siècle suivant. Or, nous trouvons dans ce monument une citation tirée d'un poème latin d'origine française, dans lequel chaque distique commence et finit par les paroles: *Vado mori.* Un manuscrit de Munich nomme comme auteur de ces vers un écrivain du commencement du XIIIe siècle: Hélinand de Froidmont. Ce serait donc le plus ancien vestige des relations littéraires entre la France et la Pologne, fait qui mériterait bien une étude plus approfondie.

On a constaté que la vie intellectuelle de notre Moyen-âge s'est développée plutôt sous l'influence allemande. Il en fut de même lors de la Renaissance, à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècles. Cependant, les influences allemandes ont été bientôt enrayées, voire même éliminées par des influences venant du Sud.

La reine Bonne Sforza, femme de Sigismond I (1506-1548), contribua puissamment à rapprocher la Pologne de l'Italie. En attendant, le commerce intellectuel entre la Pologne et la France était moins intense. Il y a eu néanmoins échange d'idées entre les deux pays, même à cette époque. On ne peut pas passer sous silence l'auteur polonais: *André Fricius,* Modrzewski, qui, effrayé par les égarements malsains de notre vie publique, voulut y rémédier par son livre remarquable: *De emendanda republica* de l'année 1551. Cette oeuvre a trouvé un lecteur attentif en Jean Bodin, qui, dans son traité volumineux *De la République,* emprunta quelques idées à son prédécesseur polonais, tâcha de réfuter certaines de ses assertions, par les-

quelles pourtant Fricius venait de devancer son siècle et ses idées d'une façon bien méritoire.[1]

Par contre, le plus grand des poètes polonais de cette époque, Jean Kochanowski, subit dans une assez large mesure l'ascendant du génie français. Il se rendit vers le milieu du *seicento* en Italie, à Padoue, puis il séjourna plus longuement à Paris, vers 1555.

Il eut la chance d'assister au grand mouvement intellectuel inauguré, entre autres, par le savant Dorat et qui devait aboutir à l'action de la Pléiade et de Ronsard. Ce dernier a produit sur le jeune étranger débarqué à Paris la plus grande impression. Nous lisons dans une des élégies latines (III, 8) de Kochanowski:

Hic illum patrio modulantem carmina plectro
Ronsardum vidi, nec minus obstupui.

Le jeune poète polonais relève dans la suite parmi les productions de Ronsard les chants à la gloire de Dieu et les louanges de la paix. Nous nous permettons de rappeler que les *Hymnes* de Ronsard célébrant les dieux et les hommes ont paru en 1555-1556, et que le même poète a glorifié la paix de Boulogne conclue entre Henri II et l'Angleterre en l'an 1550. Il exhorta ensuite à la paix franco-espagnole (1558) et célébra enfin le traité de Cateau-Cambrésis (1559). Kochanowski relevait ainsi parmi les oeuvres poétiques de Ronsard celles qu'il a vues naître à Paris et celles encore qui se rapprochaient de la date de son séjour dans la capitale française.

Les années d'apprentissage à l'étranger déterminèrent sous beaucoup de rapports les goûts et les tendances littéraires de Kochanowski. Lorsqu'il se trouvait à Padoue, on y parlait beaucoup du *„Dialogo delle lingue"* (1542) du Padouan Sperone Speroni. C'était là un plaidoyer éloquent en faveur de la langue italienne qui venait d'ébranler le monopole du latin. Vint ensuite la *„Deffence"* de la langue française de du Bellay de l'anneé

1. M. Kot a analysé les rapports entre Fricius et Bodin dans son livre: *„La République de Pologne dans la littérature politique de l'Occident"*. (Cracovie 1920).

1549 qui revendique les mêmes droits pour la langue française. Il est donc compréhensible que Kochanowski ait célébré avant tout le *patrium plectrum*, le „luth national" de Ronsard. Revenu vers 1557-1558 en Pologne, il ne rejeta pas d'emblée la versification latine, mais ses poèmes et ses écrits en langue polonaise devinrent de plus en plus nombreux. Au Moyen-âge, le latin avait été en Pologne la seule langue litteraire. L'usage du polonais se bornait alors au domaine religieux, aux prières, chants d'église, aux écrits ayant un but édifiant. Ce n'est qu'au commencement du XVI[e] siècle que la langue nationale apparut dans les livres imprimés. Enfin, l'an 1543 marqua une étape importante dans notre littérature. Alors que les livres polonais se multipliaient, l'aîné de Kochanowski, Nicolas Rey, publia un traité en vers qui était une oeuvre originale. Cet exemple fut suivi d'une grande série de publications polonaises de ce même Rey, ensuite de Kochanowski et d'autres écrivains.

Une lutte acharnée s'engagea en faveur du langage national,[1] débat qui échauffait en même temps les esprits à l'étranger.

Revenons pourtant à Kochanowski de retour en Pologne. Les échos de son séjour parisien ne manquent pas dans sa production ultérieure. Si les poètes de la Pléiade ont tant admiré les auteurs de la poésie dite alexandrine, comme Arate, Théocrite, Pseudo-Anacréon, publié à Paris en 1554 par Henri Etienne, on peut constater la même prédilection chez Kochanowski. Ainsi, Ronsard avait selon son propre aveu:

..... l'esprit trop ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phénomènes d'Arate.

Kochanowski, de même, s'est adonné à plusieurs reprises à l'étude d'Arate. Il publia une traduction de ce poète en vers polonais suivie, après un intervalle assez long, d'une version latine. Cette traduction contenait les fragments de Cicéron avec des changements et des suppléments de la propre invention de notre poète. Les réminiscences de Théocrite et de Pseudo-Anacréon sont aussi

1. Je viens d'esquisser cette lutte pour *l'eloquium vulgare* en Pologne dans une brochure parue à Cracovie (1923): *Walka o język polski w czasach odrodzenia*. 54 p.

très fréquentes dans les vers de Kochanowski. Enfin, si les humanistes français, comme Dorat et Ronsard, n'ont pas reculé devant l'imitation de Pindare, que Horace même trouvait par trop risquée, nous rencontrons également chez Kochanowski les odes divisées en strophes, antistrophes et épodes, inspirées visiblement par l'exemple de Pindare.[1] On ne saurait douter que les poésies érotiques de Kochanowski, qui suppliait l'amour

„d'apparaître aux bords de la Vistule"

soient dues en partie aux inspirations et à l'exemple de Ronsard. La note érotique manque absolument chez son aîné, Nicolas Rey.

Un Français qui, à la même époque, au XVI[e] siècle, n'a pas été sans influence, sur le progrès intellectuel de notre pays, mérite aussi d'être mentionné. On sait que la réforme religieuse a beaucoup contribué à propager et à affermir l'usage des langues nationales parmi tous les peuples de l'Europe occidentale. Un des apôtres de la nouvelle foi était *Petrus Statorius Gallus* ou *Tonvillanus* qui débarqua en Pologne en l'an 1556 et prit tellement racine dans sa patrie d'adoption qu'il fut bientôt en état d'enseigner et d'écrire en polonais. Il transforma enfin son nom en Pierre Stojeński pour lui donner une allure et une terminaison polonaises. Avant de s'établir en Pologne, Statorius fit ses études à Lausanne et séjourna ensuite à Genève. C'est en qualité d'apôtre et de pédagogue qu'il a été convié en Pologne par plusieu rspersonnages adonnés à la Réforme. Il enseigna dans un lieu peu éloigné de Cracovie, dans la petite ville de Pińczow, dont on voulait faire un foyer de religion et un centre intellectuel. Statorius a composé vers 1558 pour l'école de cette bourgade un plan d'études: *Gymnasii Pinczoviensis Institutio.* Il est intéressant de voir que d'après ce programme, une place assez considérable devait être faite au langage na-

1. M. de Nolhac dans son livre si nourri sur *Ronsard et l'Humanisme* (1921) a esquissé avec beaucoup d'érudition le développement de cette *lirica pindareggiante* en Italie et en France. V. p. 45, 223, 342. M. Sinko a présenté une étude sur l'influence de Pindare en Pologne dans son petit livre sur les traditions classiques de Mickiewicz: *Tradycje klasyczne A. Mickiewicza*, Cracovie 1923. V. surtout p. 18-51.

tional, chose assez rare dans un siècle où l'enseignement se faisait presque exclusivement en latin. Statorius devint de cette façon un champion des droits de la langue polonaise. Il publia en outre en 1558, à Cracovie, son livre: *Polonicae grammaticae Institutio.* Il peut donc passer pour le premier grammairien de notre langue. Son entreprise était d'autant plus audacieuse qu'il était étranger et que la langue polonaise avait la réputation d'échapper aux règles strictement définies. Elle partageait d'ailleurs ce sort avec plusieurs idiomes beaucoup plus cultivés. Les humanistes orthodoxes qui clamaient le monopole du latin, croyaient pouvoir constater dans les *eloquia vulgaria,* même dans l'italien et le français, des tendances anarchiques et ricanaient dès que quelqu'un voulait introduire et faire valoir des lois dans un domaine soi-disant revêche à toute règle.[1]

Statorius avait à l'école de Pińczow, comme collègue, un autre Français, Jean Thénaud, qui avait été auparavant, à Zurich le précepteur de plusieurs jeunes Polonais. Il était Auvergnat de naissance et devint avec le temps un champion très ardent de la nouvelle foi, ce qui lui valut un engagement à l'école de Pińczow (1558). Il y travailla, avec d'autres collaborateurs, à la traduction de *la Bible* en polonais. Ensuite, il s'établit vers l'année 1565 à Cracovie comme pédagogue autorisé et s'occupa de la vente de livres français. La grand roi polonais, Etienne Bathory, (1576-1586) lui accorda certains privilèges et le titre de libraire royal (1578).

Ajoutons que vers la fin du siècle plusieurs Français ont pratiqué le même métier de libraire en Pologne. Ils étaient en même temps propagateurs de la Réforme. Tels, Etienne le Riche, de Lyon, (Stephanus Dives), Petrus Davanterius, du Midi de la France, enfin l'Auvergnat Jean Barsandius. Ils jouissaient presque tous de la haute protection d'Etienne Bathory, qui, quoique devenu catholique, s'entourait volontiers d'éléments hétérodoxes.[2]

1. Sur Statorius on peut consulter le travail très intéressant de M. Stanislas Kot dans le premier fascicule (1921) d'une nouvelle revue *„la Réforme en Pologne"* p. 14—34. On ne peut pas fixer le lieu de naissance de Statorius. On pensait à Thionville ce qui est peu probable.. M. Kot suppose Tonville, près de Metz, en Lorraine.

2. Voir la grande publication M. Jean Ptaznik: *Monumenta Poloniae typographica XV et XI saeculorum* Leopoli, 1922. Voir surtout p. 106—110,

Nous avons fait ressortir dans les observations précédentes quelques détails prouvant une influence française sur notre vie intellectuelle au XVI[e] siècle. La moisson dans le domaine des relations de la Pologne avec l'Italie aurait été plus riche, étant donné que, malgré le court épisode du règne d'un prince français, Henri de Valois, en Pologne, la propagande et le rayonnement de l'esprit français dans le nord de notre pays, ont été minimes. Au siècle suivant, un changement considérable ne se fait pas remarquer. Deux princesses françaises qui ont épousé des rois de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, la femme de Ladislas IV puis de son frère Jean-Casimir, et Marie-Casimire d'Arquien, épouse de Jean Sobieski, n'ont pas contribué d'une façon efficace à rendre l'influence et l'autorité française plus intense et plus considérée, étant donné que le baroque italien prédominait dans la littérature de cette époque. Au théâtre italien des rois Ladislas et Jean-Casimir on représentait des opéras, des ballets et des pièces italiennes. Le théâtre français du temps de Sobieski et de Marie-Casimire avait un répertoire à peu près identique.[1] Il nous faut cependant constater qu'en l'année 1662, sous Jean-Casimir on représenta *le Cid* de Corneille, dans la traduction polonaise du poète italianisant André Morsztin.

Ce n'est donc que plus tard, dans la seconde moitié et vers la fin du XVIII[e] siècle, qu'une vague puissante du génie gaulois a déferlé sur notre sol. Elle a inspiré les nobles tentatives d'une réforme politique qui ont, hélas! devancé de peu la catastrophe finale du démembrement. Mais les digues qui séparaient la Pologne de la France lointaine ont été rompues pour longtemps. Tout le XIX[e] siècle, la grande époque de notre littérature, a été imprégné de la littérature française. Grâce à la prédominance du français, sous le règne du dernier roi Stanislas Poniatowski, notre langue s'est assouplie, elle a gagné une lucidité et une correction qui furent transmises aux générations suivantes. On n'avait plus qu'à verser dans des formes toutes prêtes nos fortes

132 et les documents joints à cette monographie sur les imprimeurs de Cracovie.

1. Windakiewicz: *Teatr polski przed powstaniem sceny narodowej.* (Le théâtre polonais avant la fondation d'une scène nationale) Cracovie 1921.

inspirations humanitaires. Elles faisaient vivre et espérer les epigones de la liberté. On ne peut pas douter que cette influence gauloise, si salutaire à notre vie intellectuelle, fécondera dorénavant nos esprits et les productions de notre littérature. Elle contribuera à resserrer les liens de profonde sympathie et de reconnaissance qui nous unissent à la France.

CASIMIR DE MORAWSKI

LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE DANS LE ROMAN FRANÇAIS D'AVANT GUERRE.[1]

Dès le début de son histoire, l'Alsace, entre l'Allemagne et la France, a joué le rôle d'une lentille convergente, recueillant les rayons de la civilisation franco-latine et les réfractant dans son milieu propre pour les transmettre au monde germanique, après les lui avoir rendus assimilables. Or, par un émouvant retour des choses, après la brutale séparation de 1871, on a vu se produire le fait contraire: l'influence de l'Alsace a réagi à son tour sur la France. Depuis les premières années du XX[e] siècle, l'Alsace-Lorraine s'impose de plus en plus à la pensée française: à sa curiosité d'abord, à sa piété fraternelle, puis à son angoisse nationale. *Les Provinces Perdues* deviennent pour nos écrivains un sujet d'études préféré: toute une littérature alsatique s'épanouit en France. Des nombreux ouvrages qui ont contribué à éclairer et à fixer l'opinion sur la question d'Alsace-Lorraine, nous ne pouvons retenir ici qu'un petit nombre, dont l'intérêt survit à l'actualité et qui jettent encore une lumière sur les événements d'hier et d'aujourd'hui. Ils appartiennent au genre littéraire qui reflète le mieux le sentiment public, nous voulons parler du Roman.

C'est en 1895 que parut chez A. Colin, sous ce titre *Annexés* et sous la signature de Jeanne Rival, le premier roman alsacien. Il était l'oeuvre d'une jeune patriote colmarienne qui devint peu après Mme Frédéric Regamey. Les écrits portant désormais la double signature des deux époux, conquirent rapidement la faveur populaire. Sans aucune prétention à l'écriture artiste, ils plaisaient par un style simple et net, vigoureux et vivant; une action mouvementée, féconde en péripéties dramatiques, une couleur bien alsacienne et l'éloquence d'une conviction ardente.

1. par E. Chevé.

Ils eurent l'indiscutable mérite d'ouvrir une voie nouvelle et d'intéresser à l'idée alsacienne.

Le milieu mondain et cultivé était moins accessible, tant à cause de son indifférence et de son ignorance de la question d'Alsace, qu'en raison de ses prétentions intellectuelles. Il ne pouvait être atteint que par un auteur en vogue. Ce fut M. René Bazin qui s'en chargea en écrivant *Les Oberlé*. Romancier de la tradition et du terroir, il était mieux placé qu'un autre pour pénétrer le sens du nationalisme alsacien-lorrain. Mais par lui-même il était trop de son pays—qui est l'Anjou et non l'Alsace — pour ne pas voir la question en quelque sorte du dehors, malgré une documentation consciencieuse, recueillie en Alsace même et de bouches alsaciennes.

Il nous présente les trois générations qui se sont succédées depuis 1871 sur le sol conquis: l'aïeul, Philippe Oberlé, ancien député protestataire, strictement fidèle à l'unanime intransigeance patriotique, mais retranché de la vie active par une paralysie qui le rend impotent et muet. Son fils Joseph Oberlé, grand industriel rallié aux vainqueurs par intérêt et par ambition. Enfin son petit-fils Jean, élevé à l'allemande en Allemagne et destiné par son père à devenir magistrat du Reich. Entre les mille problèmes d'âme et de conscience qu'a fait surgir l'annexion, un romancier français devait nécessairement choisir le plus apparent: celui qui se voyait de plus loin, qui s'imposait à tous avec plus de brutalité; celui enfin qui jusqu'alors avait servi de critérium en France pour juger les annexés: le problème du service militaire.

Jean Oberlé revient d'Allemagne en Alsace pour faire son volontariat d'un an dans un régiment caserné à Strasbourg. Mais il revient plus anti-allemand qu'il n'était parti et s'en explique tout de suite avec son oncle Ulrich, le frère de sa mère, vieux patriote irréductible qui, rebelle à tout contact avec les nouveaux maîtres, s'est fait une vie indépendante et demi-sauvage, dans une maison forestière isolée. Le dialogue suivant s'échange entre l'oncle et le neveu:

„Tu as fait tes études de droit à Munich, à Bonn, à Heidelberg, à Berlin; tu viens de séjourner une année en Allemagne, sans parler des années de collège, comment n'es-tu pas devenu Allemand? — Je le suis moins

que vous. — Ce n'est guère. — Moins que vous, parce que je les connais mieux. Je les ai jugés par comparaison. — En bien? — Ils nous sont inférieurs"... „Plus je les ai connus, plus je me suis senti autre, d'une autre race, d'une catégorie d'idéal où ils n'entraient pas, et que je trouve supérieure et que sans trop savoir pourquoi, j'appelle la France„... "Ce que j'appelle France, ce que j'ai dans le coeur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser... — Oui! — De dire... — C'est cela! — De rire... — Comme tu devines! — Où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime."

Jean ne veut pas être fonctionnaire allemand: il reprendra la scierie mécanique exploitée par son père et vivra en Alsace où l'attire non seulement le charme du sol natal, mais le souvenir ému d'une idylle enfantine avec Odile Bastian, fille d'anciens amis de sa famille. Les Bastian ont rompu avec le renégat Joseph Oberlé; toutefois, en leur faisant connaître ses sentiments français, Jean se flatte de gagner le coeur de la jeune fille et d'obtenir le consentement des parents. Il ignore encore que sa propre soeur, Lucienne, élevée comme lui à l'allemande, est entièrement acquise à l'influence germanique. Créature d'orgueil et de jouissance, avide de luxe, d'honneurs et de plaisirs, elle est sur le point d'épouser un officier allemand: le lieutenant von Farnow. Ce projet anéantit le rêve de Jean: jamais les Bastian ne donneront leur fille au beau-frère d'un officier prussien. Le coeur brisé, froissé à tout instant dans ses sentimens les plus chers, influencé par sa tendresse pour l'oncle Ulrich et sa vénération pour le grand-père Oberlé, Jean déserte. Ayant promis à sa mère d'être à la caserne au jour fixé, il s'y rend; mais c'est pour s'en évader aussitôt et gagner la frontière à travers la forêt. Les gendarmes le traquent; l'épaule traversée d'une balle, il tombe évanoui. Il se retrouve dans la cabane d'un douanier français qui l'a recueilli et qui lui demande: „Qui êtes-vous?"

. . . Dans le demi-rêve, Jean Oberlé répond: l'Alsace! . . . A peine s'il peut parler. La pluie d'orage s'est mise à tomber . . . Un immense murmure où des milliers de voix sont unies monte le long de Vosges et s'élève dans la nuit. Le blessé écoute. Qu'a-t-il compris? Il est faible. Il sourit: „C'est la France qui chante!" murmure-t-il. Et il retombe, les yeux clos, en attendant l'aube."

Farnow, en bon Allemand pour qui le devoir militaire prime tout, rompt aussitôt avec Lucienne, punie de son farouche égoïsme.

Le roman eut en France un gros succès d'émotion très mérité, et d'ailleurs grandement profitable à la cause alsacienne. Seuls, les Alsaciens faisaient des réserves. Ils reprochaient à l'auteur d'avoir incarné sous les traits d'un „rallié" la génération qui a produit les Wetterlé, les Preiss et tant d'autres patriotes; d'avoir peint l'Alsace comme Brizeux a peint la Bretagne: uniquement sous son aspect tendre et gracieux, en faisant abstraction de l'âpre et volontaire énergie qui est le fond de sa nature. Enfin et surtout, d'avoir renforcé le préjugé français qui voyait un traître en tout Alsacien-Lorrain qui endossait l'uniforme allemand.

En bonne justice, le véritable tort du livre était de paraître quelques années trop tard. Publié vers 1885, il aurait reflété l'opinion courante alsacienne comme la française. Mais depuis lors, la situation avait évolué. L'ajournement indéfini de la Revanche avait contraint le nationalisme alsacien-lorrain, sous peine de mort, à se placer sur le terrain légal et à subir les exigences de la loi allemande. Il serait inique de méconnaître l'immense service rendu par *les Oberlé*. L'auteur avait senti et rendu très intensément deux choses essentielles. D'abord la poésie, le charme prenant de cette terre, de cette nature si riche et si originale. Les descriptions de la forêt sont exquises et l'une des pages les plus séduisantes du volume est le tableau de la vigile de Pâques au Mont Sainte-Odile, où Jean Oberlé et Odile Bastian se sont donné rendez-vous pour entendre, selon la coutume antique, sonner les cloches revenues de Rome.

Ce que René Bazin a vu aussi et fait voir avec tout son coeur, c'est le pathétique élevé de la tragédie alsacienne. Lorsque Jean se plaint à Odile de se heurter sans cesse à la „question terrible" qui, en ce coin du monde „empoisonne tout", Odile répond, en tournant vers lui son visage rayonnant du bel amour fier qu'il avait souhaité connaître et inspirer:

„Dites qu'elle agrandit tout! Nos querelles, ici, ne sont pas des querelles de village. Nous sommes pour ou contre une patrie. Nous sommes obligés d'avoir du courage tous les jours, de nous faire des ennemis tous les jours, de rompre tous les jours avec d'anciens amis qui nous seraient volontiers fidèles, mais qui ne le sont plus à l'Alsace. Nous n'avons presque pas d'acte ordinaire de la vie qui ne soit une affirmation. Je vous assure qu'il y a là une noblesse."

En effet, comme le dit aussi Barrès en parlant précisément des Oberlé:

„Chez tous les Alsaciens, chez tous les Lorrains, il y a des puissances de drame. Dans chaque famille et — comprenez bien ceci -- dans chaque conscience, il y a de la discorde... La vie, ce qu'elle a de varié, de peu analogue, de spontané, de mille cas divers, crée en Alsace-Lorraine mille tragédies qui toutes naissent de ceci: que nos soldats furent vaincus en 1870".

Cette poésie du sol, ce drame perpétuel dans les âmes, ce fut pour le public français une double révélation qui mit en tous les coeurs un frisson d'émotion fraternelle, un regret attendri du beau pays perdu. Pourtant, de cette émotion même qui apitoyait sur Jean Oberlé, pouvait naître une conception fausse et injuste, une dangereuse incompréhension du devoir imposé à l'Alsacien par le salut public: ne pas émigrer, s'enraciner à tout prix dans la terre natale.

Maurice Barrès redresse l'erreur dangereuse et pose le problème dans son vrai jour par son excellente étude: *Au service de l'Allemagne*, où il reprend avec plus de précision le cas de Jean Oberlé. Son héros, Paul Ehrmann, se décide de son propre chef, sans y être invité ni forcé, uniquement par devoir patriotique envers la France et l'Alsace, à passer par la caserne allemande. René Bazin avait traité cet angoissant cas de conscience en romancier, Barrès le traite en philosophe. Bazin regarde le problème du dehors, Barrès l'éclaire par dedans, en nous faisant pénétrer dans la conscience même de son personnage. Ce n'est plus ici un roman: pas d'intrigue sentimentale; à vrai dire, pas d'intrigue du tout. Ehrmann provoque en duel un jeune Français qui, en sa présence, a traité de renégat quiconque accepte l'uniforme exécré. La soeur du Français, fine et gracieuse Parisienne, s'ingénie à faire oublier la brutale sottise de son frère, à force de tact et de discrète sympathie; elle devient par là, aux yeux de l'Alsacien, le vivant symbole du charme et de la délicatesse française. Là s'arrête l'affabulation. Le reste, c'est l'exposition faite par Ehrmann à l'auteur, des mobiles qui l'ont déterminé, des avanies et des souffrances qu'il a dû subir à la caserne. Et c'est enfin la conclusion tirée par Barrès de ces confidences. Il n'y a rien là que de réel et de vécu et à l'apparition du livre

le véritable nom d'Ehrman, celui d'un des chefs du nationalisme intellectuel, le docteur Pierre Bucher, était, en Alsace, sur toutes les lèvres.

L'auteur des *Oberlé* a vu la tragédie alsacienne dans chaque famille, celui de *Au service de l'Allemagne* la voit dans chaque conscience :

„Dans chaque conscience? Oui, c'est le plus grave. L'opération politique qui consiste à détacher par force une province d'une nation et d'une civilisation pour la transporter dans un autre groupe social, compromet l'unité morale de chacune des âmes annexées. L'annexion imposée obscurcit le devoir".

Comme Bazin, Barrès nous conduit à Sainte-Odile. Mais ce qu'il y cherche c'est le sens et non le charme du paysage, la pensée qui émane de ce lieu historique: „Sainte-Odile n'est pas d'une époque. Elle est une production de l'Alsace éternelle. Elle représente ce qu'il y a dans cette région de permanent dans le transitoire". Cet élément permanent, le penseur le traduit ainsi: „La romanisation des Germains est la tendance constante de l'Alsace-Lorraine". Comment l'Alsace moderne, asservie par l'Allemagne, pourra-t-elle remplir cette fonction séculaire? Tout le problème est là. Ehrmann ne s'est pas contenté de subir passivement le joug de la caserne. Il s'est proposé d'y affirmer par sa façon d'être, par mille délicatesses et générosités d'âme, sa supériorité sur la race germanique. Le jour où il doit quitter la caserne, un de ses sous-officiers perd une petite fille. L'Alsacien envoie une couronne pour l'enfant. Et le père, le remerçiant avec des sanglots, lui dit:

„Vous êtes vraiment un grand coeur, M. Ehrmann ... Au moment où je ne peux plus vous servir de rien! Monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres."

„Il m'a traité de Français! conclut le volontaire, c'est le dernier mot que j'aie entendu de cette caserne et l'un de ceux qui, de mavie, m'aura donné le plus de plaisir".

Ce même jour, un lieutenant qui le guette et le vexe depuis le début a fait à Ehrmann une scène violente, lui a jeté au visage, en gusie d'adieu, de basses injures contre la France. Et l'Alsacien de dire:

„Cet Allemand voulait m'humilier, il m'a enorgueilli ... Depuis 33 ans, pas une goutte de sang de mes pères n'avait été germanisée. Sous cet assaut bestial, je me reconnus plus sûrement que dans aucune minute de ma vie, fils de l'Alsace et de la France".

De cette mentalité, Barrès tire l'émouvante et haute conclusion que voici:

A Ste. Odile je voyais la raison d'être et le devoir éternel de l'Alsace, mais je cherchais de quelle manière nos Alsaciens d'aujourd'hui adapteraient aux circonstances présentes leur séculaire volonté de ne pas subir. Comment agira, dans ce début du XXe siècle, l'antique vertu alsacienne qui soumit toujours la brutalité germanique à la spiritualité latine? Comment cette *marche* demeurera-t-elle un instrument civilisateur français? . . . . . . C'est un problème que M. Ehrmann résout en agissant . . . Il ne place pas la qualité française de l'Alsace dans le fait qu'un préfet français administre l'Alsace, ni dans le fait qu'un régiment français occupe la caserne de la place d'Austerlitz, ni dans le fait que les manufactures de Mulhouse écoulent leurs produits sur Paris. Ce sont là des faits politiques, militaires, économiques, que l'accident de 1870 a pu modifier, mais cet effroyable accident n'empêche pas M. Ehrmann de sentir en lui-même une délicatesse fière qui est l'honneur à la française, une politesse de moeurs qui est la moralité proprement française, et tout cela si fort mêlé au sang que, s'il se penche sur son coeur, il entend tout au fond: Mieux vaut ne pas vivre que de vivre une vie où soient contrariées les tendances de mon âme . . .

Préférer l'Alsace et servir l'Allemagne, cela semblait malsain, dissolvant, une vraie ruine intérieure, un profond *avilissement* . . . mais M. Ehrmann se place de telle manière qu'une nouvelle vertu alsacienne apparaît sous notre regard. D'une équivoque est sortie une fière discipline, sans charme peut-être, ni gloire évidente, mais grave et qui réserve la force du passé avec l'espoir de l'avenir . . . La besogne noblement accomplie par M. Ehrman à la caserne d'Austerlitz, c'est celle des légionnaires de Rome sur le Rhin et d'Odile à la Hohenburg. Il est une garde avancée, on disait autrefois une garde folle, de la latinité, un défenseur de nos bastions de l'Est. Au service de l'Allemagne, comme il eût été jadis au service de la France, il est le traditionnel héros alsacien. Un héros! non point ce qu'on nomme ainsi dans une médiocre littérature, mais un homme plein de sa terre et de sa race qui, par sa libre volonté, au prix de joyeux sacrifices, se range dans sa prédestination."

La tragédie alsacienne, comme toutes les tragédies, peut être considérée de deux points de vue différents: le point de vue sensibilité et passion qui est celui de Racine, ou le point de vue raison et volonté qui est celui de Corneille. *Les Oberlé* relèvent de la conception racinienne et *Au service de l'Allemagne,* de la conception cornélienne. C'est par une instinctive révolte de sa sensibilité perpétuellement froissée que Jean Oberlé est averti de son imcompatibilité d'âme avec les Allemands; c'est par une irrésistible impulsion sentimentale qu'il

se décide à déserter. L'oncle Ulrich obéit à des motifs du même ordre, et c'est aussi par un mobile sentimental que Mme Oberlé, Française de coeur, se détermine à subir en silence le mariage de sa fille avec un officier prussien, et fait jurer à Jean de rejoindre sa caserne. Les seuls raisonneurs du livre — je ne dis pas les seuls *raisonnables* — sont précisément les personnages antipathiques: Joseph et Lucienne Oberlé, Von Farnow. Tout autre est Ehrmann qui fonde sa résolution sur une base logique. Il dompte par la volonté sa sensibilité frémissante et dans cette maîtrise de soi il trouve un stimulant nouveau, la forte joie des héros cornéliens: „Je me sentais exalté, héroïsé par un grand afflux de force. En me réprimant moi-même, je lui ai fait voir (à son lieutenant) un vaincu qui s'assure dans la conscience de sa supériorité."

C'est encore à la conception racinienne que se rattachent *les Exilés* de Paul Acker, qui joignent au charme tendre et noble des *Oberlé* un *coloris* local plus savoureux, car l'auteur est Alsacien. Le roman doit son titre à cette pensée mélancolique: „L'Alsacien, où qu'il soit, est toujours depuis la guerre de 1870 un exilé; s'il vit en France, il y est en exil de sa petite patrie; s'il vit en Alsace, il y est en exil de la grande patrie; nous sommes toujours des exilés."

Claude Héring est un Alsacien non seulement exilé mais déraciné. Fils d'optant, il n'est pas retourné au pays depuis son enfance et s'en est totalement désintéressé, dans le milieu snob et mondain où il vit à Paris. Le hasard d'une excursion automobile avec des amis l'y ramène après quinze ans, et tout de suite il est reconquis par le charme du sol natal. Sa maison familiale, habitée et rendue vulgaire par un locataire allemand, la tombe délaissée des siens, éveillent en lui des remords. L'influence d'une femme aimée, Henriette Dolnay, dont l'âme délicate et haute vibre toute à la poésie grave de l'Alsace captive, le remet dans sa véritable voie. Pendant l'enterrement de son père — qui a voulu reposer en terre alsacienne — la voix des cloches lui dicte son devoir:

„Elles lui découvraient le sens de sa vie. Il fallait que lui aussi, après avoir servi l'Alsace en France, reposât dans cette terre, et aussi

les enfants que lui donnerait Henriette, et aussi les enfants de ses enfants, et tous ceux qui perpétueraient son nom. Il serait en France un soldat de l'Alsace, il combattrait pour elle, pour que les Français la connaissent, l'aiment, la regrettent .... D'autres hommes, ses héritiers, continueraient la même lutte .... Et peut-être une heure viendrait où il ne serait plus besoin d'imposer aux Français la pensée de l'Alsace, parce que le destin favorable .... ."

En face de ce type purement racinien, tout de passion et de sensibilité, se dresse une figure émouvante qui appartient plutôt à l'esthétique cornélienne. C'est celle de l'ami de Claude, Reusch, le fils de ce „juge de Colmar", maudit et renié par toute l'Alsace pour avoir consenti, aussitôt la conquête, à servir le conquérant. Le fils est persuadé que son père fut la victime d'un cruel préjugé, qu'en restant au pays coûte que coûte il agissait par pur patriotisme. Mis lui-même au ban de la société comme fils du renégat, il a tenté, par rancune, de devenir semblable aux Allemands. Comme Jean Oberlé, il a constaté entre eux et lui une irréductible opposition de nature. Et ce que le jeune Oberlé a senti confusément, Reusch l'analyse avec lucidité.

„Nulle délicatesse morale ... et cette conviction que la fin justifie les moyens." .. «Ils n'ont pas l'idée de la gloire et sont si éloignés de nos principes démocratiques qu'ils ne peuvent pas ceindre d'une auréole le front d'un simple soldat ..." ... „Et, alliés à une susceptibilité ridicule, à un orgueil intolérable, une négligence physique, un laisser-aller dans la tenue, une grossièreté de moeurs, un grotesque insonscient.... Il me semblait que je vivais au milieu des barbares .... Alors, un jour, je me suis enfui, je n'en pouvais plus: il fallait que je voie la France. Et j'ai franchi la frontière; à l'instant tout m'a été familier; j'étais le jeune provincial qui vient terminer ses études dans la capitale et que tout éblouit sans l'étonner: j'étais chez moi."

Redevenu passionnément Alsacien, il se voue à la cause nationaliste avec une sorte d'emportement, à la fois pour servir la Patrie et sauver la mémoire de son père. Apre et douloureuse figure! Comme chez Ehrmann, la tragédie est ici toute dans la conscience. Mais Paul Acker, qui a peint Reusch d'après nature, n'a pas l'âme cornélienne. Claude Héring, proche parent de Jean Oberlé, regarde les choses avec les mêmes yeux:" Et il regardait l'Asace, et il la regardait, pareille à un sensible et beau visage sur lequel tout se reflète, comme on regarde une femme qu'on commence d'aimer."

De même, Jean Oberlé compare le charme de la France à celui d'une femme aimée.

Un des plus graves problèmes créés par l'annexion est celui du mariage entre Allemands et annexés. Ce problème, posé dans *les Oberlé,* l'est aussi dans *les Exilés,* mais en d'autres termes. La soeur de Reusch, Catherine, fervente Alsacienne qui participe à l'oeuvre patriotique de son frère, est éprise d'un camarade de celui-ci, le chirurgien Ferrière, par qui elle a été sauvée lors d'une grave opération. Or, Ferrière est un *rallié,* ardemment germanophile. Reusch s'oppose au mariage; il ne peut admettre qu'une fatalité sentimentale fasse écrouler l'oeuvre de piété patriotique et filiale qu'il veut accomplir. Catherine — pas plus que Lucienne Oberlé — ne songe à sacrifier l'amour à la patrie: elle implore l'intervention d'Henriette, la fiancée de Claude, et Henriette arrache le consentement de Reusch. Mais par des raisons bien faibles, qui nous étonnent dans la bouche de cette femme si droite et si fine, presque autant que le revirement brusque qui casse en deux le caractère, si bien venu, de Reusch. Celui-ci se laisse persuader que c'est sa soeur qui francisera Ferrière, et non Ferrière qui la germanisera. Thèse dangereuse, cent fois démentie et infirmée en fait par la répulsion méprisante qu'ont toujours témoignée les femmes d'Alsace-Lorraine pour les unions avec des Allemands ou des ralliés. Mais en face d'une douleur d'amour, la doctrine fléchit dans l'âme de ce sentimental passionné qu'est Paul Acker.

Ce problème du mariage mixte, tranché par les *Exilés* dans le sens racinien, fait tout le sujet de la *Colette Baudoche* de Maurice Barrès. Colette Baudoche est une petite bourgeoise de Metz qui vit seule avec sa grand'mère. Pour ajouter à leurs faibles ressources, les deux femmes ont loué une de leurs chambres au jeune Prussien Frédéric Asmus, professeur au lycée de Metz. Ce „rustre", — c'est ainsi qu'il leur apparait d'abord, — se dégrossit rapidement et se transforme au contact de la vie lorraine, surtout sous l'influence de Colette qui s'amuse à rééduquer ce Germain selon la mentalité messine. Asmus, lourdaud mais sincère, s'assimile si bien qu'en s'éprenant de la terre

lorraine, il s'éprend aussi de Colette et demande sa main. Le cas est infiniment moins hasardeux que celui de Catherine et Ferrière, car Ferrière, né Alsacien, est devenu Allemand par choix et par volonté, tandis qu' Asmus bien que né Allemand, est un assimilé de bonne foi sur qui l'influence de Colette n'est pas douteuse. Cependant Colette le refuse, le coeur serré, pour de hautes et délicates raisons qui sont la condamnation de Catherine Reusch.

„Colette Baudoche est une petite Française de la lignée cornélienne qui, pour aimer, se décide sur le jugement de l'esprit. Elle délibère, elle s'émeut à l'idée que son mariage pourrait la détourner de son véritable honneur".

C'est au service annuel pour nos morts de 1870, institué le 7 septembre de la même année par le grand évêque Dupont de Loges et perpétué depuis par les Dames de Metz, que la lumière se fait dans l'âme de Colette:

„Durant un mois elle s'est demandé: Après 35 ans, est-il coupable d'épouser un Allemand? Mais aujourd'hui, trêve de dialectique!: elle voit bien que le temps écoulé n'est pas une excuse et que les trente-cinq années ne sont que le trop long délai depuis lequel les héros attendent une réparation. Leurs ombres l'effleurent, la conseillent. Osera-t-elle les décevoir, leur faire injure, les renier?... Colette reconnait l'impossibilité de transiger avec ces morts qui sont là présents..." „Colette maintenant perçoit avec une joyeuse allégresse qu'entre elle et M. Asmus ce n'est pas une question personelle, mais une question française. Elle se sent chargée d'une grande dignité, soulevée par quelque chose de plus vaste, de plus haut, de plus constant que sa modeste personne".

Et en vraie fille de Corneille, sans délai ni détour, au sortir de la messe et sur le parvis même, elle signifie à M. Asmus qu'il ne doit plus songer à elle.

Dans son *Juste Lobel, Alsacien,* M. André Lichtenberger s'attaque de front à l'idée qui nous a fait le plus de mal avant et pendant la guerre (et qui continue, hélas! à nous en faire encore): l'utopie pacifiste et humanitaire. Avec une fermeté stoïque, l'auteur — Alsacien comme Paul Acker — en dénonce à voix haute la criminelle folie.

Comme Claude Héring, Juste Lobel est un Alsacien parisianisé qui a depuis longtemps perdu tout contact avec la terre natale. Secrétaire d'un Congrès pacifiste, il a, dans un discours

resté célèbre, déclaré la France et l'Alsace-Lorraine prêtes à immoler à la paix du monde leur légitime désir de réunion: „Pour sauver le monde, Christ innocent fut crucifié. S'il le faut, l'Alsace et la Lorraine sont prêtes".

Il faut avouer que dans son enthousiasme pacifiste, la grâce idéale et troublante de la belle propagandiste suédoise Hilda Sverdrup, la „Vierge de la Paix" entre bien pour quelque chose. Justement Mme Sverdrup va passer ses vacances à Bussang. Lobel l'y suit. Il retrouve auprès d'elle deux confrères en pacifisme: l'ancien officier allemand Breitenfels et le député français Besson, bavard solennel et creux, puis le commandant français de Meurtanne, patriote sincère mais timoré et le milliardaire américain Horan, venu en Europe pour parfaire l'éducation de son fils Willie. A Bussang, seuil de l'Alsace annexée, Lobel ne résiste pas au désir de passer la frontière, pour aller embrasser, à Wesserling la vieille Salomé, sa nourrice. Le langage de cette Alsacienne restée passionnément française, une visite au cimetière où dorment les siens, le troublent dans son béat optimisme. Et plus encore la confidence de Salomé dont le petit-fils, Jean Knabel, soldat allemand, est hanté par l'idée de la désertion. La vieille supplie Juste de le raisonner; il le promet et tient parole. Mais ses belles phrases pacifistes éveillent chez le jeune homme une méfiance hostile qui se traduit par un mutisme entêté. Cependant Juste Lobel suit, dans une excursion en automobile, les deux Américains guidés par le commandant de Meurtanne. On visite les champs de bataille de Froeschviller et Gravelotte, les villes de Metz et de Toul, la maison de Jeanne d'Arc à Domrémy. Ces évocations aggravent le malaise de l'Alsacien pacifiste et son désarroi grandit à entendre les leçons, pleines d'un mâle bon sens que Horan tire pour son fils de ces lieux si chargés d'histoire guerrière. S'étant risqué à demander à l'Américain le pourquoi de ces commentaires belliqueux, Lobel s'attire cette forte réponse:

„Monsieur, j'aime la France pour ce que vous dites. Mais si elle est si belle, c'est avant tout à cause de ceci: cette terre est pleine de vos morts et de ceux qu'ils ont tués. Si à travers les siècles tous les enfants de la France n'avaient pas, sans marchander, versé leur sang pour elle elle ne serait rien..." ...„Je hais la guerre, mais je hais aussi la petite vérole. Cependant j'ai fait vacciner Willie. Je hais l'incendie, mais j'ai

pris des assurances pour toutes mes maisons. Je pense que pour un peuple pratique, la meilleure assurance contre la guerre, c'est d'être prêt à la faire".

Au retour, Juste avoue son amour à Hilda, mais celle-ci se dérobe dans un idéalisme nuageux qui l'apparente d'assez près à l'Armande et à la Bélise de notre Molière, et l'Alsacien, déçu, s'écarte avec une irritation méprisante de cette poupée de marbre, chimérique et stérile, rebelle au devoir familial comme au devoir national, déserteuse de l'amour et de la maternité comme du patriotisme.

Peu après, une rencontre fortuite, devant une auberge forestière, le met en présence de Breitenfels, en uniforme d'officier prussien. Comme ils sont attablés ensemble, un homme passe, enchaîné, entre deux gendarmes: c'est Jean Knabel qui a déserté et a été repris. En voyant le „petit Juste" de sa grand'mère attablé avec un Prussien, il se détourne et crache par terre en signe de mépris. Lobel, cinglé par l'outrage, s'enfuit, „le visage décomposé hagard, les yeux fixes, le coeur déchiré et pantelant; il lui semblait, dans l'ombre, fuir quelque chose d'atroce et d'inexprimable, comme Caïn".

Pour apaiser ses remords, il sollicite — même il exige, au nom de leur commun idéal pacifiste — l'intervention de Breitenfels en faveur de Jean, auprès d'un de ses juges militaires. Roidi dans son hautain militarisme, l'Allemand refuse, et Juste le provoque en duel. Alors seulement, il ose voir Salomé. La scène est d'un pathétique puissant. Il avoue son duel:

„Oui, je sais bien que c'est un peu à cause de Jean que je vais me battre. Ou bien peut-être à cause de nous tous, de l'Alsace — du cimetière..." La vieille eut une plainte. Ses mains se joignirent frénétiquement. Les yeux agrandis, tragiques, dans une fièvre, elle cria: „Juste! mon petit Juste! mon petit enfant!... Ah! je savais bien que tu étais avec nous... Je savais bien... je savais bien!..." Et avec un long hurlement triomphal de joie et de douleur, de haine et d'amour, elle se leva, s'abattit sur la poitrine de l'homme, l'étreignit, y sanglota éperdûment."

Désenivré, Lobel donne sa démission du Congrès Pacifiste et se consacre à des tâches patriotiques.

Toutes ces interprétations, cornéliennes ou raciniennes, du drame alsacien se rejoignent l'une l'autre. Elles établissent que le coeur et la raison, l'impulsion sensitive et la volonté réfléchie

concordent chez l'Alsacien et le Lorrain pour repousser le germanisme comme un avilissement, une diminution intellectuelle et morale, et se réclamer de la grande famille française. Il restait à coordonner ces éléments divers, à les confronter l'un par l'autre pour en construire la doctrine philosophique du nationalisme. C'est l'honneur de Maurice Barrès d'y avoir réussi. Cette doctrine se trouve admirablement résumée, avec une clarté concise qui la rend accessible à tous, dans une mince brochure intitulée: *La Terre et les Morts.*

Le penseur aperçoit tout de suite que le nationalisme n'est pas un fait local et temporaire limité à l'Alsace-Lorraine mais une doctrine universelle, applicable en tout temps et à toute nation. Il constate tout d'abord la collaboration nécessaire entre les puissances de sensibilité et de raison:

„On ne fait pas l'union sur des idées tant qu'elles demeurent des raisonnements. Il faut qu'elles soient doublées de leur force sentimentale... A la racine de tout il y a un état de sensibilité. . Pour créer une conscience nationale nous devrons associer à ce souverain intellectualisme dont les historiens nous donnent la méthode, un élément plus inconscient et moins volontaire".

Mais quel sera le fondement de cette conscience nationale?

„Pour permettre à un pays tel que la France de se dégager, il faut enraciner les individus dans la terre et dans les morts... »Les morts d'abord! On les aime en France et non seulement les héros représentatifs, les phares de la Patrie, mais les anonymes, les obscurs..."

„Ce n'est pas en jetant de la terre sur les cadavres, une formule insolente sur des siècles d'histoire, un vocabulaire sur des consciences, qu'on annule des consciences, des précédents et des cadavres. A Chambière devant un sable mêlé de nos morts, par un mouvement invincible de vénération, notre coeur convainc notre raison des grandes destinées de la France et nous impose à tous l'unité morale. Cette voix des ancêtres, cette leçon de la terre que Metz sait si bien nous faire entendre, rien ne vaut davantage pour former la conscience d'un peuple. La terre nous donne une discipline et nous sommes le prolongement des ancêtres. Voilà sur quelle réalité nous nous fondons.

Nous sommes le produit d'une collectivité qui parle en nous. Que l'influence des ancêtres soit permanente et les fils seront énergiques et droits, la nation une."

Ce fondement est exactement celui qu'avait choisi d'intuition le nationalisme alsacien-lorrain sous le nom de *Culte du Passé.* Avant même d'être formulée par la voix lorraine

d'un Barrès, cette doctrine de salut public avait jailli de l'âme populaire alsacienne. Au fond de sa prison, avec un douloureux amour, l'Alsace-Lorraine a tissé pour nous cette armure impénétrable, acquittant ainsi d'un seul coup ce qu'elle a dû depuis des siècles à la civilisation et au génie de la France. Le nationalisme intégral, élargi et organisé, dont, au lendemain de la guerre, nous sentons plus que jamais le besoin; cette conscience nationale sûre d'elle-même qui nous permettra de reconstruire la Patrie sur des bases inébranlables et d'assurer, en même temps que nos frontières physiques, nos frontières morales et intellectuelles, c'est un cadeau que l'Alsace-Lorraine nous a fait. Que dis-je, à nous? à l'humanité tout entière! Car demain comme hier et en tout lieu comme sur le Rhin, la leçon vaut à jamais pour tous les peuples opprimés.

E. CHEVE.

LES INFLUENCES FRANÇAISES
DANS
L'ANCIENNE LITTÉRATURE POLONAISE.[1]

I

Parmi les influences littéraires qui se sont exercées sur les écrivains polonais et qui ont pu modifier, à de certaines époques, leur fond et leur forme, les influences françaises se font sentir à chaque phase de l'ancienne littérature polonaise.

La littérature polonaise n'est à son début qu'une branche de la littérature universelle. Elle est donc purement ecclésiastique et latine et se trouve entre les mains des clercs qui enseignent dans les écoles et y expliquent les savants ouvrages de Bède, de Boèce et d'Isidore de Séville.

Comme la grammaire y tient la première place, on étudie dans le *trivium* les manuels de Donat, de Priscien et d'Alexandre de Villedieu. Ce dernier prouve que l'humanisme de l'époque de Charlemagne, assez visible encore chez les premiers chroniqueurs polonais, se replie devant l'invasion du pur formalisme parisien et prépare l'essor d'une poésie également formaliste et conventionnelle.

L'autorité du grammairien français ne subit aucun échec jusqu'à la fin du Moyen-âge. L'Université de Cracovie, centre de la philosophie scholastique s'oppose fièrement aux influences de l'humanisme italien et garde sa fidélité à Alexandre de Villedieu jusqu'au moment où la poétique d'Horace, grâce aux maîtres Paul de Krosno, Jean de Wiślice, Laurent de Nowy-Targ, l'emporte sur le formalisme médiéval.

1. Per M. Thaddée Grabowski, membre correspondant de l'Académie de sciences de Cracovie, doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université de Poznań.

II

La littérature devient plus individuelle et artistique. La biographie de Grégoire de Sanok, écrite par l'humaniste italien Callimaque nous apprend ce qu'était un humaniste polonais du XVᵉ siècle. Au XVIᵉ siècle la Pologne sera le pays de l'humanisme.

Mais les poètes qui écrivent tant en latin qu'en polonais peuvent être considérés comme s'étant formés en dehors de l'Université. Cela veut dire que Kochanowski et son école poétique réalisent un programme diamétralement opposé à l'esprit universitaire.

Quand Kochanowski entreprend sa réforme, sa tâche est déjà préparée par la Pléiade. Il défend la langue polonaise contre les latinistes qui la jugent incapable de rivaliser avec le latin. Il illustre cette langue par la traduction, par l'imitation, par le travail, par l'introduction des grands genres anciens. C'est son séjour à Paris qui le pousse définitivement dans sa glorieuse voie. Il crée la vraie poésie, imitée de Catulle, de Properce et d'Horace, bien supérieure à celle dont a fourni des exemples son précurseur, le fervent calviniste Rey.

La poésie de Rey était dépourvue de qualités esthétiques; la poésie de Kochanowski, étant personnelle, variée, colorée et subtile, dépasse non seulement celle de Krzycki et Janicki mais encore celle du siècle tout entier. Aussi la renommée de ce disciple de la Pléiade ne fut-elle même pas obscurcie par celle de Krzesicki. En évitant le pétrarquisme, Kochanowski ne discute pas la théorie de la Pléiade: il la réalise fidèlement et simplement. En bon et loyal Ronsardien, il imite les Anciens, à sa façon, et il introduit dans la littérature polonaise l'ode, la satire, l'épître et la tragédie. Il réforme surtout la langue et le style. D'où le grand, le long succès de Kochanowski au XVIIᵉ siècle. Ce n'est pas seulement Potocki qui l'adore: les deux siècles suivants sont positivement amoureux de sa poésie.

La langue poétique polonaise n'existait pas, à vrai dire à cette époque. Kochanowski le savait bien. Il emprunte donc à Ronsard ses réformes: la périphrase, l'adjectif transformé en substantif, les mots composés, tous procédés qui donnent à la

langue poétique un caractère bien distinct de celui de la prose et quasi-étranger. En matière de versification Kochanowski partage aussi les idées de la Pléiade. Encouragé par l'exemple de Ronsard il cultive la strophe saphique, combine l'hendécasyllabe avec le vers de treize syllabes et chérit l'heptasyllabe.

Mais le vrai mérite de Kochanowski, c'est d'avoir compris la vraie nature de son talent. Il resta toute sa vie plutôt poète lyrique et atteignit quelquefois même à la grande poésie. La conséquence fut qu'il engagea la poésie polonaise dans ce chemin et créa le classicisme des deux siècles suivants.

Szymonowicz, plus tard Sarbewski l'imitent au point de vue de la forme mais n'atteignent jamais à la perfection de ce Ronsardien subtil et raffiné. Sa renommée ne décline et ne s'éclipse que devant la gloire des grands génies romantiques: Mickiewicz, Słowacki, Krasiński.

Kochanowski était catholique et conservateur à une époque où le calvinisme, qui était la religion de Rey, était aussi celle de l'élite intellectuelle polonaise. A côté de Rey on peut citer: Trzecieski, Łoski, Grégoire de Żornowiec, Krzesinski. Le calvinisme règne en maître dans la théologie polonaise jusqu'au moment où les prédicateurs polonais entrent en scène et refoulent le flot protestant. Les Calvinistes polonais sont légion et possèdent leur littérature politique. Cette littérature prêche la tolérance religieuse et l'idée républicaine. Comme les Catholiques sont, après la mort du dernier roi héréditaire, partisans du futur Henri III, les calvinistes le combattent et le forcent après son son élection à signer le pacte de Varsovie.

Le pacte de Varsovie est le premier manifeste de tolérance en Europe. Cet acte a suivi la nuit de la Saint. Barthélemy. Au moment où les Huguenots français reprennent les armes avec une rage désespérée, les Calvinistes polonais envoient des agents en France pour réclamer au roi leurs droits confessionnels. En même temps la diplomatie royale fait tout pour influencer l'opinion des masses et même celle des Universités de Heidelberg et de Strasbourg. Les Calvinistes polonais forcent donc leur futur roi à signer des concessions en faveur des Huguenots et à lever le siège de la Rochelle. Le duc d'Anjou entre en négociations avec ses futurs sujets et leur accorde par

la paix de la Rochelle, la liberté de conscience au moment même où il recevait pour le massacre les félicitations de Rome. C'est ainsi que la Pologne tendait la main à la France et y répandait les idées de tolérance et d'égalité confessionnelle.

III.

On sait aussi qu'au XVIIe siècle la politique française cherchait à combattre en Pologne la politique autrichienne. Les efforts diplomatiques français tendaient à rapprocher la Pologne de la Turquie, qui menaçait l'Autriche. Mais ses efforts n'obtenaient jamais de résultat de quelque durée. Le partisan le plus connu de la politique française, Morsztyn, est en même temps un admirateur des lettres françaises et particulièrement de Marot. Il introduit en Pologne le rondeau, la chanson, la ballade et compose des poèmes de circonstance, dans lesquels il est passé maître. Au cours de ses deux voyages en France il lut Ronsard et lia connaissance avec Saint-Amant, Benserade et Voiture. Saint-Amant lui apprit le réalisme et le sentiment de la nature. Voiture lui inculqua quelque chose de son étonnante facilité de style et lui enseigna l'emploi judicieux des métaphores et des figures. Les précieux l'ont poussé à abuser de l'esprit et des contrastes.

Mais surtout il adore Corneille. Le succès du *Cid* lui révèle en Corneille un poète tragique tel que la Pologne n'en possède point. Il se débarrasse aisément de Voiture et devient le disciple du grand dramaturge. Sa traduction du *Cid* marque une date très importante dans l'histoire du théâtre polonais. Le roi Jean-Casimir la fit représenter au château royal de Varsovie en 1662. Comme c'était le moment des grands triomphes guerriers remportés sur les Russes et sur les Suédois un prologue qui en parle longuement, fut ajouté à la pièce. La reine Marie-Louise s'intéressa à l'entreprise de Morsztyn: cette époque aimait les sentiments hautains.

Dans sa traduction, Morsztyn suit mot pour mot le texte cornélien. Il n'affaiblit presque jamais la valeur des mots, ajoute souvent des expressions pleines de couleur, conserve pieusement

chaque nuance de sentiment. Cette pièce représentée devant un auditoire d'élite et suivant si minutieusement le style de l'original démontre la haute culture du traducteur et la conformité des goûts du public français et du public polonais. Ce dont il faut surtout féliciter Morsztyn c'est moins d'avoir introduit dans son pays une nouveauté que d'avoir toujours excellemment mis en accord le rythme et la pensée. Les stances de Rodrigue sont conservées: le style garde partout son haut pathos tragique et trahit la main d'un artiste habile et consciencieux.

IV.

Vient enfin le dernier siècle de l'ancienne littérature polonaise. La Renaissance des lettres au XVIII[e] siècle se fait sous l'influence de la France. L'influence française déjà si visible chez Kochanowski et Morsztyn redouble maintenant d'intensité et l'emporte sans conteste jusqu'à la fin du règne du dernier roi de Pologne.

La littérature du temps de Stanislas-Auguste est gagnée aux idées françaises de raison, d'ordre, d'harmonie et d'élégance. Elle abandonne l'emphase espagnole et la préciosité italienne et change de modèle. Boileau devient son législateur, sa tragédie se fait cornélienne et, dans la comédie jusqu'après Fredro, on imite Molière. C'est le pseudo-classicisme qui commence. Dès la fin du règne de Sobieski cette réaction se produit par l'intermédiaire de Lubomirski, de Jabłonowski, de Leszczyński et de Konarski. La trsnsition est bien visible. Le premier est un aimable causeur qui exprime son scepticisme et exalte la clarté et la simplicité si décriées à l'époque précieuse. Le deuxième s'oppose aussi au vieux style. Les deux derniers combattent Bayle et Voltaire en s'inspirant de Rollin et de Fénelon. Les uns et les autres préparent insensiblement le règne de Voltaire.

La Pologne, vers le milieu du XVIII[e] siècle se couvre de palais à la française, étudie les auteurs anglais dans des traductions françaises, et s'occupe de plus en plus de philosophie. On traduit d'abord les tragédies de Voltaire et les journaux français de Varsovie frayent le chemin à ses autres ouvrages.

Le théâtre y travaille utilement quoiqu'il y ait beaucoup d'adversaires du patriarche de Ferney. La campagne antivoltairienne devient très intense à la fin du siècle. Toutefois l'influence française est si grande que, pourrait-on dire, c'est à peine si les grands écrivains de cette époque sont polonais de langue. Ils sont profondément francisés et suivent aveuglément les idées et le style de Voltaire. Krasicki l'imite dans tous ses ouvrages, Norzeszewicz applique sa théorie historique, Trembecki, Węgierski, Szynwnowski developpent sa philosophie et sa poétique. Staszic et Kołłątaj aiguisent leur esprit critique à la lecture de ses ouvrages. Le voltairianisme gardera des champions jusqu'à l'époque du duché de Varsovie.

Le grand mérite de l'époque de Stanislas-Auguste, c'est d'avoir créé la tragédie polonaise qui cherche à exciter l'intérêt par les allusions politiques. La comédie utilise aussi des types voltairiens. Mais, tout en faisant la part de l'imitation, il ne faut pas méconnaître un fait important: c'est que la tragédie polonaise prend ses héros dans l'histoire nationale. Les grands sentiments l'animent dans les pièces de Konowski, de Niemcewicz de Wybiecki, de Wężyk, de Feliński. Tous les caractères sont comme chez Corneille des énergies en action, mais en même temps, ils éveillent l'amour du passé national. Le temps n'est pas loin où les adaptations de Shakespeare par Ducis, qui feront fureur à Varsovie, forceront les poètes romantiques à chercher dans le passé des actions ayant la même sauvage énergie que les ouvrages du grand tragique anglais.

La production épique et satirique ne subit pas à un moindre degré la forte influence de Voltaire. On traduit ses poèmes philosophiques, puis ses contes licencieux qui font les délices des libertins. Krasicki porte au plus haut point ses qualités d'ironiste et de satirique en raillant les moines et en ridiculisant les travers et les faiblesses du siècle. Son épopée sur la bataille de Chocim trahit l'influence de Voltaire même dans ses parties fantastiques. La diète polonaise rapelle la Ligue après la mort de Henri III; le héros Chodkiewicz ressemble un peu à Henri IV. On y trouve même la figure d'anachorète bien connue dans l'épopée française. Le style comme chez Voltaire est ce qui nous satisfait le moins. Les romans de Voltaire étaient aussi

à la mode chez les gens du monde. En suivant l'exemple du maître, Krasicki porte dans ce genre son ironie légère et raffinée. Il en est de même de Stanislas Potocki. Ce dernier est franchement anticlérical. Sous l'influence de Voltaire l'Orient devient aussi de plus en plus à la mode comme le prouve Jean Potocki.

Quant à Voltaire lui même il n'aime guère les Polonais quoique la reine de France Marie Leszczyńska lui ait manifesté beaucoup d'amitié. Ce qu'il écrit de la Pologne en tant qu'historien trahit son antipathie pour la patrie de Stanislas Leszczyński. La Russie passe à ses yeux pour un pays civilisé bien supérieur à la Pologne. Le dernier roi de Pologne fut pourtant son admirateur. Quand Mme Geoffrin vint à Varsovie, le roi la reçut cordialement et fit l'éloge de Voltaire qui était son correspondant et qui, dans ses lettres, lui conseillait de supprimer le régime gothique du pays. Cela veut dire que Voltaire détestait le régime républicain et lui préférait l'absolutisme. A l'époque du premier démembrement de la Pologne il ne protesta pas contre cet acte de violence: Attitude naturelle chez l'ami de Frédéric II et de la grande Catherine, chez l'auteur qui a rempli d'allusions malignes sa tragédie: *Les Lois de Minos*. Comme on la lit peu aujourd'hui, il n'est pas inutile d'en rappeler la donnée: Teucer, roi de Crète est un roi sans pouvoir. Il a un titre, un vain éclat, un appareil de puissance, mais nulle autorité. Chaque noble peut protester contre la décision de la majorité; la discorde règne toujours. Le roi Teucer cherche en vain à combattre le mal et livre même aux flammes le vieux temple. Cette tragédie est donc une image allégorique de la situation politique en Pologne.

L'influence de Voltaire a du le céder à celle de Rousseau. Le romantisme déclarera même hautement la guerre à Voltaire et au voltarianisme. Goethe avait raison de dire: „Avec Voltaire, c'est un monde qui finit. Avec Rousseau, c'est un monde qui commence".

Les idées politiques, sociales et pédagogiques de Rousseau ont exercé une influence prodigieuse en Pologne à la fin du XVIIIe siècle. Elles ont contribué aussi à la formation du mouvement romantique au début du XIXe siècle. C'est le jeune prince Adam Czartoryski qui alla le premier voir Rousseau à Paris. Mais le roi Leszczyński s' intéressait aussi à ses idées.

Quand Rousseau décrète que toute science, tout art corrompent les moeurs et que la lecture pervertit l'imagination, Leszczyński défend la science à laquelle cependant il préfère la foi. Rousseau répond à Leszczyński que l'homme abuse de la science. Il condamne encore la scholastique en exaltant la foi, fille du sentiment et non de la raison. Ses idées se répandirent vite en Pologne et trouvèrent beaucoup d'adversaires dans les cercles qui considéraient Leszczyński comme leur chef intellectuel. Mais Rousseau devient bientôt plus agressif encore. Il trace un tableau idyllique de la vie de l'homme primitif et combat l'idée de progrès. L'inégalité, dit-il, est la cause de tous nos maux. Cette diatribe frappe beaucoup tous les réformateurs politiques du temps et tous les partisans d'un nouveau régime.

Le *Contrat Social* inspire les rédacteurs de la Constitution du 3 Mai 1791. Ils répètent tous que personne ne peut aliéner au profit d'autrui sa liberté, mais que chacun aliène sa liberté au profit de tous. Autour de ces théories commence une polémique de plus en plus acharnée qui se lie aux efforts de Staszic et de Kołłataj pour lesquels l'ancien régime est la cause du premier démembrement de la Pologne. On rejette Montesquieu pour étudier Mably, disciple de Rousseau. On demande enfin à Rousseau des conseils politiques. Les mêmes confédérés de Bar qu'a ridiculisés Voltaire s'adressent à Rousseau et lui arrachent en 1772 la brochure intitulée: *Considérations sur le gouvernement de la Pologne et sur sa réformation projetée.* Nous y sommes assez loin du *Contrat Social.* Rousseau s'y rapproche plutôt de Montesquieu. Il veut réformer, non la constitution mais l'esprit de la nation, c'est-à-dire qu'il amende ses idées politiques et veut conserver l'ancien régime. Lui trouvant beaucoup d'originalité, il désire qu'il soit conservé pour le salut même du pays. Les Polonais doivent infuser, pour ainsi dire, à toute la nation l'âme des confédérés de Bar. Conserver la République, c'est l'établir tellement dans les coeurs qu'elle y subsiste malgré tous les efforts des oppresseurs. Vous ne sauriez, dit-il, empêcher qu'ils vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. Si vous faites qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, jamais la Russie ne vous subjuguera.

On voit que Rousseau finit sa carrière en opportuniste. Ses idées encouragent les défenseurs de l'ancien régime à défendre leur programme et à combattre l'absolutisme. Rousseau attaque le Sénat, défend les tribunaux, donne le pouvoir exécutif à la Diète, conseille le maintien de la couronne élective. Ce programme est approuvé d'enthousiasme par beaucoup, mais les réformateurs ne se tiennent pas pour battus. Ils songent plutôt à lutter qu'à transiger. Ils se décident même à introduire l'armée dont Rousseau était l'ennemi acharné. C'est de Rousseau cependant que viennent les idées des réformateurs sur le rôle de la Diète, sur le pouvoir royal, sur les bourgeois des villes. On peut affirmer qu'il contribue plus que tout autre à transformer les idées des vieux patriotes.

Voltaire avait jeté à bas traditions, croyances, préjugés. Rousseau les a ranimés au moins en partie et a créé un idéal peu réalisable mais bien supérieur à l'ancien régime. On a dressé aux deux auteurs un autel commun, mais à mesure que le temps passe l'influence de Voltaire diminue, celle de Rousseau augmente aidée par la séduction que dégage sa sensibilité. On commence à comprendre à la fin du siècle que Rousseau convient mieux à l'âme religieuse de la nation. La *Nouvelle Héloïse* où Rousseau épanche son âme tendre influe même sur le vieux voltairien Krasicki qui emprunte aussi au philosophe de Genève ses idées pédagogiques. Rousseau inspire les héros de Krajewski, de la princesse Czartoryska, de Bernatowicz. Saint-Preux est le père du Gustave de Mickiewicz.

IV.

La littérature française, plus qu'aucune autre littérature a donc entretenu des rapports directs avec la littérature polonaise. Au Moyen-âge elle a exercé une influence purement formelle. Au seizième siècle elle fait effort pour se mettre en contact plus étroit avec tous les pays et contribue beaucoup au développement de la poésie nationale polonaise. Elle reçoit et donne en même temps.

Au dix-septième siècle elle fournit à la littérature polonaise — alors en décadence — de hauts modèles d'écrire et de penser.

Comme elle est alors la première en rang des littératures, elle exerce sa domination sur l'art puis sur la pensée polonais. Au dix-huitième siècle la littérature française triomphe et occupe la place que l'Italie de la Renaissance avait tenue jadis en Pologne. Les théoriciens français furent les législateurs du Parnasse polonais. L'idéal du siècle a été, grâce à Voltaire, moins national, plus humain et plus curieux de progrès. Cet idéal change pourtant: grâce à Rousseau, il s'éloigne du cosmopolitisme et redevient national tout en restant curieux de progrès et soucieux de l'unité du genre humain.

THADDÉE GRABOWSKI.

MUSICIENS FRANÇAIS ET POLONAIS.

APERÇU HISTORIQUE SUR LES RELATIONS MUSICALES ENTRE LA FRANCE ET LA POLOGNE[1].

Il n'est point besoin de montrer à quel point l'étude des relations entre la France et la Pologne est aujourd'hui pour un musicien polonais une tâche aimable. Mon essai n'est qu'une esquisse que d'autres musicologues polonais pourront prendre comme point de départ pour des recherches plus approfondies et plus détaillées. Ces recherches pourront plus tard préciser la courbe des influences mutuelles franco-polonaises dans le domaine musical: cette étude n'a pas encore été faite[2].

L'art musical en Pologne a dans son développement du XVe au XIXe siècle, subi surtout l'influence italienne et allemande. On a cependant la preuve qu'à toutes les époques on s'est intéressé en Pologne à la musique française. Déjà dans des Tablatures d'orgue de la première moitié du XVIe siècle (Tablature de Jean de Lublin 1540-Tablature du Couvent du Saint-Esprit de Cracovie 1548) nous trouvons copiées, au titre évidemment de pièces en vogue, les chansons françaises de Sandrin, Sérémisy, Jacotin (Jacob Godebrie) et comme pièce de résistance, la composition vocale la plus aimée de tous les amateurs, la sym-

1. Par M. Henri Opieński, Directeur de l'Académie nationale de musique de Poznań.

2. Le premier essai d'un tableau des relations musicales franco-polonaises a été tenté par moi en 1914 dans le rapport que je prononçai au Congrès de la Société internationale de musique, à Paris, six semaines avant le commencement de la Grande Guerre. Une fois la guerre commencée la dite société a cessé d'exister. Les comptes-rendus et les rapports du Congrès n'ont jamais été publiés; le dernier président de la société, l'honorable musicologue français, Jules Ecorcheville est tombé au champ d'honneur en 1915 près de Verdun.

phonie *„Eroica“* du XVI[e] siècle, la fameuse *„Bataille de Marignan“* de Jeannequin.

Un peu plus tard nous trouvons parmi les oeuvres du compositeur Thomas Szadek une messe écrite, suivant une habitude alors fort en faveur, sur le thème d'une chanson française *Puisque ne me peult venir*. En 1564 le célèbre luthiste du roi Sigismond-Auguste, Valentin Bacfaric, fait imprimer à Cracovie, avec dédicace à son maître et seigneur, une Tablature de luth. Ce recueil de „Phantaisies“ et de transcriptions se termine par une chanson de Joaquin de Prés, évidemment aimée du roi: *„Faute d'argent c'est douleur nonpareille“* „La publication de cette chanson à la veille du départ assez précipité de Bacfaric de Pologne avec de l'argent emprunté à un ami, a une signification presque symbolique.

Le premier indice qui puisse faire soupçonner la présence en Pologne de musiciens français est le bref séjour d'Henri de Valois à Cracovie après son élection en 1574. Le roi qui, selon les chroniqueurs, aimait beaucoup la musique et la danse mais qui, d'après Bielski, ne pouvait pas s'habituer „à la bière polonaise et aux danses de cette nation“ avait sans doute dans son entourage des musiciens français, mais nous ne possédons jusqu'ici aucune indication précise à ce sujet. Les sources allemandes[1] prétendent que le luthiste Jacob le Polonais est venu en France, fuyant la Pologne, avec le roi Henri. Selon Printz, ce luthiste était de naissance *Augustanus*, c'est-à-dire qu'il était né à Augsbourg. Malgré des recherches assez minutieuses je n'ai pu vérifier l'exactitude du séjour en Pologne d'un *Jacob Augustanus.*

Mais ce qui est sûr, c'est l'existence en France d'un musicien connu sous le nom de „Jacob Polonois“ ou bien *„Jacopo già chiamato il Pollonese.“* Voici ce qu'en rapporte l'historien Sauval dans son *„Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris“*.[2]

„Jacob, le plus excellent joueur de luth de son siècle, naquit en Pologne, et vint fort jeune en France, où il se fit plus

1. (W. G. Printz dans: *Historische Beschreibung der edelen Sing und Kling-Kunst...* Dresde 1690).

2. 1724. Tome I. p. 322.

connaître sous le nom de Polonois que par celui de Jacob. Son jeu était si plein et si harmonieux, son toucher si fort et si beau, qu'il tiroit l'âme du luth, comme parlent ceux de cette profession. Il avoit la main si bonne et si vite, qu'il ne levoit point les doigts en jouant, et sembloit les avoir collés sur son luth: adresse fort rare, et qui n'étoit point connue avant lui. Bien qu'il touchât le grand luth mieux qu'aucun de son temps, c'étoit encore tout autre chose sur le petit. Enfin l'on ajoute que jamais personne n'a si bien préludé. Sa grande réputation lui fit donner la charge de joueur de luth de la chambre du roi. Il acquit si peu de bien, comme ne s'en souciant pas, qu'il est mort pauvre, à l'âge de soixante ans. Ballard a imprimé quantité de bonnes pièces de sa composition.

Les musiciens font grand cas de ses gaillardes, qui lors étoient à la mode; aussi sont-elles les meilleures de ce temps-là. On tient qu'il ne jouoit jamais mieux que quand il avoit bien bu, ce qui lui arrivoit souvent. Il ne se maria point, et mourut vers l'an 1605, d'une paralysie, à la rue Bertin-Poirée où il demeuroit".

Dans la *Description de Paris*, de Piganiol de La Force se trouve encore une notice d'après laquelle il serait enterré à l'église de Saint-Germain l'Auxerrois.

Les compositions de Jacob qui étaient tant à la mode et qui sont imprimées dans différentes Tablatures de luth (Galliardo, Conrantes) témoignent du talent remarquable de notre luthiste qui, tout en restant au service de la culture musicale française, a su conserver sa note personnelle et fait résonner dans ses compositions des accents inconnus à la musique française de son temps.

Le séjour du roi Henri en Pologne ne fut pas sans laisser de traces, sinon dans le domaine musical du moins dans le domaine chorégraphique. Un document historique, la chronique d'Orzelski, nous apprend que ce fut le roi Henri qui, le premier, introduisit en Pologne „la *volta*" „une danse frivole très mal vue par les sénateurs de la Cour"... Il est possible que la danse imprimée chez L. Fuhrman (Tablature de luth 1615) sans nom d'auteur et intitulée: *Polon. (ica) volta,* date du temps d'Henri de Valois. Le caractère de cette *volta* rappelle d'ail-

leurs d'une façon surprenante dans sa deuxième partie la danse campagnarde polonaise appelée: *oberek*.

Si un luthiste polonais séjourne en France, nous pouvons en échange constater le séjour à la cour de Varsovie d'un célèbre luthiste français, Gallot d'Angers. Gallot faisait partie de l'orchestre du roi Ladislas IV, marié en secondes noces avec Marie-Louise de Gonzague. Le séjour de Gallot en Pologne doit cependant être antérieur au second mariage du roi. Ladislas en effet n'est allé à Paris pour chercher son épouse qu'en 1645; or, le nom du musicien est déjà cité par Jarzembski dans son „*Gościniec*" (Description en vers de Varsovie):

A l'orchestre sont assis:

A côté de Gallot luthiste, Elert violiste.

Gallot dut accompagner le roi dans ses voyages car nous le trouvons avec Ladislas IV à Wilno où il meurt en 1647. Il n'est pas malaisé de saisir une relation directe entre son activité artistique en Pologne et la présence dans le *Code de Milleran* (Tablature de luth conservée à la bibliothèque du Conservatoire de Paris) de deux charmantes danses polonaises: *Ballets polonais*. Ces danses signées du nom de Gallot d'Angers ont du être copiées dans un manuscrit plus ancien, s'il est vrai, comme le prétend Weckerlin, que le recueil de Milleran date seulement de 1725.

L'opinion défavorable des Français sur les danses polonaises s'est profondément modifiée avec le temps. Soixante-dix ans après le séjour d'Henri de Valois en Pologne, Jean le Laboureur, qui accompagne dans son voyage la reine Marie-Louise de Gonzague ne trouve plus les danses polonaises bizarres et barbares. Au contraire il traduit son impression en termes très élogieux: „Je n'ai vu jamais rien de plus grave, de plus doux ni de plus respectueux . . ."

Durant le règne de Jean-Casimir qui, après la mort de son frère Ladislas, épousa la veuve de celui-ci, les influences françaises deviennent prépondérantes dans la littérature et le théâtre. Après le représentation du *Cid* en 1661 les troupes théâtrales françaises donnent de nombreuses représentations. Les noms des musiciens français qui vivaient en Pologne à cette époque nous manquent. Pourtant, nous avons la preuve que l'influence

française continuait à s'exercer, dans une Tablature de luth appartenant à la Bibliothèque du Département des Beaux-Arts à Varsovie.

C'est une tablature écrite à la manière française, mais sûrement par un musicien polonais, comme on peut en juger par la graphie des mots français. Ce recueil comprend un couple de danses polonaises, et, à côté, des Menuets, des Gavottes, un Rigaudon (polonisé en rygodon) et des Aria (travesties en Aira).

Le développement de la musique en Pologne au début du XVIII[e] siècle présente, comme fait saillant, la „cristallisation", dans un moule rigoureusement déterminé de la „*Polonaise*". Cette danse, en tant que danse polonaise, conquiert droit de cité dans la littérature musicale universelle. En France, Couperin insère dans ses *Pièces de clacevin,* publiées en 1721 un *„Air dans le goût polonais"*. J. P. Rameau, dans son opéra: les *Indes galantes,* se croit obligé de composer une scène de ballet: *„Air grave pour deux Polonais"*.

Pendant le règne des rois saxons le courant des influences françaises se détourne de la Pologne. L'opéra italien règne sans concurrent à la Cour de Varsovie. C'est seulement à l'époque de Stanislas que les relations rompues avec la culture française sont renouées.

En outre, la naissance d'un opéra polonais original est en liaison étroite avec l'activité déployée à Varsovie par un tragédien français, Montbrun. Celui-ci dont le nom est surtout connu comme celui d'un entrepreneur de spectacles, fut vraiment le bon génie de la scène polonaise. Sur sa jeunesse nous n'avons guère de renseignements. Sa carrière scénique s'ouvrit à Paris où il fut chanteur d'opéra; puis il fit quelque temps partie d'une troupe française que le grand Frédéric avait fait venir à Berlin. Quand cette troupe fut licenciée il se rendit à Varsovie pour y gagner sa vie comme maître de musique et de chant. Selon toute vraisemblance il était né aux environs de 1720; il vécut très vieux, jusqu'après l'insurrection de Kościuszko.

Une heureuse chance voulut qu'un jeune adepte de l'art théâtral polonais, plein de flamme et d'ardeur, qui débutait alors dans la capitale rencontrât sur sa route ce Français expérimenté et, en sa qualité de directeur de théâtre à Varsovie, sincèrement

dévoué à l'art polonais. Rien ne peint mieux le caractère de Montbrun que les paroles dont se sert cet adepte, Adalbert Bogusławski, pour décrire l'activité de l'artiste français. „Que le lecteur permette à ma plume, écrit Bogusławski à la première page de son histoire du théâtre national (*Dzieje teatru narodowego*), par un sentiment de sincère reconnaissance, de quitter pour un instant le cours de cette histoire et de consacrer quelques mots au souvenir d'un homme vénérable à qui je dois les premiers éléments de mon métier. Montbrun, qui, dès le premier moment où je l'ai connu, m'a toujours montré sa sympathie, m'a aplani aussi toutes les difficultés de ma profession. Il fit tout le nécessaire et prit tout à sa charge. C'est lui qui m'a fait connaître l'art dramatique ainsi que la musique; il a payé de sa propre poche les leçons que m'a données le célèbre acteur français Denville. C'est lui enfin, qui, sachant que je connais un peu les langues étrangères, m'a suggéré l'excellente idée de traduire les oeuvres étrangères en ma langue natale, ce qui valut plus tard leur succès à mes représentations. En un mot, si peu que j'aie demeuré avec lui, il a été mon protecteur, mon maître et mon bienfaiteur... „Bogusławski est vraiment attendri quand il nous donne les preuves de la grande bonté de Montbrun:" Seize ans ont passé depuis que Montbrun a quitté le théâtre. Le jour de la Révolution de 1794, où j'ai été complètement ruiné, un veillard que je ne pus reconnaître au premier abord entra dans ma chambre. C'était Montbrun. Mettant sur ma table une somme d'argent péniblement gagnée en donnant des leçons de musique, il me dit d'une voix tremblante, car il avait peur de m'offenser „Prends çà; je n'en ai pas besoin. Tu me rendras cette somme quand tu pourras". Je cours après lui pour l'embrasser et le remercier: trop tard! Il avait disparu!"

Plus importants à nos yeux que cette grande bonté et que ce dévouement sont les services rendus par Montbrun à notre théâtre. Ecoutons Bogusławski: „La scène nationale qui a montré le talent de ses artistes dans la tragédie et qui dans la comédie a acquis une certaine perfection par l'imitation des acteurs français, ne pouvait rêver de remporter des succès avec les chansons polonaises. Celui qui a su se mettre au dessus du préjugé qui refusait aux Polonais toute aptitude pour l'opéra est un étranger, Montbrun,

un musicien parfait, qui a préparé des cantatrices françaises pour l'opéra. Devenu directeur des représentations françaises, polonaises, et du ballet, il s'est fait un devoir de rendre aux Polonais cette aptitude". Suivant ses conseils, Bogusławski composa un libretto d'après „*La misère rendue heureuse*" de Bohomok dont Maciej Kamieński écrivit la musique. C'est en 1778 que parut à la scène ce premier opéra polonais: „L'enthousiasme du public était grand, une représentation suivait l'autre, les recettes étaient considérables. Cela nous donna l'idée de traduire quelques opéras français plus faciles comme „*Le Tonnelier*" d'Audinot ou „*Les deux chasseurs*" de Duny. Un an après, le répertoire de l'opéra polonais comprend les „opérettes polonaises" de Kamieński et Stéfani, et les plus célèbres opéras français traduits en polonais. Quelques-uns eurent un grand succès, comme nous le montre la statistique donnée par Karasowski dans son „*Histoire de l'opéra polonais*". „*Le Tonnelier*", par exemple a, en quelques années, été joué 44 fois; „*Zémira et Azor*" de Grétry (représenté pour la première fois en 1781) 22 fois; le mélodrame de Rousseau „*Pygmalion*" (traduction de Węgierski) 47 fois; deux célèbres opéras de Chérubini „*Le porteur d'eau parisien*" et „*Lodoiska*" ont eu en 1804, le premier 68, le second 47 représentations. Trois ans après on joue „*Le Khalife de Bagdad*" de Boïeldieu (traduction de Dmurzewski) 57 fois, et les „*Deux mots*" de Dalayrac 52 fois.

Il est intéressant de noter que la sympathie du public hésite entre l'opéra italien et l'opéra français. Sous le règne des rois saxons, l'opéra italien s'empare de la première place: „Je m'étonne, disait le roi Auguste, selon Kitowicz, que les Polonais aient si mauvais goût et s'abstiennent d'assister à un spectacle si réjouissant pour les yeux et pour les oreilles qui leur est offert gratuitement". Une dixaine d'années plus tard, Bogusławski constate: „La musique et le chant, surtout italiens, semblent faire un tel plaisir aux Polonais qu'il est presque incroyable que le même amour de la musique puisse régner aux rives du Tibre et de la Vistule". Cet enthousiasme pour la musique italienne a duré jusqu'aux débuts de l'opéra polonais. D'après Bogusławski: „Le chant français appliqué aux voix des Polonais, écorche leurs oreilles habituées à la musique italienne et leur

fait pour le moment bien peu de plaisir. „Mais peu d'années après, l'auteur de *l'Histoire du theatre national* nous signale que les opéras italiens, même *„L'italienne à Londres"* n'ont plus aucun succès. L'opéra italien tomba bientôt en oubli et on se retourna vers l'opéra français: *„La belle Arsène* (Montsigny), *„L'Amour jaloux"* (Grétry), *„Le bruit du diable"* (Montsigny). Le texte d'un des plus célèbres mélodrames polonais: *Zabobon czyli Krakowiacy i Górale* (Superstition ou Cracoviens et Montagnards) vient de la comédie de Poinsinet: *„Le Sorcier"*. En 1825, Rossini devient le favori du public et c'est seulement au temps de Moniuszko qu'avec l'enthousiasme pour *„Halka"* s'éveille la sympathie pour les auteurs français, Auber, d'abord admiré par Moniuszko, puis Halévy et Gounod. Une observation qui n'est pas strictement historique mais qu'on nous pardonnera en raison de l'intérêt qu'elle présente, c'est que, au cours des dernières saisons (1920-1923) les opéras français donnés à Poznań y ont eu plus de succès que les opéras italiens. Plus tard, peut-être, l'historien tirera des conséquences de ce menu fait.

On voit donc que le développement de l'opéra polonais correspond toujours à l'amour du public pour l'opéra français. On a constaté la chose non seulement après 1779, mais encore au moment de la renaissance marquée par la représensation de „*Halka*".

Ce n'est pas seulement la capitale qui a montré son intérêt pour l'opéra français au XVIIIe siècle. Les grands seigneurs polonais aimaient à se créer de „petits Versailles" avec orchestre, opéra, ballets: les princes Radziwiłł à Nieśwież, Branicki à Białystok, Sułkowski à Rydzyna, Potocki à Tulczyn et Krystinopol, Ogiński à Siedlce, Sapieha à Różanka. Le prince Sapieha possédait un opéra; il avait fondé une école de musique et de chant dans laquelle on instruisait les paysans. „*Le Devin du village*" de Rousseau joué par ces derniers nous donne une preuve que l'influence française sur notre opéra était très grande dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Cette influence se manifeste encore très clairement par l'opéra „*Zélis et Valcour* ou *Bonaparte au Caire*" par le prince Michel Cléophas Ogiński, compositeur de „polonaises". Le libretto était français. Cette pièce devait être une apothéose dramatico-musicale du premier consul

et avait en conséquence une portée politique. Z. Jachomecki nous renseigne sur cet opéra dans son „*Histoire des villes polonaises*".

Les relations politiques entre la France et la Pologne ont été rompues après le dernier partage, mais, grâce aux émigrés jamais les liens intellectuels entre les deux nations n'ont été plus forts qu'au XIX[e] siècle. Le destin a voulu que du mariage d'un émigré français avec une femme de l'aristocratie polonaise naquit le plus grand musicien polonais: Frédéric Chopin. Est-il un plus beau symbole de l'union fraternelle des deux génies nationaux que ce musicien né à Żelazowska Wola près de Varsovie en qui se combinent la mélancolie slave et le tempérament mazure avec les traditions françaises d'amour du beau, d'harmonie et de perfection formelle? Chopin, si original dans ses compositions et dans sa manière de traiter les sons d'un instrument comme le piano, est le précurseur de Debussy et de Ravel. Il n'appartient pas encore à l'histoire. Son influence est encore trop grande et n'a pas été jusqu'à présent suffisamment analysée. Chopin commence l'époque de l'amitié franco-polonaise dans la musique et son art est la meilleure preuve des résultats bienfaisants de cette alliance spirituelle.

HENRI OPIEŃSKI.

LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE.[1]

Ce bref exposé de la peinture française au XIXe siècle est destiné aux amateurs de beauté qui désirent être initiés aux prétendus mystères de l'art moderne et qui veulent vivre la vie esthétique de leur temps. Ceux à qui je m'adresse sont résolument tournés du côté des réalités vivantes. Ils ouvrent largement leur esprit aux tendances actuelles et font un crédit illimité aux hommes qui préparent l'avenir. Or, l'histoire de la peinture d'aujourd'hui n'est que la suite logique de l'évolution qu'a prise l'art depuis David, le premier en date des peintres modernes. Le caprice peut entrer pour une part dans ce qui se fait de nos jours, mais il n'est guère de tendance, en réalité, qui ne soit en germe dans la magnifique floraison du siècle passé et qui ne porte, par conséquent, ce cachet de fatalité qui marque les oeuvres durables. On est ainsi tout naturellement conduit à remonter aux origines du mouvement présent, et, alors, nous pénétrons dans une époque d'une richesse surprenante, faite pour nous combler des plus pures et des plus fortes jouissances.

Il ne s'agit pas uniquement d'assister au devenir perpétuel des formes d'art et de comprendre la genèse de ce qui fut et de ce qui est. Les oeuvres ont une existence et une valeur propres en dehors et au-dessus de leur signification historique. Historiens nous sommes, notre rôle consiste donc à expliquer la création et à démêler la filiation des écoles. Mais notre effort serait puéril et vain si, à force d'établir le caractère relatif des choses, nous en arrivions à ignorer leur portée absolue. Ne nous flattons pas d'avoir pénétré le sens d'une oeuvre d'art, lorsque, à force de comparaisons et de recherches livresques, nous sommes parvenus à en fixer la date et à la situer dans son milieu. Il y a tel artiste et tel auteur, nullement rompu aux pratiques érudites, qui du premier

1. par M. Lucien Rudrauf, professeur à l'Université de Tartu (Dorpat).

coup d'oeil classe à son véritable rang telle œuvre que le hasard lui fait rencontrer. Son tact naturel, servi par un discernement acquis dans la fréquentation longue et intime des maîtres, le met en communication immédiate avec telle peinture et telle sculpture qui ne nous semblaient accessibles qu'à travers le dédale des cheminements historiques. Admirons cette heureuse faculté et mieux encore, tout en aiguisant notre sens de l'histoire, sachons la cultiver et la développer par tous les moyens. A cette fin, rien de mieux, à coup sûr, que l'étude de cet admirable siècle de peinture qu'est le XIX[e], merveilleuse école d'émancipation, qui à chaque pas, nous ouvre des perspectives infinies, qui, à chaque moment, nous élève par delà l'espace et le temps en raison de la manière universelle dont il se pose les problèmes et de la maîtrise avec laquelle il les résout. A vrai dire, je n'en connais aucun qui ait une pareille valeur éducative si ce n'est le *quatrocento* italien avec son allure jeune et conquérante et dont l'ardeur est guidée par une singulière rigueur scientifique.

La difficulté première qui se présente à nous est de condenser en quelques pages tout l'essentiel d'une si vaste évolution. Il est évident qu'une série, et peut-être plusieurs séries d'éliminations s'imposent. Il semble qu'à aucune époque la production artistique n'ait été aussi intense et aussi multiple. La Révolution, en libérant les individualités, a jeté dans la lutte artistique des forces sans nombre. Aussi reste-t-on confondu devant la variété des tendances et des tempéraments.

En présence d'une production aussi riche, comment faire pour éviter la confusion tout en restant complet? Comment simplifier l'histoire sans la fausser? Rien de plus délicat en effet. Nous pouvons éliminer de notre étude la foule des artistes de second plan qui relèvent d'un passé plus ou moins lointain, alors même que leurs oeuvres représentent un effort honorable et une science solide.

A côté de ces retardataires, il est une autre catégorie d'artistes que nous éliminerons sans hésitation aucune. Ce sont ceux qui se mettent à l'affût de manifestations d'originalité afin d'en exploiter — Dieu sait avec quelle habileté souvent! — les chances de succès. La mission qu'ils se donnent consiste

à accomoder au goût du public, dont ils connaissent admirablement les besoins, ce qu'il peut y avoir de trop brutal ou simplement de trop viril chez les vrais artistes. Que la place d'honneur soit réservée aux vrais novateurs, à cette seule condition qu'ils nous donnent des garanties de sincérité et d'honnêteté.

Ces éliminations admises, comment se présente dans ses grandes lignes l'évolution de la peinture française depuis David? Je ne crois pas que l'art du XVIIIe siècle, celui de Louis XV et de Louis XVI, portât en lui, au moment où David apparut, quelque germe de vieillesse, et je n'y vois aucun indice d'une caducité à laquelle il eût du succomber naturellement. Fragonard ne venait-il pas de trouver la formule la plus vivace et la plus brillante de cet art sans avoir à renier l'esprit et le principe lui-même dont ont vécu les artistes du temps de Louis XV et de Louis XVI? En réalité, cet art suivait, sans jamais sortir de lui-même, une loi de variété qui lui aurait permis de vivre et d'évoluer longtemps sans lasser une société toute de finesse et de goût. L'art du XVIIIe siècle a été enlevé dans sa fleur par la tourmente révolutionnaire, il n'est pas mort. Il a été momentanément victime des haines politiques et sociales. Il a suivi le sort de cette société raffinée dont il avait fait les délices. Il est immortel parce qu'il est une forme essentielle du génie français, et nous assisterons à sa résurrection périodique, comme nous assistons chaque année au renouveau de la nature.

Cependant à cette date de 1775, un mouvement se dessine de plus en plus nettement, qui tend à substituer à la vision des Boucher et des Fragonard, faite de fantaisie élégante et de caprice éblouissant, un idéal sévère emprunté à l'antiquité. Nous verrons comment David entrant en scène au moment décisif, le fera sien et le dressera avec éclat sur les ruines de l'ancien régime. David, ce chercheur inquiet et obstiné, rompra définitivement, non pas du premier coup, mais par une suite d'actes d'affranchissement avec les pratiques et les goûts de son siècle. Sa réforme, il l'accomplira au nom de l'antiquité romaine d'abord, grecque ensuite. Ainsi, pendant une cinquantaine d'années, l'esprit de la peinture sera profondément transformé, et cette transformation affectera non senlement les

éléments de la composition et ses liens rythmiques, mais jusqu'à la technique matérielle de l'exécution.

Iuntile d'insister sur ce qu'on est convenu d'appeler la doctrine davidienne. Cette doctrine existe-t-elle réellement en tant que corps de lois esthétiques, on n'est-elle pas plutôt le fait d'esthéticiens de profession qui, pour valoriser leurs systèmes abstraits, ont attribué leurs propres idées à l'artiste qui semblait le mieux désigné pour leur donner cours, tant par l'autorité de son nom que par le caractère d'une partie de son oeuvre? David, loin d'être un doctrinaire, faisait preuve dans sa peinture, et surtout dans son enseignement, d'une largeur de vues peu commune. Si la doctrine de David, au sens philosophique du mot, semble être assez rudimentaire — en raison même de son tempérament d'artiste et de son peu de disposition pour le raisonnement abstrait — sa vision picturale par contre a un caratère qu'il assez difficile de définir. Elle n'a pas plus que sa prétendue doctrine d'unité évidente. Son oeuvre est plus multiple qu' on ne le croit couramment. Il est varié non seulement par l'effet d'une évolution constante mais en raison de ce que j' appellerai la *polymorphie de son génie*. Il est impossible dans une revue sommaire du siècle dernier de se prononcer sur ce point qui conduirait à un développement disproportionné.

Quelle que soit la polymorphie de cette oeuvre, il faut en considérer particulièrement la fraction proprement classique, celle qui s'est le plus puissamment imposée à son époque et contre laquelle se fera un jour la révolution romantique. Si le romantisme est quelque peu davidien, il faut en chercher la cause non pas dans le caractère de David, ni dans la nature de son enseignement, mais dans le caractère de la partie la plus volontaire de son art. Et c'est pourquoi, après avoir amplement démontré la variété de son génie, il est indispensable d'insister sur la série de peintures qui va du *„Bélisaire"* au *„Léonidas"*, où s'est manifestée une vision singulièrement détachée de la réalité contemporaine, vision faite selon un idéal emprunté à la statuaire romaine, puis bientôt grecque, laborieusement construite avec les débris mis au jour par les archéologues en cette seconde moitié du XVIII[e] siècle. Singulière contradiction dans l'esprit de David. Lui qui, à ses heures, se livrait volontiers à la spon-

tanéité de son pinceau et à la variété de la vie ambiante, et à l'égard de ses élèves pratiquait la plus large tolérance, nous le voyons, entouré de ses disciples préférés, ses vrais adeptes, aspirer à un idéal de perfection qui ne laissait rien à l'invention ni à l'observation et qui donnait tout à l'effort. Cet effort consistait à réaliser, à notre époque, le beau antique.

Le fond de sa pensée pourrait se résumer ainsi. Il n'y a qu'une beauté pour les hommes, et cette beauté a été révélée aux artistes de l'antiquité. Il n'y a pas d'autre idéal possible pour la grande peinture, et on ne saurait l'atteindre si ce n'est en passant par l'imitation des anciens. Une seule beauté, le corps humain dans ses proportions divines, une seule raison d'être de l'artiste moderne, recréer cette beauté en se rapprochant le plus possible de la perfection atteinte par le peuple élu de la Méditerranée.

A côté de cette conception servile de la beauté antique, il en existait une autre, celle de Prudhon, infiniment plus vivante, et dont la *„grécité"* était d'autant plus authentique qu'elle était plus française et plus moderne. Mais Prudhon était un solitaire, et il reste sans action sur les contemporains tous subjugués par le prestige mondial de David.

Chose remarquable, du sein même de l'école davidienne naîtra une peinture ayant pour sujet l'actualité. Par l'influence directe et indirecte de Napoléon, la peinture est livrée à des tendances et à des procédés qui, en se dévoloppant, contribueront à ruiner l'école de l'idéal antique. David lui même, séduit par la brillante personnalité de Bonaparte, met son pinceau au service de son idole et crée des peintures telles que: „*Le Sacre*" et „*La distribution des Aigles*". Gros, disciple soumis du Maître et qui dans la bataille romantique mourra littéralement pour son idéal de beauté, est à tel point fasciné par le grand Corse que sans avoir d'ailleurs à renier son vrai tempérament, il crée en son honneur les pages épiques de: „*Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa*", „*la Bataille d'Eylau*" et autres.

Or, quel est le caractère de ces peintures? Les sujets sont pris dans la réalité contemporaine. Réalité peu commune, certes, et ayant une grandeur vraiment poétique, mais qui ne conduit pas moins les peintres à introduire dans leurs compositions des éléments dépourvus de toute odeur d'idéal, tels que des toilettes

modernes, des habits brodés, des uniformes, des bottes, des bonnets à poils, voire même de la boue, du sang et des cadavres. Que les artistes le veuillent ou non, leur art sera soumis à un principe de variété qui est la négation même de leur idéal de beauté et qui — avant que quinze ans ne se passent — deviendra l'arme décisive dont périra cet idéal sous les coups vigoureux d'hommes nouveaux. Gros est à plus d'un titre le précurseur de la génération romantique. Il l'est par la nature même de son tempérament de peintre porté irrémédiablement aux grands ensembles puissamment rythmés, aux visions chaudes et grouillantes. Et dire qu'endoctriné par David vieillissant, il sacrifiera ses dons les plus personnels au maître vénéré qu'il aimera toute sa vie d'une adoration touchante! Nous voyons dans Gros le cas le plus frappant d'une individualité artistique tuée par une doctrine, et rien ne peint si bien l'âpreté de la lutte entre les idées établies et les idées nouvelles, que le destin tragique de cet homme qui, voyant l'Ecole sombrer dans la défaite et ne se sentant pas la force d'en maintenir la réputation, s'en va chercher la mort sous quelques pouces d'eau dans la banlieue de Paris.

Géricault retient notre attention à une date où la bataille est sur le point de se dechaîner entre les Classiques et les Romantiques. Son „*Radeau de la Méduse*", exposé au Salon de 1819, est le véritable cri de guerre de la génération qui monte. C'est comme la première vague déjà menaçante de la houle romantique qui vient du large, et qui bientôt déferlera victorieusement sur le rivage paisible où les davidiens pensaient installer leur culte contemplatif. Cependant, Géricault, par sa vision et par sa manière de comprendre son métier, annonce plutôt Courbet que Delacroix. Mais ce dernier n'en a pas moins reçu de lui, comme nous le verrons bientôt, une impulsion décisive et, à ce titre, Géricault fait figure de précurseur, lui aussi, dans le mouvement romantique.

Pendant que ces peintres luttent à Paris, un artiste d'une originalité puissante se forme loin de la capitale et échappe aux influences qui commencent à se disputer le terrain. Ingres, depuis 1805 élève de l'Académie de France à Rome, sorti de l'atelier de David, pour qui il était resté une énigme, tend de toute son énergie à devenir maître dans son art. Son ambition

est nettement arrêtée dès sa première jeunesse: devenir le plus grand peintre de son pays et de son époque. Son idéal, quoique contribuable de la manière grecque de David, est un idéal plus linéaire que plastique. Ingres se fera l'apôtre, un jour, du *dessin*, — mot mystérieux, — contre la *couleur*, conception plus trouble encore en matière d'art. Mais pendant vingt ans il reste à l'écart de la lutte, renfermé dans son orgueil et avec la ferme volonté de s'imposer à ses contemporains envers et contre tous. Cependant, chacun de ses envois à l'Institut et au Salon est accueilli par ses juges officiels et par la critique avec des compliments mitigés de blâmes sévères. Ce qui déroute les uns et les autres, c'est sa sécheresse d'exécution et l'aspect plat de ses figures, en un mot, son allure de primitif. Son attitude indépendante lui vaut des admirateurs parmi les jeunes. Il ne se laisse pas troubler par des approbateurs aussi compromettants. Il évolue tranquillement et sans hâte dans le sens de son idéal linéaire et eurythmique qui le conduira logiquement à se placer sous le patronage de Raphaël, et il forcera ainsi les portes de l'Institut, du moment où celui-ci a besoin d'une personnalité vigoureuse pour tenir tête à l'assaut furieux du romantisme.

L'art d'Ingres nous fait respirer un air apaisé, presque somnolent. Delacroix, nous emporte dans une atmosphère chargée de passion et d'énergie. Le premier nous transporte dans quelque doux *nirvâna,* celui-ci ne craint pas de mesurer les forces tragiques de la vie. Il nous ouvre un monde de formes étranges, dérivées sans doute des formes de la nature, mais constituées selon des lois propres. Ces lois sont dictées par l'imagination créatrice de l'artiste et ne semblent relever d'aucune autorité étrangère. Ici, l'homme est au centre de l'oeuvre. Il est difficile de parler en termes mesurés de cette personnalité la plus complète peut-être qui ait paru dans l'art de tous les temps, et je ne me flatte pas de résumer ici en quelques formules simples et claires, son génie dont je suis loin d'avoir sondé toutes les profondeurs. Ce que je puis dire à ceux qui ne l'ont pas encore rencontré, c'est qu'il prend possession de nous impérieusement — à moins que nous ne soyons pas touchés par la grâce spéciale qui semble nécessaire pour communier dans

son culte. Malgré la difficulté de la tâche, essayons de le situer dans l'histoire.

Delacroix est à lui seul tout le romantisme pictural. Nous pouvons faire abstraction de toutes les personnalités tributaires de ce courant et être sûrs de ne négliger rien d'essentiel qui ne soit dans l'oeuvre de Delacroix. Sa conception de l'art, — car il a sur ses fonctions de peintre des notions plus claires et mieux raisonnées que tout autre artiste, même classique, — est dominée par l'idée de ce qu'il appelle lui-même un *principe de variété*, qui régit la nature. La fonction de l'artiste n'est pas d'imiter, ni d'abstraire, elle est de créer des formes. Ces formes naissent spontanément devant l'oeil intérieur. Il s'agit de les rendre visibles sur la toile, par des moyens proprement picturaux. Autant d'hérésies, aux yeux des Davidiens et des Ingristes. Cette doctrine, il faut bien l'avouer, ouvre la voie à tous les dérèglements que l'Ecole redoute à juste titre. Il faut un homme de la trempe de Delacroix, doué d'une intelligence très supérieure, d'un jugement sûr et d'une puissance de réalisation sans pareille, pour ne pas la laisser dévier dans l'absurde et dans la démence. Delacroix est l'égal des plus grands, et s'il atteint plus haut qu'eux tous c'est qu' à la fois modeste et fier, il a mis à profit toutes leurs expériences. Il résume l' effort des siècles dont il pénètre les qualités et les faiblesses avec une merveilleuse lucidité. Il conçoit dans la fièvre et comme sous l'action d'un climat tropical, et il exécute froidement, ayant toujours pour guide la raison raisonnante, servi d'ailleurs par une connaissance profonde des ressources de son métier. Il faut savoir ce que sont pour lui sa palette, ses couleurs, ses pinceaux, tous ces instruments matériels qu'il sanctifie, toute sa vie, par un labeur acharné. Ce qu'il nous donne, ce n'est pas un reflet d'une vision de rêve. C'est un monde, virilement réalisé par les vrais moyens de son art.

Delacroix était à lui seul le romantisme. En effet, avec lui nous touchons à tous les problèmes qui ont préoccupé cette époque étonnamment vivante, et qui rendent son étude si passionnante. A l'occasion de Delacroix, il y aurait à soulever la question des influences littéraires, celles notamment venues de l'étranger, d' Allemagne, d' Angleterre, d' Italie. Je ne fais

qu' effleurer à titre d'indication seulement, car notre science trop jeune doit s'interdire de conclure dans une matière aussi délicate, la question des phénomènes de *vision collective* qui font qu' à une même époque tous les arts d' imagination, la peinture et la littérature, semblent vivre sur un fonds commun de formes et d'effets. Une étude complète aurait surtout à examiner l' influence sur la peinture romantique des arts étrangers anglais, flamands, italiens et espagnols, car ces influences sont certainement de toutes celles qu' un peintre peut subir, les plus efficaces en même temps que les plus faciles à saisir. Tous ces courants qui traversent l' époque, Delacroix, loin de les éluder, comme fait un Ingres, les ramasse de sa main puissante et les fond dans un amalgame indissoluble qui sera la matière de son oeuvre fulgurante.

Delacroix est le peintre le plus complet du siècle, mais il n'est pas pour cela le dernier mot de la peinture. Quelque grand que soit un homme, il ne fixe pas de borne à l'histoire. La vie l'emporte et l'engloutit quand il lui plait, et le génie d'un peuple, quand un but est atteint, se pose des buts nouveaux, fût-il pour cela obligé de renier momentanément le présent et le passé. D'ailleurs Delacroix n'a étouffé aucun de ses contemporains, malgré son incontestable supériorité.

A côté de lui, et un peu en arrière, nous voyons un Decamps cultiver magistralement un domaine plus limité mais dont il sait tirer des fruits splendides. Il fait entrer dans la peinture française l'Orient, hantise de toutes les imaginations romantiques. Il nous le montre éclatant et sombre et en même temps jovial dans ses haillons pittoresques. Decamps nous intéresse par le rôle qu'il a joué dans la genèse du réalisme qui, pour lui, n'était pas une doctrine mais un moyen exploité à des fins romantiques et pittoresques. Nous apprécierons surtout en lui un peintre de race, amoureux de la substance chimique même qui lui sert à pétrir ses tableaux dont quelques-uns semblent être travaillés dans une matière précieuse.

Cette époque si féconde a vu aussi l'art du paysage renaître à des distinées nouvelles. Ici encore des influences anglaises et hollandaises ont joué un rôle décisif. Je ne puis qu'indiquer

rapidement ce brillant chapitre d'ailleurs le plus connu et le plus incontesté. Une foule de tempéraments très divers se sont manifestés et plusieurs ont su nous révéler des façons toutes nouvelles de sentir les spectacles de la nature. Trois hommes surtout semblent incarner chacun un aspect frappant de l'esprit du temps: Huet, orageux et sombre, Corot, à la vision placide et virgilienne, Théodore Rousseau, solidement campé sur la terre de France dont il exalte en maître l'heureuse et robuste fécondité.

Et nous voici arrivés au milieu du siècle et déjà une autre génération entre dans l'histoire avec fracas. Courbet arrive du fond de sa province dont il ne se détachera jamais. Il n'hésitera pas longtemps pour trouver sa voie. Il vient à Paris avec des appétits de gloire et des ambitions résolument orientées dans un sens unique. Travailleur acharné et ne reculant d'ailleurs devant aucun moyen pour faire parler de lui, il obtient au bout de quelques années qu'un grand bruit se fasse autour de son nom qu'on prononcera bientôt comme celui d'un maître et d'un chef. Dès 1850, il est le champion admirable de l'Ecole réaliste. La réaction de Courbet, bien que préparée, est tournée violemment contre tout ce qui relève d'une manière quelconque de l'imagination. Elle se fait à la fois contre Delacroix et contre Ingres, tous deux alors dans la plénitude de leur force. N'oublions pas que la *„Source"* d'Ingres est de 1856, et que la *„Vénus anadyomène"* est sortie de son atelier à la même époque. Courbet, d'une imagination nulle et d'un esprit borné, nie tout ce qui ne tient pas par des liens immédiats à la réalité matérielle. C'est cette étroitesse d'esprit qui fait sa force, et qui fait de lui le peintre incomparable de tout ce qui se présente à l'oeil. Ne nous arrêtons pas aux *intentions hnmanitaires* que Courbet a prétendu mettre dans certaines de ses peintures. Ce qu'il faut retenir, c'est la saveur toute particulière qu'il met dans sa manière de traiter la matière picturale. Avec lui, le tableau entre dans une phase nouvelle, renouvelée de certains maîtres hollandais et espagnols qu'il a étudiés dans sa jeunesse. Comme eux, il rejette tout arrangement rythmique et met tout son robuste talent dans l'exécution savoureuse du morceau. Son prestigieux métier et sa belle franchise allant jusqu'à la rudesse et à la brutalité, venaient au bon momet sauver la peinture d'un

délayage affadissant où l'exemple trop séduisant du trop habile Couture et de son école risquait de la noyer.

Manet fait évoluer le tableau dans le sens de Courbet, mais en l'élevant dans une sphère plus dégagée de matérialité. Chez lui, comme chez Courbet, tout le charme et toute la valeur résident dans l'exécution supérieure du morceau. Mais il y a chez Manet une sensible différence de tempérament dans le maniement du pinceau et de la matière picturale. Il y a entre lui et son contemporain plus âgé, le même écart qui sépare un Velazquez, son brillant modèle, d'un Zurbaran ou d'un Ribera. Comme ces derniers, Courbet est pesant, autant que Manet est désinvolte dans son orgueilleuse tentative d'égaler, sans le copier, l'inimitable peintre de la cour de Philippe IV. Courbet aime les harmonies sombres, Manet tend de plus en plus à éclairer sa palette. Courbet est un fruste, Manet un raffiné qui finira en virtuose. Sa peinture a une allure mondaine et éminemment parisienne. Son rôle ne se dégage pas encore très nettement sur le fond de l'époque trouble dans laquelle il faisait figure de chef d'école. A ce point de vue, quels sont ses titres? Il serait intéressant et utile de les vérifier soigneusement. Est-il ou non le père de *l'impressionnisme* comme on le croit généralement? Peut-être n'a-t-il fait que suivre ce célèbre mouvement et je ne jurerais pas qu'il en ait saisi toute la portée. Nous voici en tous cas contraints d'aborder cette brûlante question sur laquelle les débats sont loin d'être clos, bien qu'elle soit posée devant l'opinion depuis cinquante ans déjà. Elle a eu un tel retentissement, que pour le grand public elle est encore une question de haute actualité, en dépit des phases nombreuses que l'art a parcourues depuis.

Loin de nous toute idée préconçue. Ne nous imaginons pas que ce mot d'impressionnisme, avec son allure doctrinaire, désigne un mouvement simple et d'une unité parfaite. Dans ce siècle d'individualisme à outrance, les artistes ne se laissent pas enrégimenter, et s'ils se groupent, c'est le plus souvent pour mieux sauvegarder leur personnalité artistique. Des goûts communs les rassemblent, puis des amitiés et une estime réciproque établissent des liens solides. Enfin, un beau jour, sous l'impulsion d'une personnalité active, on décide de faire bloc pour

des raisons techniques. Il s'agit de tenir tête au public, à l'Ecole, à la critique plus redoutable encore. Les noms de la glorieuse phalange, sont familiers: Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, puis, un peu à part, Cézanne et Guillaumin. Degas aussi figure dans le groupe, et c'est assez pour caractériser la diversité des talents et des tendances.

Pour quelques-uns, l'impressionnisme n'aurait été autre chose qu'une innovation technique, consistant dans la division des couleurs et leur mélange optique. D'autres, croyant prendre um point de vue plus élevé, y veulent voir une certaine disposition de l'esprit à ne réunir et à ne fixer par les moyens de la peinture et de la littérature — car ici encore les phénomènes de vision collective se manifestent — que les aspects les plus fugitifs de la vie et de la nature. Pour d'autres, c'est la peinture claire opposée à la peinture sombre. Pour d'autres encore, c'est un culte voué au soleil dont l'éclat ennoblit et transfigure les objets les plus vulgaires. Des peintres vous diront que c'est la suppression du ton local et son remplacement par l'ambiance colorée. A vrai dire, l'impressionnisme est tout cela et bien autre chose encore, malaisé à définir en si peu de lignes. La réalité vivante déborde à chaque instant les systèmes et les hommes et les oeuvres font éclater les formules où l'on prétend les enfermer. Il est une chose certaine, en tous cas, c'est que l'impressionnisme a créé un type de tableau nouveau, entièrement inédit. Il faudra cependant mettre à part une partie de l'oeuvre de Renoir et celle toute entière de Degas, qui tiennent l'une et l'autre à des traditions évidentes.

Nous devons aussi séparer très nettement du groupe l'étrange et puissante figure de Cézanne. Avec lui, en effet, l'impressionnisme a bifurqué dès ses origines dans des sphères d'abstraction tout à fait opposées. Les uns, presque tous, écartaient délibérêment de leur vision tout le côté plastique, tous les dessous persistants et solides de la nature, pour ne retenir que ce qu'elle a de plus transitoire, de plus fluide, cette parure éclatante et subtile tissée de rayons colorés. C'est une manière très originale et parfaitement légitime de s'élever au-dessus de la matière brute. Cézanne, lui aussi, se sépare de la matière; mais c'est en s'attachant à son essence géométrique et spaciale. L'espace,

dont les autres ne nient pas, comme on le fera bientôt, la nécessité picturale, mais qui n'est, pour eux, que le réceptacle de l'atmosphère lumineuse et colorée, l'espace, Cézanne nous le donne pour lui-même comme un besoin intime de l'esprit. Il fait jouer les plans, il nous rend sensibles à la troisième dimension. Par quels moyens originaux et véritablement imprévus, seule une analyse minutieuse et approfondie devant les originaux pourrait en donner une idée précise.

La lignée coloriste et luministe de l'impressionnisme, celle des Monet et des Pissarro, aboutira à travers Seurat, figure énigmatique et difficilement accessible, à sa formule la plus radicale qui est le dernier mot du principe de la division des couleurs, et qu'on a l'habitude de désigner par les noms de *néo-impressionnisme* et de *divisionnisme*, ou faussement de *pointillisme*. Elle est représentée de la façon la plus rigide et la plus magistrale par Paul Signac, président encore vivant du groupe des artistes indépendants.

Cézanne de son côté ne fera école qu'après sa mort. Son influence n'est devenue effective que de nos jours. Elle est dans toute sa force à l'heure actuelle.

***

Arrivés à cette double étape, il nous faut faire un retour en arrière pour voir ce qu'est devenu, dans cette seconde moitié du siècle, l'art décoratif. Le point de départ est dans les peintures murales exécutées par Ingres au château de Dampierre et dont la seule partie à peu près terminée est connue sous le nom de „*l'Age d'Or*". Après lui, Chassériau, réalisa un style personnel avec des éléments pris à Delacroix et à Ingres. Il annonce et prépare l'oeuvre magnifique et sereine de Puvis de Chavannes. Celui-ci a grandi à l'écart des querelles du jour, et ce qui se dégage de son oeuvre lumineuse, c'est une grande paix païenne, réchauffée par je ne sais quelle ferveur mystique d'essence chrétienne. Toute violence est absente de son monde idéal où le geste du travailleur même est sans effort, et qu'aucun principe méchant n'a jamais troublé. Il participe à un renouveau d'idéalisme dont relèvent également, avec d'autres formes et d'autres inspirations,

des tempéraments aussi divers que Fantin-Latour, Gustave Moreau, Odilon Redon et Eugène Carrière. Avec eux, nous sommes en face d'un mouvement dirigé contre la turbulente école naturaliste dont l'impressionnisme n'est, à vrai dire, que la forme la plus subtile et la plus immatérielle. Ainsi, une nouvelle guerre éclate vers l'année 1885. Une nouvelle génération fait ses armes, que, à tort ou à raison, on a appelé d'un nom d'origine littéraire et quelque peu détourné de sa signification première: C'est la génération *symboliste*. Formule flottante, elle aussi, comme toutes celles qui ont précédé, et dont nous ne rechercherons pas tant la portée philosophique que la signification picturale. Cette génération nous donnera à son tour une nouvelle définition du tableau.

Maurice Denis, qui débute en 1890, âgé de vingt ans à peine nous la formule avec toute la clarté désirable, tant par sa peinture que par sa plume joyeusement agressive. Selon lui, le tableau doit être „une surface expressive, composée de couleurs en un certain ordre assemblées". Que veut-il dire? Le tableau est essentiellement une surface plane. La troisième dimension n'est qu'un artifice général de trompe-l'oeil qui détourne la peinture de son vrai but, qui n'est pas de singer la nature, mais d'émouvoir. Or, pour parler à l'âme, il suffit d'une arabesque organisant rythmiquement le plan unique et d'une harmonie colorée, satisfaisant non seulement l'oeil mais le coeur. Cette conception, en rejetant les conquêtes scientifiques, à savoir la perspective et l'anatomie de la Renaissance, renoue avec l'art des premiers chrétiens. Et voici surgir cette question d'une actualité si aiguë du primitivisme en art. Elle n'est pas nouvelle dans l'histoire. Quant à son expression moderne, elle est en élaboration depuis l'atelier de David, où Ingres a pu se l'approprier. Nous la retrouvons chez Flandrin, puis plus fortement accusée chez Puvis de Chavannes. Elle fera enfin éclore ses fleurs les plus étranges et les plus troublantes dans l'oeuvre tahitienne du grand Gauguin. C'est par lui que fut institué ce singulier culte de l'art nègre qui n'est peut-être déraisonnable que lorsqu'il est par trop exclusif.

Ce rapide exposé n'est que de l'histoire extrêmement simplifiée d'après un principe qu'on peut juger étroit et tranchant

à l'excès. Une étude comme celle de l'art au XIXe siècle, ne doit pas être abordée dans un esprit de frivolité, ni de curiosité vaine. De tous ces hommes il n'en est peut-être pas un seul qui n'ait eu à souffrir de l'incompréhension des masses et de la malveillance de la critique. Le plus bafoué de tous, c'était précisément le plus grand. Méditons cette plainte amère de Delacroix: „Doit-on dire que les beaux ouvrages ne sont pas faits pour le public et qu'il ne garde ses admirateurs priviligiés que pour de futiles objets? Serait-ce qu'il sent pour toute production extraordinaire une sorte d'antipathie et que son instinct le porte naturellement vers ce qui est vulgaire et de peu de durée? Y aurait-il dans toute oeuvre qui semble par sa grandeur échapper aux caprices de la mode une condition secrète de lui déplaire, et n'y voit-il qu'une espèce de reproche de l'inconstance de ses goûts et de la vanité de ses opinions? Ou bien le public n'est-il tout simplement qu'un juge indolent qui voit indifféremment passer devant ses yeux les plus sublimes et les plus mesquines productions et n'y trouve autre chose que l'élément d'une aveugle curiosité?"[1]

L'effort esthétique du siècle dernier, nous laisse l'impression d'une prodigieuse et indomptable vitalité qui ne peut être mise uniquement sur le compte des individus. Ceux-ci ne font que puiser au fonds commun de l'énergie française, „cette énergie toujours renaissante qui, à travers les défaites et les victoires plus épuisantes encore, garde intactes ses chances d'avenir".

LUCIEN RUDRAUF.

1. *Revue des Deux-Mondes* 1er Août 1837.

LA PHILOSOPHIE HISTORIQUE DE HOENE WROŃSKI

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES IDÉES CONTEMPORAINES EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE.[1]

La première moitié du XIX[e] siècle est la période la plus brillante et la plus féconde de la philosophie polonaise. C'est le temps où la philosophie s'élève à son vrai rôle de *magistra vitae,* non plus pour l'individu, mais pour la nation; c'est le temps où elle s'érige en religion nationale inspirant les grands génies poétiques contemporains et s'inspirant elle-même de leurs créations, se diffusant par leurs oeuvres dans les classes intellectuelles de la nation, se résumant en un crédo politique et social qui dirigera l'activité politique jusqu'à l'échec de la dernière insurrection, celle de 1863, ne cédant qu'alors la place au positivisme destiné à son tour à dicter à la nation ses principes d'action collective jusqu'à la fin du siècle.

Les doctrines qui se manifestent dans la première moitié du siècle offrent une série de traits communs malgré les différences qui séparent les conceptions individuelles de leurs auteurs, et la diversité des influences subies. Le trait dominant est le désir conscient de créer un crédo philosophique national, fondé sur la spéculation philosophique érigée parfois en religion. C'est donc avec raison que l'on a appelé la philosophie de cette époque: *philosophie nationale.* Mais en se posant consciemment ce problème — par quoi elle s'oppose à la philosophie inconsciente qui dirige ordinairement le sort des nations — elle cherche en même temps à dépasser les bornes de la nationalité polonaise.

1. Par M. W. M. Kozlowski, Professeur de philosophie à l'Université de Poznań.

Pleine de foi en la primauté politique, intellectuelle et surtout philosophique de la Pologne et du rôle directeur que l'avenir réserve à cette nation dans la groupe des peuples slaves, elle s'érige en philosophie slave.

D'autre part, tout en aspirant à se transformer, comme jadis le néo-platonisme en une religion philosophique et nationale ou même sociale, elle n'est pas hostile à la religion traditionnelle. Elle considère le christianisme soit comme la religion définitive soit comme une étape indispensable du développement religieux qu'elle aspire à continuer: tous ses représentants admettent sous forme plus ou mois vague l'idée d'une divinité personnelle, contrairement au panthéisme de la philosophie allemande contemporaine dont ils s'inspirent souvent et qu'ils essaient de concilier avec leurs propres principes.

Le fait historique qui a provoqué l'éclosion de cette philosophie étant la chute et l'asservissement de la Pologne, il s'ensuit que les problèmes historiosophiques la préccuperont par dessus tous les autres. Quelles ont été les sources et les causes de ce malheur national, quelle en est la relation avec les événements, avec les idées dominantes et les croyances des peuples civilisés contemporains, quelles sont les raisons d'espérer une résurrection prochaine, quelles voies y conduisent? — tels étaient les problèmes poignants qui se présentaient aux héritiers d'une génération dont la vie s'était écoulée au milieu de luttes ininterrompues pour l'indépendance nationale, depuis l'insurrection de 1794 jusqu'au Congrès de Vienne qui restaurait le royaume de Pologne dans une faible partie de son ancienne étendue et qui d'ailleurs par une union personnelle l'assujettissait à la Russie. Ce sont ces problèmes qui feront le fonds des préoccupations de la philosophie nationale polonaise.

Si maintenant l'on considère les influences exercées par la philosophie occidentale contemporaine, on aperçoit une dualité très remarquable. Tandis que la forme spéculative est empruntée à la philosophie allemande, le fonds des idées, au moins chez les représentants les plus typiques de la philosophie nationale polonaise, est soumis à l'inspiration française. Un seul philosophe notoire de ce temps subit l'influence des idées anglaises; c'est Michel Wiśniewski, le précurseur du positivisme.

Les principaux représentants de cette doctrine sont par ordre chronologique: Hoene-Wroński (1778—1853), Gołuchowski (1797—1858), Kremer (1806—1875), Libelt (1807—1875), Cieszkowski (1814—1894). Nous nous proposons d'étudier le premier et le dernier de ce groupe. Ce sont les représentants les plus typiques de l'Ecole (s'il est permis d'employer ce mot); ils en constituent en même temps les deux pôles opposés; toutefois ils ont subi des influences communes qui sous l'influence du tempérament personnel et de l'expérience vitale ont évolué dans des sens divergents. Nous compléterons cette étude par une revue des idées philosophiques de cette époque sous la forme poétique qu'elles revêtent dans les productions de la Pléiade contemporaine et notammemt dans les poèmes de Sigismond Krasiński.

* * *

Hoene-Wroński appartenait encore à la génération de la lutte active. A l'âge de 16 ans, il prit part à l'insurrection de 1794. Quand Varsovie était assiégée par les forces réunies des Russes et des Prussiens, il se signala en faisant sauter une redoute russe d'un seul coup de canon bien pointé. Après l'annexion de la Pologne il demeura quelque temps en captivité, puis il prit du service dans l'armée russe au moment même où Dąbrowski faillit s'engager dans l'armée prussienne. C'est alors que la nouvelle lui parvient que des légions polonaises se forment sous la protection de la France. Il traverse l'Allemagne et s'y arrête, nous dit-on, en raison des difficultés insurmontables créées aux jeunes gens qui désirent s'engager dans les corps légionnaires. Il étudie et fait provision de livres nouveaux. Arrivé en France il obtient, grâce à la protection de Kościuszko, une place à l'observatoire astronomique de Marseille. Il y reste dix ans et publie des études astronomiques et philosophiques. Ses Notes sur l'*Astronomie* de Lalande sont appréciées par l'auteur qui l'engage à continuer afin de pouvoir en profiter pour la deuxième édition. Parmi ses publications de l'époque se trouvent *le Bombardier polonais* et une exposition étendue de la philosophie critique de Kant, avec un développement personnel sur le dernier principe du

savoir. Ces travaux étaient dédiés à Dąbrowski. Ils lui valurent les encouragements du général qui lui conseilla de „travailler à un mémoire sur le nécessité de rétablir la Pologne pour le bonheur de l'Europe". Ses premiers essais philosophiques dont nous pouvons nous faire une idée par une publication posthume signalent une érudition étonnante et universelle; ils semblent indiquer une tendance à la philosophie inductive fondée sur l'encyclopédie des sciences qui fait songer à l'idée comtienne du *Cours de philosophie*, mais qui contrairement à ce qui a lieu chez Comte est basée sur une investigation epistémologique et critique inspirée par l'oeuvre de Kant.

Malheureusement Hoene-Wroński ne se contenta pas de développer les idées sobres et exactes de ce philosophe ni de suivre la voie par lui indiquée. Il se sent attiré vers les spéculations de Fichte et de Schelling dont il étudie les oeuvres. Il cherche comme eux une philosophie absolue dépassant les bornes fixées par Kant à l'intelligence humaine. Son esprit mathématique et son esprit religieux (nous prenons ce dernier terme dans le sens que lui donne Emile Faguet et qui consiste à aimer la certitude et à aimer la certitude en commun) l'y engagent au même degré. Cette foi en la vérité absolue, unique et éternelle, cette tendance à se transférer dans les régions de l'abstraction la plus haute vicient ses oeuvres mathématiques et impriment à sa philosophie un sceau de dogmatisme, d'intolérance et d'immobilité. Lorsqu'en 1810 Hoene-Wroński présenta à l'Académie des Sciences son mémoire sur: *Le principe premier des méthodes algorithmiques*, Lagrange en l'appréciant accentua sa généralité extrême et en demanda une application concrète. On peut adresser le même reproche à la philosophie de Hoene-Wroński: il oublie souvent l'adage de Kant que l'abstraction dépassant toute borne aboutit au vide.

Le mémoire que nous venons de mentioner marque une étape importante dans la vie de notre penseur. Il quitte Marseille pour s'établir à Paris. Convaincu du caractère absolu de ses découvertes, agacé par le manque de considération de la part des mathématiciens les plus éminents, il adopte une attitude présomptueuse et s'engage avec eux dans une polémique où il n'a pas le dessus. Les événements politiques attirent

bientôt son attention, en éveillant le souvenir des luttes auxquelles il avait participé et en lui rappelant les encouragements du Général Dąbrowski. L'année 1814 amène en France la Restauration qui est définitive en 1815. Notre philosophe se retourne vers l'actualité. Les oeuvres de de Maistre, de Bonald paraissent ou entrent en vogue. Il n'est point possible de croire que ces oeuvres restent inconnues à un lecteur aussi avide que Hoene-Wroński. De Maistre, le philosophe réactionnaire doué cependant d'un sentiment si vif de patriotisme, l'homme aux yeux de qui la destruction de la France, toute jacobine qu'elle fût, aurait équivalu à l'enlèvement d'une planète du système solaire et aurait abouti à „deux siècles de massacres, (à) la sanction des maximes du plus odieux machiavélisme, (à) l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine" comme „suite infaillible d'une telle rupture d'équilibre" cet auteur, disons-nous, devait frapper l'esprit de Hoene-Wroński et lui rappeler que sa patrie avait subi le sort dont la France à son tour avait été menacée. Son intelligence visant toujours aux généralités les plus abstraites devait lui mettre sous les yeux le problème historiosophique impliqué dans ce fait.

Le retour des Bourbons et des émigrés mettait en présence les deux France, celle de l'Ancien régime et celle de la Révolution. Or, comme la France était le centre rayonnant des influences politiques dans tout l'Occident, cet antagonisme se généralisait un peu partout. L'esprit philosophique de Hoene-Wroński lui dictait une attitude au dessus des partis, qui lui permettrait de les considérer *sub specie aeternitatis;* sa bonté naturelle l'inclinait à la conciliation; sa foi inébranlable dans la méthode fichtéenne, renforcée par son esprit mathématique et par son intelligence religieuse visant à une certitude absolue donnaient un caratère quasi-apodictique à toutes les solutions qu'il proposait; enfin son pacifisme naturel, son évolutionnisme philosophique lui montraient la voie des réformes venues d'en haut, plutôt que celle des Révolutions. Ces caractères généraux de son intelligence décidèrent des traits dominants de sa doctrine historiosophique, et des voies qu'il employa pour la propager et l'appliquer. On trouve cette doctrine déjà complète dans trois opuscules parus en 1818 et 1819, intitulés:

Introduction à un ouvrage intitulé *Le Sphinx.* Paris. Mars 1818. et *Sphinx* ou la *Nomothétique Séhélienne* N° 1. Paris, Décembre 1818 (dédié à Alexandre I, empereur de Russie et roi de Pologne) et N° 2 Paris, Mars 1819.

Il appelle d'abord sa doctrine séhélianisme de l'hébreu *sehel* (raison): plus tard il la nommera messianisme. Il renouvelle son exposé avec des modifications peu importantes dans le *Prodrome du messianisme,* Septembre 1831. ainsi que dans les *Prolégomènes du messianisme.* Il en déduit les conséquences psychologiques dans sa *Philosophie absolue de l'histoire.* Août 1852.

Quiconque a étudié les progrès de l'humanité, dit Hoene-Wroński, a du acquérir la conviction qu'en dehors de la liberté, qui est le caractère éminent de l'homme, l'histoire du genre humain est soumise à des lois. Une courte réflexion suffit à nous assurer que les progrès de l'humanité reposent sur ceux de la science. Toutes les actions humaines tant pragmatiques que morales dépendent de l'état de la science. Tout le reste n'offre que des motifs secondaires d'action. C'est ainsi que notre philosophe pose la thèse qui, dans la seconde moitié du siècle, sera élaborée avec une érudition remarquable, par Bucle, dans son *Histoire de la Civilisation en Angleterre,* à laquelle elle sert de base.

Mais les progrès de la science, continue notre philosophe, sont soumis à des lois fixes et déterminées; elles tendent continuellement à se rapprocher de principes de plus en plus élevés. Chaque étape sur cette voie de progès offre une forme nouvelle de science, déduite des principes correspondant à ce degré de perfection, ayant son caractère propre et une sphère d'application de plus en plus étendue. D'autre part les actions humaines s'adaptent à ces nouvelles vues et subissent la direction des règles consécutives. Il s'ensuit qu'aux époques différentes du développement, les buts différents auxquels les actions humaines sont subordonnées à tour de rôle offrent „les critères de la grandeur humaine". C'est ainsi que le culte raffiné du bien-être physique et particulièrement de l'amour sexuel a été l'expression de la grandeur chez les Egyptiens et chez tous les peuples de l'Orient. Plus tard c'est la justice, et l'héroïsme

nécessaire à sa réalisation, qui devient le but principal des Grecs et des Romains. La pureté des maximes morales et la foi en Dieu a été l'expression de la grandeur chez les Chrétiens. Enfin depuis la Réforme, la certitude de la science, ou plutôt de la réalité physique dont cette certitude dépend devient l'expression de grandeur qui domine encore le temps présent chez les peuples civilisés. Une vue sommaire de l'histoire suffit à faire saisir les conséquence de ces quatre buts dans les quatre périodes de l'humanité.

On voit que Hoene-Wroński établit dans cette première esquisse ce qu'il appellera plus tard la loi du progrès par voie d'induction historique, comme le fera Auguste Comte pour sa loi „des trois états". Ce n'est qu'ultérieurement qu'il cherche à la déduire *a priori* pour lui donner ce caractère absolu et nécessaire qu'il imprime à toute sa doctrine. Il y suit la méthode de Fichte pour qui toute l'histoire de l'humanité pouvait être déduite *a priori* des buts auquels elle a tendu; cette déduction formant l'objet de la philosophie de l'histoire possède un degré de certitude supérieur à celle que peut nous offrir l'histoire fondée sur les faits. Fichte oppose en effet ce dilemme à la doctrine kantienne : La méthode apriorique est justifiable en général ou non. Si elle l'est, Kant n'est pas allé jusqu'au bout en admettant la connaissance empirique. Si elle ne l'est pas, toute la doctrine kantienne est une erreur. C'est pour la première de ces „cornes" du dilemme qu'opte Fichte. Il revient ainsi à l'attitude cartésienne renforcée par la substitution de l'apriorisme platonicien aux „idées" de Saint Augustin qui en offrent une modification théologique. Hoene-Wroński le suit volontairement dans cette voie si conforme aux tendances de son esprit mathématique.

La déduction des quatre époques historiques sera donc fondée pour notre philosophe sur le but définitif de l'homme. Quel peut-il être? Pour Fichte qui suivait en les dépassant les inspirations historiosophiques de Kant, la fin de la vie du genre humain sur la terre, c'est que dans cette vie les hommes puissent ordonner librement tous leurs rapports mutuels conformément à la raison. Hoene-Wroński pensera que le but le plus noble et le plus digne d'etre posé comme définitif à la carrière terrestre de l'homme, c'est d'acquérir l'immortalité qui ne peut

être · que l'oeuvre de l'homme lui-même. Il rattache cette conception philosophique à une texte de l'Evangile où le Christ dit que l'immortalité doit être acquise par une nouvelle naissance. C'est cette régénération spirituelle de l'homme ou bien sa création nouvelle par lui-même, condition de son immortalité, qui est mise en connexion causale avec la moralité. Sans insister sur la déduction de ces quatre buts (dont deux sont négatifs et deux positifs) qui étant contradictoires ne peuvent être simultanés et qui se disposent par conséquent dans la suite des temps, nous remarquerons seulement que la possibilité de la création nouvelle de l'homme par lui-même repose, selon Hoene-Wroński, sur la spontanéité absolue de la raison humaine, sur la faculté créatrice inhérente au savoir humain. Cette spontanéité est la faculté de reconnaître l'absolu, principe de toute réalité consistant dans l'identité du savoir et de l'être. C'est ainsi que la métaphysique schélingienne s'associe à la méthode dialectique de Fichte dans les labyrinthes stériles du verbalisme spéculatif. En effet si Hoene-Wroński avait retenu le seul sens acceptable dans lequel Kant admet la création de la réalité (c'est-à-dire de notre expérience, commune au genre humain) par la science comme reposant sur les éléments aprioriques de notre connaissance, cette création ne saurait être que relative et se bornerait au monde phénoménal. Mais notre philosophe accepte le jeu de mots de la spéculation allemande post-kantienne. Il transfère dans le domaine de l'absolu et de la réalité transcendante le pouvoir créateur qui, en fait, ne concerne que, l'élément constructif, architectonique de notre science. De là deux thèses inadmissibles: que la science peut poser des buts et qu'elle a un pouvoir créateur non seulement architectonique mais réel, analogue à celui que la spéculation théologique attribuait à Dieu. C'est sur cette équivoque simpliste qui a échappé à la perspicacité critique de notre auteur, trop subjectif dans l'appréhension soit des doctrines qui lui sont chères, soit de celles qui contredisent ces dernières, que repose, comme nous le verrons dans la suite, sa tentative de réconcilier la science et la religion.

Les grandes époques de l'histoire sont à peine indiquées dans cette première esquisse. L'auteur y insiste davantage dans

ses oeuvres ultérieures. Nous pensons utile de donner immédiatement une analyse succincte de cette conception historiosophique. Hoene-Wroński distingue trois ères dans l'histoire réelle; l'ère vécue, l'ère actuelle et l'ère future. La première est celle des buts relatifs. Elle embrasse le passé historique en formant quatre périodes distinctes. La première de ces périodes est celle de l'Orient antique dont le but est positif et physique, à savoir la satisfaction des besoins et des désirs du corps. „Le culte raffiné du bien-être corporel, ou le developpement de l'homme, dans ses dépendances terrestres tout à la fois de la nature et de Dieu, et dans leurs résultats respectifs familiaux et sociaux fut d'abord le but chez tous les peuples de l'Orient". La seconde phase est l'histoire de la Grèce antique et de Rome. Le but qui se manifeste est spirituel et négatif. C'est la sûreté publique ou la garantie de la justice par la politique, c'est-à-dire de la sécurité personnelle par un État reposant sur des lois. La législation, le droit, l'État, la République, la liberté, la patrie, tels sont les grands pivots de la vie à cette époque; l'héroïsme en est la vertu dominante. La troisième période embrasse le Moyen-âge. Son but est positif et spirituel: la religion. La fondation de la sainteté et la moralité publique garantie par la religion, telles sont les oeuvres de cette époque. La quatrième période comprend les temps modernes depuis la Réforme jusqu'à la Révolution. Son but est négatif et spirituel. Le bien-être spirituel ou de cognition est son caractére prépondérant. La liberté de conscience et les sciences sont les acquisitions de cette période terminant l'ère des buts chrématiques. Chaque période de cette ère a developpé une faculté importante pour le progrès de l'humanité. La première: le bon sens; la seconde: la raison pratique; la troisième: la raison religieuse; la quatrième: la raison spéculative.

L'ère qui suit est l'ère des buts transitifs. Elle comprend l'époque actuelle, (celle de Hoene-Wroński). La lutte du chrématisme mourant avec l'achrématisme de l'avenir en est le trait dominant. Son apport le plus important, c'est la découverte et l'établissement de la loi du progrès. Kant en a été en quelque sorte le précurseur: il pressentit la raison achrématique qui en est l'instrument. Cette ère a été préparée par deux faits

rationnels; la disparition de la finalité dans le développement ultérieur de l'humanité et l'émancipation spontanée de la raison humaine qui tend à remplacer cette finalité. Il s'ensuit l'absence des buts universaux qui dans les quatre périodes précédentes ont été fournis par la disposition providentielle de la nature humaine et pour lesquels il ne lui restait qu'à chercher des moyens de réalisation et, d'autre part, la recherche des buts absolus et définitifs conformes à sa raison absolue. C'est l'état critique de l'humanité. L'élément fondamental de cette ère qui n'embrasse qu'une seule période, est la tendance de la raison à s'affranchir de ses conditions physiques. Par la réunion des éléments révélés ou passifs de la première et de la troisième périodes (le précepte moral et le Verbe) d'une part, et des éléments créés ou actifs de la deuxième et quatrième périodes, (devoir et certitude du savoir) d'autre part, se forment deux partis antagonistes dont la lutte remplit cette ère. La direction de l'humanité vers ses destinées absolues en forme le contenu. Elle sera effectuée par l'association messianique: L'Union Absolue.

Nous devons introduire ici une remarque pour prévenir une objection relative aux faits historiques. On sait que la formation du parti *wigh* et du parti *tory* (libéraux et conservateurs) remonte au XVIIe siècle. Hoene-Wroński s'en rend bien compte et remarque que ce n'est pas l'existence de ces deux partis qui forme le trait dominant de la période cinquième, mais leur antagonisme absolu. C'est à ce moment que la bande infernale, c'est-à-dire la clique composée d'égoïstes et de parasites sociaux exploite les deux partis antagonistes pour l'accomplissement de ses buts personnels. Elle domine dans l'Eglise et dans l'Etat; elle est maîtresse des peuples et des rois. L'ère troisième est celle de l'achrématisme; époque de la réalisation de la destinée humaine, des buts rationnels, de la solution du problème, de l'accomplissement de la loi du progrès. Elle forme deux périodes: la sixième est l'époque du savoir absolu et du triomphe du messianisme. Son but est la vérité absolue, l'élément achrématique de toute réalité, l'identité primitive du savoir et de l'être. Après avoir atteint à la vérité absolue le monde tendra la main vers le bien absolu dont l'accomplissement est réservé

à la septième période, période terminale de l'histoire. Son but est la vertu. Le caractère extérieur du bien absolu consiste dans l'identité finale de l'autonomie et de l'hétéronomie. Le rétablissemment définitif de l'être absolu dans l'homme, sa régénération spirituelle par la réalisation du Verbe en lui, enfin l'unité des buts absolus par l'identification du vrai et du bien, par la découverte de l'essence intime ou principe suprême de Dieu; l'individualisation absolue des êtres raisonnables à l'heure de la mort, l'établissement définitif de l'immortalité dans l'homme, la création propre de l'homme, voilà ce que va apporter cette dernière période de l'humanité. L'antinomie sociale sera résolue; l'humanité immortelle deviendra, non pas en esprit, mais en réalité l'image de Dieu sur la terre. Les livres sacrés deviendront aussi clairs que les mathématiques. La foi et la science se confondront pour former un seul immense flambeau de lumière. Le régne du paraclète sera établi.

Les vues que nous venons d'exposer présentent une certaine parenté générale avec la conception historiosophique de Charles Krause (1781—1832), philosophe allemand, élève de Fichte et de Schelling, qui, malgré l'extravagance de certaines idées a été un homme de bonne foi, souffrant la persécution et la pauvreté et qui, comme Dühring plus tard, n'ayant pu dans la hiérarchie universitaire dépasser le grade de privat-docent n'en exerça pas moins une influence très considérable qui dépasse les frontières de sa patrie et les limites de sa langue. Mais les analogies entre les deux doctrines sont confinées aux considérations générales. La division des époques est déjà bien différente chez les deux écrivains. Comme Fichte, Krause ne voit dans l'histoire réelle qu'une illustration de l'idée pure de l'histoire. Celle-ci est la connaissance de la vie et de son évolution conçues en elles-mêmes. L'humanité est une vaste société dépassant les bornes de notre planète; l'humanité terrestre en est un membre vivant qui ignore les relations qui l'unissent aux sociétes supérieures. La fin des sociétés conçues comme personnes morales collectives est de cultiver tous les éléments de la nature humaine et de réaliser toutes les aspirations de la vie humaine avec ordre et harmonie. La mission des individus est de réaliser à leur façon l'idée totale de l'homme. L'individu n'en est pas moins

une fin en soi. Tous sont essentiellement égaux, mais chacun ne peut entrer en possession de son véritable moi que par l'association et le commerce avec ses semblables. La société du genre humain n'est elle-même qu'une grande personne. Si nous ajoutons que Dieu est conçu par Krause comme personne et Univers à la fois (vue qu'il appelle panenthéisme) et que l'humanité remplissant de sa vie tout l'espace et toute la durée est composée d'une infinité d'âmes dont le nombre ne peut être ni augmenté ni diminué et dont chacune doit attendre sa destinée rationnelle, on s'apercerra que dans ses conceptions générales Krause se gêne aussi peu d'unir les contradictoires que Hegel lui-même. Sa doctrine réunit en effet le panthéisme et le théisme, l'individualisme et l'universalisme dans les fins de l'histoire, la société et l'individu dans sa conception sociologique. M. Robert Flint dans son exposé du système historiosophique de Krause fait cette remarque intéressante: „Le lecteur familier avec les spéculations d'Origène n'aura pas été sans s'apercevoir que Krause s'est approprié les plus téméraires d'entre elles comme si elles étaient des vérités démontrées" Notre lecteur ne manquera pas non plus de s'apercevoir que ces témérités n'ont pas été sans influence sur Hoene-Wroński en ce qui regarde la liaison des éléments contradictoires de son système et le traitement des mythes comme réalités historiques.

Beaucoup plus importante est la partie de la doctrine de Krause concernant l'organisation de la société. Elle a eu une influence considérable sur les sciences politiques et le droit, contribuant de concert avec le Saint-Simonisme à la création en Allemagne de la „Doctrine de la société" *(Gesellschaftslehre).* Elle a aussi inspiré, semble-t-il, certains éléments constitutifs de la doctrine de Hoene-Wroński.

Krause distingue trois genres d'associations dont la société serait composée. Celles dont les fins sont générales, comme la famille, la communauté des amis, la race. Leur but est d'aider l'individu à réaliser la destinée de tout son être. Le second groupe embrasse les associations destinées à accomplir certaines oeuvres imposées à l'humanité, telles que l'éducation, la science, l'art, etc... Le troisième est formé par les associations présentes ou futures qui correspondent à toutes les phases essen-

tielles de la vie humaine, à toute les fins de notre nature telles que la justice (l'État), la religion (l'Eglise), la moralité, la beauté. Hoene-Wroński semble avoir puisé dans cette doctrine de Krause ses idées sur le rôle de l'État, de l'Eglise et de l'Union messianique.

Enfin la doctrine concernant les âges de l'humanité que Krause considère comme analogues aux âges de l'individu: enfance, jeunesse, maturité (époques ascendantes) haute maturité et vieillesse (époques descendantes) a été justement critiquée par Hoene-Wroński qui lui reproche d'exclure „toute idée d'un but final de l'espèce humaine". Toutefois elle ne semble pas avoir été sans influence sur la doctrine de notre philosophe. En effet après l'âge de l'enfance et de l'innocence *(Keimalter)* nous trouvons chez Krause deux âges correspondant aux sept périodes de Hoene-Wroński sauf quelques différences dans les subdivisions. Ce sont: l'âge de la croissance, *(Wachsalter)* dont la première es trois périodes sest formée par l'antiquité, où la clairvoyance primitive cesse presque entièrement, où le polythéisme domine, où la fureur des guerres se déchaîne, où l'esclavage et les castes sont instituées. Vient ensuite le Moyen-âge, époque du monothéisme abstrait, étroit, conduisant au fanatisme et au mépris du monde, au despotisme clérical et théocratique. En troisième lieu sont les temps modernes où l'humanité rejette toute autorité interposée entre elle et les sources primitives de la vérité. La lutte du nouveau avec l'ancien, les contradictions, la corruption et les difficultés la remplissent. Ces trois périodes correspondent aux cinq périodes de Hoene-Wroński. Les deux dernières périodes de notre philosophe embrassent l'âge de maturité de Krause dans lequel toutes les puissances de l'humanité seront entièrement et harmonieusement developpées, où l'humanité exercera une domination complète sur la nature physique et sur elle-même, où toutes les sociétés qui la composent s'uniront pour former une vaste individualité collective, où le panthéisme sera accepté universellement et du fond du coeur comme la seule doctrine véritable.

Il faut pourtant remarquer que la division en périodes a chez Hoene-Wroński, un fondement bien différent et un développement tout à fait spécifique. Par conséquent il ne peut s'agir d'une influence lointaine. Enfin il faut tenir compte du fait que les

deux philosophes n'ont pu échapper à l'influence de la division traditionnelle du temps en passé, présent et avenir, et de l'histoire vécue en ancienne, médiévale et moderne. Toutefois, on ne peut nier une certaine parenté d'idées entre les deux conceptions, parenté confirmée par l'aveu de Hoene-Wroński lui-même. Dans une oeuvre posthume ultérieure à la *„Philosophie de l'histoire"* et consacrée à l'exposition des étapes successives qui ont conduit la pensée philosophique vers le messianisme Hoene-Wroński constate que le système de Krause „nous rapproche du terme idéal de la philosophie que le Messianisme doit réaliser". Les deux doctrines (celle de Fichte et celle de Krause) sont de véritables conquêtes dans le domaine des vérités philosophiques: celle de Fichte étant la fondation péremptoire de la réalité humaine, celle de Krause de la réalité divine.

Revenons encore pour un moment à l'esquisse première, celle du *Sphinx,* contenant le programme concis de toute l'oeuvre historiosophique de notre philosophe plus sobre et plus claire que maint développement ultérieur. Après y avoir exposé les vues que nous connaissons, il donne une brève caractéristique du temps présent. Il s'agit de l'année 1818. Le trait dominant des tendances actuelles, di-il, c'est qu'elles visent à la certitude de la science concernant notre être actuel ou matériel, c'est-à-dire la réalité matérielle conditionnée par l'espace et le temps, et par conséquent relative. Au contraire, tout ce qui est absolu dans la science, le sentiment et la volonté, est négligé ou rejeté. La science, l'autorité politique, le pouvoir directeur de la religion, l'idéal dans l'art sont méconnus. Les intérêts des nation et des individus sont soumis à la domination de la réalité relative. Ils sont par là dénués de liaison et d'unité interne, laquelle ne peut être établie que par la réalité absolue. Ils manifestent par suite un antagonisme de plus en plus visible et rendent la situation de l'Europe de plus en plus critique. Heureusement, l'homme ne peut se contenter de la certitude relative. Celle-ci a fait naître le scepticisme dont Hume a été le représentant et qui a provoqué la découverte hantienne de la tendance de l'humanité à l'absolu, tendance précisée par les écoles ultérieures de Fichte et de Schelling. L'absolu dans les tendances actuelles n'est qu'un objet de sentiment; il introduit néanmoins des buts

universaux et absolus dans l'activité humaine. Telles sont les modifications introduites par la philosophie nouvelle dans la religion, la moralité, la politique et la science. C'est sous l'influence de cette philosophie qu'ont pris naissance „La Ligue de la vertu" *(Tugendbund)* et la Sainte-Alliance dans lesquelles l'oeil égaré du philosophe croit voir des institution anticipant sur „L'Union antinomienne" organe qui doit réaliser l'idéal du messianisme.

Pour expliquer ce terme nous serons forcés de recourir au *Prodrome du Messianisme*. Ce livre paru en septembre 1831, au lendemain de la Révolution de Juillet, moment de retour aux idéaux revolutionnaires, moment de triomphe (bien incomplet encore) de la France nouvelle. La victoire si manifeste des idées nouvelles sur l'Ancien Régime ne décourageait pas Hoene-Wroński. Il ne le rassurait pas non plus sur le sort futur du monde. Les partis n'existaient-ils pas comme avant Juillet? L'antagonisme des idées ne continuait-il pas? Hoene-Wroński s'applique d'abord à bien établir le point de départ de sa doctrine qu'il considère d'autant plus indispensable et salutaire que le progrès politique se manifeste plus visiblement. Comme Auguste Comte qui venait de publier le premier volume de son Cours, il cherche le moyen d'éliminer l'anarchie intellectuelle pleine de dangers pour la société des peuples, parce qu'elle les dirige vers l'anarchie politique et sociale. L'opposition entre les deux camps, celui des indépendants ou libéraux et celui des non-libéraux ou monarchistes se présente à Hoene-Wroński comme une opposition de deux systèmes d'idées dont chacun, présentant une consistance parfaite à l'intérieur, contraste en tous points avec son antagoniste. Ce contraste, commençant par la méthode, embrasse tous les points essentiels et les buts suprêmes. Le premier est le partisan de l'expérience et de la méthode inductive; le second, de la révélation et de la déduction rationialiste. Le premier considère comme but suprême la réalisation des droits de l'homme, c'est-à-dire la cause terrestre; l'autre le droit divin, c'est-à-dire la cause du ciel, le premier représente en religion l'athéisme ou le déisme; le second le théisme ou le christia nisme comme religion développée. Le premier crée la société des théophilantropes n'ayant aucun

but spécial; le second l'église dont le but est la fondation du royaume de Dieu sur la terre; le premier vise à l'individualisation du pouvoir suprême dans chaque individu particulier: le second à son universalisation en une personne souveraine; il s'ensuit que le premier parti aspire aux institutions républicaines et à la fédération des peuples conservant leur indépendance, le second aux institutions monarchiques et à la théocratie des Etats soumis à une législation divine et formant une union universelle. Le premier parti voit le but suprême de l'humanité dens le bien-être commun qu'il est possible d'atteindre par voie de perfectibilité sans la protection de la société universelle, garantie par la fédération des Etats, le second l'acquisition de l'immortalité par la grâce de Dieu comme suite d'une rédemption éliminant la chute morale et obtenue sous la sauvegarde de la théocratie des Etats.

Telles étaient les contradictions qui divisaient le monde contemporain, le monde de 1831. Sont-elles contingentes, le résultat accidentel d'une erreur de raisonnement de l'un des deux partis antagonistes? Reposent-elles au contraire sur une nécessité inhérente à l'esprit humain? Dans la première hypothése, il n'y a rien qui puisse menacer l'avenir de l'humanité. La contradiction disparaitra quand l'erreur sera dévoilée par le triomphe du parti qui possédait la vérité. En revanche si la source des contradictions se trouve dans l'intelligence humaine la lutte coutinuera jusqu'au moment ou elle détruira la civilisation. Le problème qui se présente à l'humanité au moment actuel si elle veut éviter une nouvelle chute morale, est de prouver que la lutte résulte d'une antinomie de l'esprit; que les deux partis en sont le jouet, qu'ils combattent pour un même bouclier dont chacun ne voit que la moitié, comme dira plus tard Herbert Spencer dans sa tentative pour réconcilier la science et la religion.

C'est la solution que Hoene-Wroński admet. Il en trouve la preuve dans le fait qu'aucun des deux partis n'a entièrement raison et qu'aucun n'a entièrement tort. Chaque parti a raison quand il pose son assertion: il a tort quand il lui attribue une valeur exclusive. C'est ainsi que les libéraux ont raison de considére l'expérience comme un principe illimité de vérité; ils ont tort

quand ils la considérent comme l'unique principe de vérité. Il en est de même pour le parti contraire en ce qui concerne la révélation. Sans insister sur ces preuves et en omettant la déduction historique et raisonnée de l'antinomie sociale dont les deux termes sont dérivés, l'un de l'évolution de l'humanité, l'autre des principes intimes de la réalité de l'homme, nous nous bornerons à remarquer que le sens du mot „révélation" chez notre auteur coïncide avec celui qu'on donne ordinairement au mot „intuition", notamment pour désigner un sentiment purement interne d'une vérité dénuée de preuves logiques. Les antinomies sus-mentionnées conduisent providentiellement l'humanité, inconsciente d'ailleurs de ce patronage, jusqu'au moment où la spontanéité de ses actions lui devient manifeste. Le problème de la philosophie historique consiste à lui dévoiler les progrès de cette spontanéité, c'est-à-dire les lois générales de l'évolution de l'humanité.

Pour saisir le sens des deux tendances contradictoires dont le concours produit la civilisation, il est nécessaire de les réduire à leurs moments philosophiques. L'antinomie repose en effet sur le contraste de deux fonctions essentielles de l'esprit humain: la cognition et le sentiment. La raison qui est le fondement de toute réalité, peut s'identifier à tour de rôle avec chacune d'elles, dans le domaine de l'illusion, en lui reconnaissant de la validité et en négligeant son contraire. Chaque parti forme un groupement congénital à l'une deses fonctions ou pouvoirs à l'un de ses psychologiques. La cognition repose sur l'expérience, le sentiment sur la révélation (croyance intuitive). De là deux conceptions contraires. Le parti de l'expérience admet que l'humanité débute par un état d'animalité et se perfectionne par la pensée, qui elle-même n'est qu'une modification de la matière. Il n'y a donc d'autre vérité que celle qui résulte de la réaction de la matière, ni d'autre bien que le bien-être corporel. La langue n'est qu'une matérialisation conventionnelle de la pensée et la logique, qu'une expression des modifications de la matière créant la pensée. Il n'y a point d'ordre dans l'Univers, hormis celui du hasard et le terme de son existence est la mort.

A ces sept assertions fondamentales, le parti du sentiment en oppose sept autres qui leur sont antithétiques: Dieu a créé l'homme immortel et doué d'une connaissance absolue, mais

les esprits supérieurs l'entraînent dans la chute morale en abusant de leur toute-puissance. La matière formant l'Univers n'est qu'une modification de l'esprit divin. Il n'y a d'autre bien que la perfection morale qui projette un rayon de bonheur sur la tristesse de la déchéance. Il n'y a d'autre vérité que celle qui est dérivée de l'acte divin et connue par la révélation. La langue est un don de Dieu, un symbole mystique, le „Verbe primordial" laissé par grâce à l'humanité déchue. La logique forme un système de liens unissant après sa chute l'esprit à la connaissance des vérités absolues. L'Univers, enfin, est un produit „final", puisqu'il est l'expression de la raison divine, et le terme de l'évolution de l'humanité n'est que le retour de toute la création à l'immortalité.

Ces deux types forment les deux pôles de la philosophie actuelle. L'un est représenté par la philosophie anglaise; quant à l'autre nous en indiquerons plus tard l'expression littéraire réelle. Hoene-Wroński, dans le „*Prodrome*" en signale le représentant dans la philosophie autrichienne. Toutes les Ecoles intermédiaires ne sont que des produits eclectiques, des „ragoûts philosophiques" fruits, soit de l'inconséquence logique, soit de la timidité morale, soit enfin de l'attrait de la nouveauté.

Chaque type implique des conséquences pratiques différentes. Il y a trois classes de normes de conduite: les normes morales (avec comme sous-classes les normes éthiques et juridiques), les normes religieuses et les normes politiques. L'opposition des partis dans ce domaine se manifeste comme il suit: Pour le parti de l'expérience (libéral) le fondement de la moralité est la cause commune, la source du droit est le contrat mutuel, la vertu et par conséquent le devoir résident dans la satisfaction procurée par le sacrifice à la cause commune, par la philanthrophie; la religion se confond avec le déisme et la théophilantrophie; l'athéisme n'est pas exclu. Pour le parti de la révélation (conservateur) les normes sont: la volonté de Dieu, la législation divine, la charité, le théisme primitif avec le christianisme comme religion developpée. Dans les moyens de réalisation les principes contradictoires sont: la séparation des pouvoirs (constitutionnalisme) ou bien leur concentration (monarchisme); dans le domaine de

la politique intérieure l'équilibre politique, et la Sainte-Alliance dans le domaine de la politique extérieure. Le but suprême, pour la cause terrestre est, nous l'avons vu, la perfectibilité du genre humain et le bien-être universel. Pour le parti opposé, c'est la perfection morale, la rédemption et le retour à l'immortalité: en somme, le parti de l'expérience vise à la réalisation de la vérité, celui de la révélation à la réalisation du bien. Mais dans les conditions actuelles de la science ces deux tendances différentes ne font que rendre l'antithèse plus désespérée. Car la vérité ne nous est donnée que comme certitude empirique, c'est-à-dire qu'elle n'est la vérité que par rapport à nos conditions physiques. Elle reste par la même au dessous des exigences de la raison qui aspire à une vérité absolue. D'autre part le bien ne nous est donné que par notre réceptivité morale, c'est-à-dire par notre sentiment religieux sans aucune autre garantie que la foi fondée sur la révélation. Elle n'est donc que *relative* et notamment par rapport à nos conditions morales, tandis que la raison exige un bien absolu.

Cette antinomie menace d'anéantir la société quoique sa destination providentielle soit bien différente. Elle devrait donner un stimulus à l'homme pour la création dans les ténèbres de sa lumière propre.

En effet si l'humanité reste passive, c'est-à-dire, si les gouvernements conservent une attitude négative par rapport aux partis, il ne dépendra que du hasard lequel des deux sera le plus fort et triomphera; le hasard seul décidera si ce sera le triomphe de l'universalisme qui équivaut à la solution du grand problème ou bien celui des libéraux qui conduira à l'anarchie. Mais si les gouvernements voulaient adopter une attitude active, quelle doit être la direction à imprimer aux nations? C'st ici qu'entre en jeu le Messianisme comme solution providentielle. Nous prenons la liberté de répondre à la question proposée par les paroles propres de l'auteur en citant quelques pages d'un manuscrit inédit qui contient la réponse sous une forme concise.[1]

„Pour s'occuper définitivement, d'une manière péremptoire da la politique ou de la science sociale, surtout des grands

1. *Imposture et ignorance des paroles d'un soi-disant croyant.* Voir plus loin.

intérêts moraux des sociétés, il fant avant tout, et c'est là la condition absolue, indispensable, découvrir le but final de l'humanité sur la terre, c'est à dire, les *destinées absolues* de l'être raisonnable, que les hommes ne connaissent pas encore. — En l'absence de cette grande et décisive vérité politique on ne peut avec raison s'occuper péremptoirement que des intérêts physiques des sociétés".

„Ainsi malgré les progrès immenses que la philosophie vient de faire en Allemagne dans ce dernier demi-siècle, n'ayant pu encore parvenir à fixer ces finales destinées de l'homme, tout ce qui, dans ce pays philosophique, a été produit sur les grands et absolus intérêts moraux des sociétés n'est pas encore fondé en raison. Et pour ce qui concerne les autres pays, spécialement l'Angleterre et la France, où l'on n'a pas encore abordé ces graves questions philosophiques, il serait tout à fait inutile de parler ici de leurs directions sociales ou de leurs hautes vues politiques".

On peut pourtant choisir une voie provisoire. Notre auteur la trace dans la suite.

„Pour s'occuper provisoirement, avant la découverte des destinées de l'homme, de la politique ou de la science sociale, surtout des grands intérêts moraux des sociétés, il faut au moins fixer didactiquement les *conditions absolues des lois morales* qui seules peuvent régler ces grands intérêts sociaux. — Il faut donc fixer ainsi d'une manière positive et scientifique, d'abord le *caractère absolu de la morale*, par lequel elle se distingue de toutes les autres déterminations de la volonté humaine, et ensuite le *but absolu de la morale,* par lequel elle doit nécessairement se rattacher aux destinées finales de l'homme. Or ce caractère absolu de la morale, tel que les derniers progrès philosophiques l'ont fait découvrir en Allemagne, consiste dans *l'impératif catégorique* des lois morales, c'est à dire, dans la *nécessité pratique et absolue* de ces lois, par laquelle précisément elles se distinguent de toutes les autres lois qui régissent les déterminations de la volonté humaine et qui toutes n'impliquent que le caractère d'une simple *contingence pratique*. Et le but absolu de la morale, tel que le Messianisme l'a fait enfin connaître (Voyez le *Prodrome*), consiste dans la *connection*

causale de la morale avec la fin absolue de l'être raisonnable, c'est-à-dire, dans la *loi morale du progrès* que suit le développement de l'humanité sur la terre; loi positive qui prescrit, comme devoir suprême, la découverte du *vrai absolu* et du *bien absolu* sur la terre, dans les deux directions politiques, antinomiques et indestructibles qui se sont actuellement développées parmi les hommes, c'est-à-dire dans les deux partis du *droit humain* et du *droit divin*.

„Ainsi, d'après cette fixation didactique et irréfragable des conditions absolues des lois morales, la politique ou la science sociale, en voulant s'occuper des intérêts moraux des sociétés, doit présenter deux aspects distincts. Sous l'un de ces aspects, la science sociale, en s'arrêtant aux besoins actuels de l'humanité, et en se bornant ainsi au seul caractère distinctif des lois morales, c'est-à-dire à leur impératif catégorique, à leur nécessité pratique absolue, doit manifestement chercher à *réaliser les lois morales*, à établir positivement la morale sur la terre. Sous le deuxième de ces aspects, la science sociale, en portant ses vues sur les destinées finales de l'humanité, et en s'étendant ainsi jusqu'au but absolu de la morale, c'est-à-dire à la loi morale du progrès, au devoir suprême de la découverte du vrai et du bien, doit, tout aussi manifestement, chercher à *diriger l'humanité* vers ses destinées absolues, par l'accomplissement de cette loi impérative du progrès. Nous allons signaler en peu de mots, les moyens moraux, et par conséquent impératifs, que la science sociale découvre nécessairement pour l'obtention de ces deux objets distincts de ses recherches.

„En premier lieu, pour réaliser sur la terre les lois morales, ce qui est le premier de ses objets, deux voies différentes et également impératives se présentent successivement. En effet la détermination morale de l'homme, dépendant de son libre arbitre, de sa spontanéité pratique, se manifeste d'abord, comme effet extérieur, dans l'acte matériel de la volonté, et ensuite, comme cause intime, dans la maxime morale, dans le principe intellectuel de cette détermination. Ainsi pour établir réellement les lois morales parmi les hommes, il faut réaliser, d'une part, l'effet matériel de ces lois, c'est-à-dire, *les actions morales* des hommes, et d'autre part, le principe intellectuel de ces lois,

c'est à dire les *maximes morales* des hommes. Le moyen impératif pour la première de ces réalisations est *l'association juridique* des hommes, qui constitue l'*Etat*; et le moyen également impératif pour la seconde de ces réalisations est *l'association éthique* des hommes, qui constitue *l'Eglise.* Ce sont là les deux seules associations morales, impératives, ayant le caractère de nécessité pratique, que le science sociale fixe à priori, sous le premier de ces aspects, sous celui de la simple réalisation de la morale parmi les hommes. Et ces deux associations se trouvent ainsi également indispensables pour l'obtention de ce grand objet, quoiqu'elles demeurent parfaitement indépendantes l'une de l'autre, car elles s'établissent dans des régions essentiellement hétérogènes, savoir: l'une, l'État, dans les régions physiques ou temporelles; et l'autre, l'Eglise, dans les régions hyperphysiques ou spirituelles. Aussi est-il impossible de concevoir à priori la réalisation de la morale par la seule association juridique ou par la seule existence de l'Etat, parce que rien ne garantirait alors contre l'immoralité des principes intimes des actions humaines, comme l'expérience le prouve a posteriori dans ceux des Etats qui ont tenté d'anéantir l'Eglise.

„Or, dans cette détermination didactique et absolue de la véritable origine de l'État ou de l'association juridique des hommes, il est manifeste que la *Justice,* considérée dans ses effets matériels et constituant ainsi la moralité extérieure des actions humaines, moralité qui, comme telle, est le véritable but de l'État, est imposée impérativement à tout membre de cette association et par conséquent que pour devenir réelle, cette moralité extérieure doit, au besoin, être produite par la *coercition* des membres de l'État. Mais, les lois morales n'étant pas l'ouvrage des hommes, comme le prouve irrécusablement leur caractère de nécessité impérative, qui ne saurait être produit par la raison de l'homme, parce qu'elle est encore dépourvue de tout principe spéculatif absolu, l'établissement de la justice par la coercition ne saurait non plus en principe être l'ouvrage des hommes et doit comme tel être rapporté au Créateur. C'est ainsi que l'autorité souveraine émane de Dieu et qu'il est vrai, absolument vrai, que la *souveraineté est de droit divin.* — Toutefois, en considérant dans ses conséquences la réalisation de la justice

par la coercition, c'est à dire en la considérant par rapport au but absolu de la morale, par rapport à sa connection causale avec les destinées finales de l'humanité, il est manifeste que, puisque l'impératif des lois morales est révélé à tous les hommes, et au même degré qu'à ceux qui exercent la souveraineté, les membres de l'État, comme êtres raisonnables, ont le droit d'avouer ou de désavouer la justice des actes de l'autorité souveraine, et ils doivent même, pour prévenir un déplacement subversif de nos destinées finales, qui ne peuvent être accomplies que par la voie de la justice, leur unique garantie divine, ils doivent, disons-nous, résister aux actes de l'autorité souveraine lorsqu'il existe des preuves légales d'une subversion patente de la justice de la part de cette autorité. C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'autorité souveraine dépend du peuple et qu'il est vrai, également vrai, que la *souveraineté est de droit humain.* — Par cette double dépendance, divine et humaine, de l'autorité souveraine, la réalisation de la justice sur la terre, et par conséquent l'avenir auguste qui doit en résulter pour l'humanité, se trouvent complètement garantis, autant du moins que cela est compatible avec la dignité humaine qui, en requérant le mérite de l'homme, est impliquée dans l'obtention finale des destinées de l'humanité. En effet, par suite de cette double garantie, le peuple ne peut, dans un état d'ignorance et de démoralisation, élire un souverain qui perpétuerait et propagerait cet état d'abrutissement, parce que, les lois morales n'étant pas l'ouvrage des hommes, le peuple n'a pas le droit de faire une telle élection, et doit l'attendre de l'influence providentielle du Créateur, sans l'aveu de laquelle l'État et même la vie de ses membres, comme êtres raisonnables, ne seraient qu'un pur non-sens; et le souverain ne peut subvertir lajustice et déplacer ainsi les destinées finales de l'humanité, parce que le peuple a, tout à la fois, et le droit de désavouer l'injustice des actes de cette autorité suprême et l'obligation morale d'y résister lorsqu'il existe des preuves légales d'une subversion souveraine de la justice. — C'est là le vrai caractère des *gouvernements constitutionnels.*

En second lieu, pour diriger l'humanité vers des destinées absolues, par l'accomplissement de la loi morale du progrès,

qui est le deuxième objet de la science sociale, une seule voie, mais également impérative, se présente ici: celle de présider à la découverte du vrai absolu et du bien absolu dans les susdites directions antinomiennes des deux partis politiques, du droit divin et du droit humain, et de protéger cette découverte, non contre des ennemis visibles, car l'Etat suffit pour offrir cette protection, mais contre des ennemis invisibles, qui auraient reçu du monde primitif du péché la mission infernale d'arrêter, ou même de subvertir, les progrès de l'humanité, et par conséquent l'accomplissement de nos destinées absolues sur la terre. Or pour établir réellement cette direction finale de l'humanité, le moyen impératif est une *association messianique* des hommes, qui constituera leur *Union-Absolue,* et que nous avons déjà signalée, dans nos écrits messianiques, sous le nom *d'Union-antinomienne,* en indiquant, par ce nom que l'on peut abandonner dans la suite, les fonctions actuelles de cette troisième et dernière association morale des hommes.

„En résumant ce rapide aperçu de la philosophie de la science sociale, il en résulte qu'il ne saurait exister que trois associations morales, c'est-à-dire, trois associations ayant le caractére de nécessité impérative absolue, savoir, 1⁰ l'association juridique, l'Etat[1] qui a pour objet l'établissement temporel de la morale, c'est-à-dire la réalisation de la justice dans ses effets matériels, ou la réalisation des actions morales des hommes; 2⁰ l'association éthique, l'Eglise[2], qui a pour objet l'établissement spirituel de la morale, c'est-à-dire la réalisation de la justice dans ses principes intellectuels ou la réalisation des maximes morales des hommes; 3⁰ l'association messianique, l'Union-Absolue[3], qui a pour objet la direction de l'humanité vers ses destinées finales, c'est-à-dire, la réalisation de la découverte du vrai absolu et du bien absolu sur la terre".

Telles ont été les leçons que Hoene-Wroński s'apprêtait

1. Dont l'accomplissement appartient aux nations romaines (note de Mme Wrońska).

2. Dont l'accomplissement appartient aux nations germaniques (note de Mme Wrońska).

3. Dont l'accomplissement appartient aux nations slaves (note de Mme Wrońska).

à donner aux rois quand il annonçait les heures auxquelles il concentait à recevoir dans son humble logement ceux d'entre eux qui voudraient le consulter sur la façon convenable de gouverner leurs nations. Telles étaient les idées qu'il exposait dans ses nombreuses épîtres adressées tantôt au pape, tantôt au tsar Nicolas ou à Napoléon III, tantôt à Czartoryski.[1] Ces épîtres étaient quelquefois bien volumineuses et assaisonnées de formules mathématiques ou bien contenaient des remarques difficiles à digérer par ceux auxquels l'écrit était adressé,[2] portant parfois le titre „secret" et néanmoins publiées par l'auteur[3]. Il s'adresse quelquefois aux nations[4] ou bien aux „hommes supérieurs"[5] adaptant ses idées aux moments historiques, à l'apparition de nouvelles personnes à l'horizon politique ou aux nouveaux dangers qu'il croyait apercevoir.

Pour terminer cette exposition de la doctrine nous serons obligés d'esquisser aussi rapidement que possible les vues de Hoene-Wroński sur trois points importants: la relation de sa philosophie à la religion, l'état futur de l'humanité et le rôle des nations slaves dsns son établissement.

Quant au premier de ces points la réponse de notre philosophe peut se résumer brièvement. Le christianisme actuel n'est qu'un christianisme *provisoire*; le but du Messianisme est de lui substituer le *christianisme accompli.* „La certitude et la science ouvrent aujourd'hui les saintes portes du christianisme" dit-il dans les *Prolégomènes.*[6] Les hautes et positives vérités remplaceront les soi-disant *mystères* par lesquels notre

1. *Les cent pages à S. M. l'Empereur de Russie, Roi de Pologne* 15 août 1850; *Epître à S. M. L'Empereurde Russie. Explication définitive de l'Univers physique et normal* février 1851; *Epître au prince Czartoryski sur la destinée de la Pologne et des peuples slaves,* novembre 1848.

2. C'est ainsi qu'il parlait au pape de l'immobilité de l'Église occidentale et à Nicolas du constitutionnalisme comme régime prochain.

3. *Epître secrète à S. A. le prince L. Napoléon* mai 1851.

4. *Adresse aux nations slaves* 1848. C'est le seul opuscule qui parut en traduction polonaise durant la vie de l'auteur et par ses soins *(Odezwa do narodów słowiańskich,* Paris, 1848).

5. *Dernier appel aux hommes supérieurs* mars 1849; *Appel spécial au gouvernement français.*

6. *Prolégomènes du Messianisme* p. 184.

respectable clergé a si fortement compromis, sans le vouloir, notre sainte religion“.[1] Ce qui est considéré comme „vérités” dans la religion actuelle, ce ne sont en réalité que des problèmes posés qui seront résolus par le Messianisme, et ses solutions deviendront successivement et avec une nécessité *logique* la règle universelle pour l'union finale, non seulement de toutes les Églises chrétiennes, mais de toutes les associations éthiques et religieuses.

L'ordre établi par le triomphe du messianisme consistera en une restitution du *pouvoir souverain absolu*, accepté volontairement par les peuples; mais ce caractère absolu ne concernera que le fort de l'humanité. La *liberté politique*, stipulée par la constitution sera sa règle unique. Dans les relations extérieures elle visera à une *fédération* des peuples, avec *l'indépendance des nations* garantie par les traités. L'ordre moral sera réalisé dans la pureté des maximes et le bonheur des hommes. Le culte des beaux-arts formera le culte de l'Eglise messianique ou séhélienne. La liberté de conscience sera établie pourtant en dehors du séhélianisme. La diminution du travail indispensable par la science laissera assez de temps pour accomplir les hautes destinées des hommes. — Il y aura une censure pour l'expansion du savoir politique, qui du reste sera d'autant moins sevère que le gouvernement aura plus de droiture. La déveleppement de la science consistera en *découvertes* et en éducation. Un conseil composé d'hommes supérieurs, particulièrement des petits neveux d'anciens messianistes formeront un Conseil Sacré qui se réunira en Egypte ou en Palestine pour diriger au moyen de la raison infaillible les destinées du globe. Les états fédérés réaliseront l'idéal d'une paix perpétuelle.

L'accomplissement de ces hautes destinées de l'humanité sera réservé aus nations slaves. Les Romains ont établi l'Etat; les Germains: l'Église. L'Union Antinomienne sera l'oeuvre de cette branche cadette des peuples européens.

(A suivre).

W. M. KOZŁOWSKI.

3. *Epître secrète à Napoléon* p. 35.

LA „DANSE MACABRE“.[1]

On sait le nombre effrayant des travaux consacrés au thème de la *Danse macabre.* Philologues, historiens de l'art, folkloristes et mythologues se sont efforcés à soulever le voile de cette fiction lugubre. On a dépensé force imagination et ingéniosité pour déchiffrer des inscriptions à moitié effacées, expliquer des peintures ternies par l'âge, débrouiller la filiation des unes et des autres, restituer, enfin, à l'aide d'une confrontation minutieuse des textes, l'original même de la *Danse macabre.* Il est clair — étant donné la diversité des méthodes employées — que les résultats obtenus par ces recherches étaient loin d'être concordants. Pourtant, cette divergence même de vues fut favorable aux investigations: en éclairant le problème sur toutes ses faces, on s'est aperçu qu'il était beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait soupçonné; en exhumant du fond des cloîtres et des bibliothèques un matériel précieux et abondant, on a préparé la voie aux recherches ultérieures. Aussi bien, la lumière se fait peu à peu, et il semblerait presque — au point où en sont les choses — que la *Danse macabre* nous eût livré tous ses secrets. Sans doute, il reste encore pas mal de points à élucider et de questions à examiner. Mais on peut dire, dès à présent, que le problème est résolu en ses grandes lignes.

Et puisque nous tenons toutes les ficelles, pour ainsi dire, de cette lugubre vision, il serait temps de serrer le problème de près et de tenter, à l'aide des documents publiés ou inédits, une synthèse, où l'on essayerait de concilier, autant que possible, les opinions des savants les plus autorisés en cette matière, tout en profitant de leurs découvertes les plus récentes. Cet article ne prétend pas à être une synthèse, il voudrait seulement présenter quelques observations critiques, suggérées par l'état actuel de la question.

1. Par M. Joseph Morawski, Professeur à l'Université de Poznań.

Le regretté Gédéon Huet, enlevé trop tôt à la science française dont il était, grâce à sa vaste érudition, l'un des représentants les plus éminents, a consacré un de ses derniers articles au problème de la *Danse macabre*. Cet article, paru dans le *Moyen âge* (juillet-décembre 1917), se compose de deux parties: l'étymologie du mot *macabre* qui a tant embarrassé les philologues, et l'origine même de la danse ainsi qualifiée. Se ralliant à l'opinion de G. Paris, Huet rattache le mot *macabre* au nom propre biblique *Macchabaeus* qui se serait déformé en *Macabré* et, devenu un nom propre habituel (comme d'autres noms bibliques, voire païens), aurait désigné le peintre qui aurait le premier représenté la scène de la „danse des morts". Quant au mot *macabre*, il aurait été tiré, par erreur de lecture, de l'ancienne locution *danse Macabré* (pour *danse de Macabré*, imaginée par un nommé Macabré). Le mérite de G. Huet est d'avoir apporté de solides arguments à l'appui de cette étymologie qui „est loin d'avoir eu un succès général" et qui, cependant, est encore la plus plausible de toutes celles qui ont été proposées. Mais passons du nom à la chose.

Sans s'arrêter à l'évolution du problème de la „danse de Macabré", G. Huet prend pour point de départ les récents travaux de M. Fehse[1] qui marquent un progrès sensible dans ce domaine et jettent souvent une lumière nouvelle, peut-être définitive, sur des questions qui, hier encore, étaient l'objet d'âpres controverses. Voici d'abord les conclusions importantes auxquelles est arrivé M. Fehse:

Le texte primitif de la *danse des morts* (et non: *de la mort*) est un poème latin conservé dans un manuscrit de Heidelberg. Dans ce texte, les vivants — qui appartiennent à différentes classes sociales — ont seuls la parole. Chaque personnage, du pape jusqu'au paysan, exprime en deux vers son impuissance à échapper à la mort. La *danse*, réduite ainsi à sa formule la plus simple, les monologues des vivants, offre une frappante analogie avec un autre poème latin dont la date est certainement

1. Wilhelm Fehse, *Der Ursprung der Totentänze*, Halle, 1907. *Der oberdeutsche vierzeilige Totentanztext. Das Totentanzproblem* (*Zeitschrift f. deutsche Philologie*, t. XL (1908), p. 67 ss.; t. XLII (1910), p. 261 ss.)

antérieure à celle de la *danse*, et qui nous montre, comme celle-ci, les représentants des différentes classes sociales soumises au pouvoir de la mort. Il s'agit des distiques *Vado mori* dont la popularité est attestée par un grand nombre de manuscrits.[1] Ce qui est nouveau dans la *danse* est que la mort y est présentée sous l'image d'une *ronde dans laquelle les morts entraînent les vivants.* Cette image, dit M. Fehse, remonte à des croyances populaires. Le texte lui-même n'était pas, à l'origine, une oeuvre indépendante, mais il était destiné à expliquer une peinture représentant la danse des morts, comme l'atteste la mention d'une *pictura* dans le prologue. Ce n'est que plus tard qu'on s'avisera de faire parler les morts qui s'adresseront aux vivants, tandis que ceux-ci continueront encore à exprimer leurs sentiments dans des monologues. Enfin, on substituera à la pluralité des morts la Mort personnifiée, les monologues prendront, peu à peu, l'allure du dialogue, et la tendance morale s'affermira de plus en plus. La seconde étape de cette évolution est marquée per le *totentanz* haut-allemand en quatrains qui se rattache étroitement à la *danse* latine; la troisième, par une *danse* française perdue, d'où dérivent la *Danse macabre* proprement dite, la *Dança general* espagnole et la *danse* bas-allemande de Réval.

Arrêtons-nous un instant. G. Huet ne s'est pas contenté de donner un exposé aussi bref que lumineux de la théorie de M. Fehse, il la complète et il la modifie. Il insiste notamment sur l'influence de la *Légende des trois morts et des trois vifs*, que le système de M. Fehse tend à rendre superflue. Pour G. Huet, la danse des morts se compose de trois éléments: 1° l'idée que toutes les dignités, toutes les classes humaines sont également soumises au pouvoir de la mort; 2° les morts mis en face des vivants; 3° la danse. Le premier élément vient des Distiques *Vado mori*; le second, de la *Légende des trois morts et des trois vifs;* le troisième — et ici G. Huet est d'accord avec M. Fehse — remonte à des croyances populaires. Examinons ce que la *danse des morts* doit à chacun de ces trois éléments.

1. Ces distiques ont été publiés par W. Fehse (*Zeitschrift*, XLII, p. 277) et, d'après une rédaction plus étendue, par W.-F. Storck (*ibid.*, p. 426).

Le *Vado mori* se compose d'une série de distiques, attribués aux représentants des différentes classes sociales, suivant l'ordre hiérarchique, et de quelques qualités humaines (*sapiens*, *stultus*, *gaudens*, *sperans*). Chaque distique commence et finit par les mots: *vado mori*. Le prologue contient des réflexions morales, inspirées par la Bible et les Pères de l'Église, par exemple qu'il n'y a rien de plus certain que la mort, rien de moins certain que l'heure de son arrivée, qu'on ne sait ni où ni quand ni comment on mourra[1], etc. Ce petit poème a joui d'un grand succès jusqu'au XVI[e] siècle. On en connaît quatre versions différentes, conservées dans dix-sept manuscrits. Dans deux manuscrits de Munich, il est attribué à Hélinand, moine de Froidmont, tandis qu'un troisième manuscrit de Munich et un manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Rostock nomment comme auteur le moine bénédictin *Petrus von Rosenheim* qui l'aurait composé en 1424. Cette dernière attribution est certainement erronée, le poème étant de beaucoup antérieur à cette date. Il en est de même pour l'attribution du poème à Pierre Desrey (nommé dans un ms. de la Mazarine).

Le *Vado mori* a servi de modèle à un poème français anonyme, intitulé *Je vois morir* ou *Mireuer du monde* dont il existe également plusieurs rédactions[2]. La plus connue et probablement la plus authentique comprend 45 ou 46 sixains et a été publiée par Méon, d'après le ms. fr. 1555 de la Bibliothèque Nationale à Paris[3]; une version amplifiée (60 sixains) est conservée dans un manuscrit du Musée Britannique à Londres et dans la nouv. acq. fr. 5232 de la Bibliothèque Nationale; une version abrégée (29 sixains) se lit dans un manuscrit de l'Harleienne à Londres. Enfin, un remaniement qui se rattache à la version amplifiée a été inséré par Jean Castel dans son *Mirouer*

1. Voir au sujet de ces deux pensées, mon édition de *Pamphile et Galatée*, Paris, 1917, p. 179 (note au v. 1908), et *Addit.*, p. 226.

2. Je donnerai prochainement une édition critique de ce poème, d'après seize manuscrits.

3. M. Méon, *Vers sur la Mort, par Thibaud de Marly, publ. d'après un Manuscrit de la Bibliothèque du Roy*. 2e édit., Paris, 1835, p. 73-86. — Le ms. en question est du début du XV[e] siècle, puisqu'il contient un poème sur l'apparition de la comète de 1402.

des pécheurs et pécheresses, imprimé chez Vérard, en 1495[1]. Le poème français est une imitation très libre: à part les mots *Je vois morir* répétés, à l'instar du *Vado mori,* au début et à la fin de choque strophe, et quelques maximes générales, il n'y a presque aucun rapport entre les deux poèmes français et latin. Les distiques latins établissent des rapports piquants entre les diverses professions et l'impuissance où elles sont de protéger leurs représentants contre le sort qui les attend. Le chevalier, par exemple, se plaint:

Vado mori miles, belli certamine victor,
mortem non didici vincere, vado mori.

Dans le poème français, ce contraste n'est pas aussi bien mis en relief; ce sont plutôt des regrets d'avoir mal employé son temps ou négligé de penser à son salut. Ici, le chevalier se plaint d'avoir été „orgueilleux, cruel et fier" envers ses hommes, de les avoir „battus et malmenés" et dépouillé de leur avoir. L'intention morale est donc accentuée dans le poème français. Méon trouve qu' „on rencontre même de la poésie dans le style et les pensées de cette composition" et rapproche les vers où la mort est représentée prenant *le povre en son chase', Comme le riche en son chastel,* de la fameuse stance de Malherbe, dans sa *Consolation à du Périer*[2]:

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

Mais ce en quoi le *Mireuer* marque un véritable progrès c'est que la femme, encore absente du poème latin, tient une certaine place dans le poème français. Elle est désignée soit

1. Voy. Mlle E. Droz, *Jean Castel, chroniqueur de France,* Paris, 1921 (extr. du *Bulletin philol. et histor.,* année 1919). — Une imitation du *Mireuer* (en 52 sixains) a été publiée dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras,* t. XXVIII, p. 306. C'est une revue des différents âges humains, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude, sous forme d'un dialogue entre l'homme qui grandit et l'auteur qui l'exhorte à méditer sur la fragilité de sa vie. Ici, les strophes impaires seules commencent et finissent par les mots *Je vois morir.*

2. *Ouvr. cité,* p. 64. L'auteur du *Mireuer,* ou plutôt de son modèle, s'inspire ici, comme plus tard Malherbe, d'une célèbre sentence d'Horace.

par son rang *(femme gentieux)*, soit par des épithètes qui ne laissent aucun doute sur la tendance du poème *(femme pou saige, f. aveuglee*, etc.) La version amplifiée ajoute encore trois strophes à l'adresse des femmes. Par cette innovation, le *Mireuer* se rapproche de la *danse* latine où la femme est représentée par la *caesarissa*, la *nobilissa*, la *monialis* et la *mère* qui répond à son enfant. Ce n'est peut-être pas une raison pour rapporter la présence de ces femmes dans la *danse* latine à l'influence exercée par le *Mireuer*, car la forme épigrammatique et le caractère impersonnel de la *danse* la rapprochent plutôt du *Vado mori*. Dans l'un comme dans l'autre, on établit une relation cynique entre la profession de l'intéressé et son impuissance vis-à-vis de la mort. La réflexion que les distiques attribuent au *miles* se retrouve dans la *danse*, sauf qu'ici elle est mise dans la bouche du *caesar*:

Culmen imperii vincendo magnificavi,
Morte sum victus, non caesar, non homo dictus.

Il en est de même pour quelques autres réflexions relatives à la mort, p. ex. celle qu'il n'y a pas de remède qui puisse en préserver le médecin[1], pas de tribunal où puisse en appeler le juge; pensées dont l'écho retentit encore dans la *Danse macabre*:

Contre la mort n'a medicine.
Contre la mort n'a point d'appel.

Le *Mireuer*, par contre, n'a conservé qu'une trace de ces cruelles plaisanteries: le jeu de mots sur le pape[2], calqué sur celui de *papa* (pape) et *papare* (manger). En revanche, l'ordre hiérarchique y est observé assez strictement: l'auteur passe en revue d'abord les ecclésiastiques, du pape jusqu'au moine, puis, les quatre facultés (droit, théologie, philosophie, médecine), les laïques, du roi jusqu'à l'enfant nouveau-né, et termine par quelques états particuliers (vieillards, femmes, etc.). Les conditions

1. Cette pensée remonte peut-être à un vers du *Régime de Salerne*:
Contra vim mortis non est medicamen in hortis.
2. Bibl. Nat., n. a. fr. 6882, fol. 48 v°:
Je vois morir, je qui suis papes;
Hee, Mort, qui tout touls (*prends*) et tout hapes.
Tu me veuls tolir (*prendre*) le paper.

inférieures (*pauper*, *cultor*, *cocus*, *rusticus*) manquent encore dans le *Mireuer*, comme dans le *Vado mori* (excepté le *pauper*).

Comme le *Mireuer* remonte au début du XIVe ou à la fin du XIIIe siècle[1], son modèle, le *Vado mori*, doit se placer vers le milieu du XIIIe siècle. D'après la théorie de M. Fehse, la *danse* latine serait une combinaison de l'idée de hiérarchie empruntée au *Vado mori* et du thème de la danse des morts d'origine populaire. J'ai peur qu'en posant ainsi le problème, M. Fehse ne se facilite un peu trop la tâche. Je veux bien que la *danse*, telle qu'elle est conservée dans le ms. de Heidelberg, offre une singulière analogie avec le *Vado mori*, j'irais même jusqu'à affirmer qu'elle n'est qu'une *adaptation du Vado mori à une peinture représentant une danse des morts*. Nous savons ainsi l'origine du texte. Nous ignorons celle de la peinture. Il est clair pourtant que non seulement le texte et la peinture furent, dès l'origine, inséparables (comme nous le dit M. Fehse lui-même), mais que le texte, étant destiné à expliquer l'image, n'était qu'un accessoire. L'essentiel, c'était la peinture. Supposez que, par hasard, les inscriptions qui l'accompagnaient fussent indépendantes du *Vado mori*, la *danse* latine du ms. de Heidelberg n'aurait du coup que la valeur d'une simple fantaisie littéraire : quelqu'un se serait complu à appliquer les distiques du *Vado mori* aux personnages qui figuraient sur la peinture. Que ce rapprochement fut assez naturel, il suffit, pour le prouver, de rappeler que dans quelques manuscrits et éditions de la *Danse macabre*, les distiques du *Vado mori* furent, en effet, inscrits au-dessus des gravures[2]. On pourrait aussi remarquer que la répartition des états humains selon l'échelle sociale était un lieu commun qu'on retrouve dans différents *Vers de la mort*, à commencer par ceux d'Hélinand, et en général, dans les poèmes didactiques et moraux de l'époque (cp. la revue satirique des

1. On le rencontre déjà dans une compilation qui doit remonter à 1330, comme je le montrerai ailleurs.

2. Par exemple dans la traduction de la *Dance macabre*, publiée par Pierre Desrey à Paris, en 1490, sous le titre: *Chorea ab eximio Macabro versibus alemanicis edita*. Comme les distiques *Vado mori* ne correspondaient pas exactement aux figures de la *Dance*, P. Desrey s'est tiré d'affaire en remplaçant quelques distiques par des sentences latines (cf. G. Huet, *art. cité*, p. 165, n. 1).

„bibles"). C'est pourquoi M. Mâle, tout en signalant l'importance pour le problème de l'origine de la *Danse macabre* des distiques *Vado mori*, persistait néanmoins à considérer le *Dit des trois morts et des trois vifs* comme „une première et timide ébauche" de la *danse*[1]. C'est que M. Mâle se place ici au point de vue de l'historien de l'art, alors que M. Fehse qui s'occupe trop exclusivement du côté littéraire du problème ne souffle mot sur la façon dont il se représente l'origine de la peinture, ou plutôt il nous dit que la danse des morts (le texte ou l'image?) remonte, en dernier lieu, à des croyances populaires. Donc, à moins d'admettre un texte antérieur à celui du manuscrit de Heidelberg, le peintre aurait dû s'inspirer directement de ces croyances. Or, d'après le principe posé par M. Mâle, les peintres n'ont vu le monde qu'à travers les livres. „Au XVe siècle, comme au XIIIe, il n'est pas une oeuvre artistique qui ne s'explique par un livre. Les artistes n'inventent rien: ils traduisent dans leur langue les idées des autres[2]". La plus ancienne peinture de la *Danse macabre* a dû, par conséquent, s'inspirer d'un texte, et ce ne pouvait pas être celui publié par M. Fehse, qui s'inspire lui-même d'une image. Admettre un texte antérieur qui expliquerait cette image? Mais ce texte — si vraiment il a existé — que pouvait-il être, sinon une rédaction plus simple encore, si possible, mais identique quant au fond, au texte du manuscrit de Heidelberg, c'est-à-dire destiné, comme celui-ci, à servir de légende à une peinture? Et voilà un véritable cercle vicieux[3]! M. Mâle, pressentant peut-être cette difficulté, se tire d'affaire en attribuant la première pensée de la *Danse macabre* aux prédicateurs franciscains et dominicains. Il motive son opinion en insistant sur un détail singulier que présentent plusieurs peintures: „A la Chaise-Dieu, à Bâle, à Strasbourg, on voit encore, ou l'on voyait jadis, un religieux parlant à des auditeurs groupés au pied de

1. E. Mâle, *L'art religieux à la fin du Moyen-âge en France*, Paris, 1908, p. 390.

2. *Ibid.*, p. VIII.

3. D'ailleurs, dans le système de M. Fehse, il n'y a pas de place pour ce texte. Tout au plus pourrait-on admettre une rédaction plus rapprochée encore du *Vado mori*, c'est-à-dire écrite en distiques.

sa chaire: c'est le prologue du drame... Ces épisodes sont un trait de lumière. Il devient évident que *la plus ancienne danse macabre fut l'illustration mimée d'un sermon sur la mort.*[1]" C'est là une vue originale et qui mériterait certainement d'être examinée de plus près. Malheureusement, nous ne connaissons pas de sermon qui puisse la confirmer, et tant qu'on n'aura pas retrouvé le texte de ce sermon sur la mort, l'opinion du savant historien de l'art n'aura qu'une valeur hypothétique. Et puis, comment nous représenter „cette illustration mimée d'un sermon" sans recourir à l'hypothèse (abandonnée aujourd'hui) du „drame de la danse macabre"? On pourrait, à la vérité, faire valoir en faveur de cette hypothèse le fait que le plus ancien spécimen que nous possédons de la danse macabre, celle du ms. de Heidelberg, débute par un sermon, suivi d'un autre sermon, comme le prouve cette rubrique: *Item alius doctor depictus predicando in opposita parte de contemptu mundi.* On peut en conclure que sur la peinture à laquelle se rapporte ce texte, figuraient deux prédicateurs, placés aux deux bouts de la danse des morts. Aussi, dans le *Totentanz* haut-allemand, le second sermon a-t-il été reporté à la fin du poème, et un manuscrit y ajoute même un troisième sermon[2]. Mais il s'agit de savoir si ce trait est primitif ou s'il a été ajouté plus tard, grâce à cette tendance de moraliser, si commune chez les clercs. Si le texte latin du manuscrit de Heidelberg représente, comme il y a lieu de le croire, la version la plus ancienne de la danse des morts, nous devons considérer ces sermons comme des traits primitifs, sinon essentiels, de cette fiction. Cela ne veut pas dire que nous partagions, sur ce point, l'avis de M. Mâle. Il ne faut pas oublier que les récits étranges, fantastiques, irréels s'affublaient souvent du voile transparent d'une vision ou d'un songe, les visions pieuses étant attribuées de préférence à des religieux, surtout à des ermites. Le *Débat du corps et de l'âme* est présenté sous forme d'une

1. *Ouvr. cité*, p. 391 s.

2. Je ne comprends pas M. Fehse quand il dit que la tendance morale est encore étrangère à ce *Totentanz.* Cette tendance ressort, au contraire, clairement des sermons qui précèdent ou suivent le texte proprement dit. Quant à la *danse* latine, ces sermons n'ont rien d'étonnant, étant donné l'origine cléricale de ce texte.

vision „révélée“ à l'ermite Philibert. La *Légende des trois morts et des trois vifs* a été, elle aussi et de bonne heure, convertie en une vision d'ermite, comme on le voit aux fresques du *Campo Santo* de Pise[1]. La *Danse macabre*, vision d'une imagination sombre et ascétique par excellence, ne pouvait pas échapper à cette loi: dans l'édition latine de 1490, on voit une gravure représentant un ermite qu'on retrouve dans le *Dit des trois morts et des trois vifs* qui suit la *danse macabre*[2]. Mais ici, ce personnage est assez nouveau: il semble remplacer le docteur traditionnel. Comme, d'autre part, la conception ascétique de la *danse macabre* est encore étrangère à la danse de Heidelberg, il est clair que les moines, franciscains ou dominicains, si vraiment ils y sont pour quelque chose, n'ont pas inventé cette fiction, mais qu'ils n'ont fait que se l'approprier en lui donnant leur empreinte particulière. Toujours est-il que la mention du *praedicator* ou *doctor* (remplacé plus tard par l' *acteur* ou l'*hermite*) pourrait bien faire allusion à quelque sermon sur la mort, et, dans ce cas, la *danse* du ms. de Heidelberg serait née d'une combinaison de ce sermon avec le *Vado mori* pour servir de légende à une peinture.

Nous voilà ramenés à cette peinture dont M. Fehse fait si peu de cas[3] et qui, pourtant, méritait d'être prise en considération, les inscriptions latines qui l'accompagnent n'étant qu'un élément secondaire. Nous savons déjà que cette peinture représentait une danse (*chorea*) des morts et qu'aux deux bouts de cette chaîne figuraient deux prédicateurs. Les représentants des différentes classes sociales portaient sans doute des attributs les faisant reconnaître comme tels (habits, insignes, etc.); quant aux morts, ils devaient nécessairement se présenter sous l'aspect

1. Cf. G. Huet, *art. cité*, p. 166.

2. Voir aussi A. Pilinski, *Danse Macabre, reproduite en fac-similé sur l'exemplaire de la Bibl. Nat., précédée d'une notice par G. de Pawlowski*, Paris, 1883 *(Docum. de la Xylographie, VII)*.

3. Pourtant, dans son travail sur l'origine des danses des morts, M. Fehse s'occupe aussi de la légende et conclut: „La légende est précieuse, parce qu'elle contient un *Memento mori* qui émane non pas de la Mort personnifiée, mais des morts". (*Der ursprung*, p. 43). Mais depuis, il a été tellement frappé de la ressemblance de la danse de Heidelberg avec le *Vado mori* qu'il a cru pouvoir écarter complètement la *légende*.

de squelettes ou de cadavres en pleine décomposition. Comparée au texte, la peinture était donc en avance sur lui, puisqu'elle montrait déjà des morts qui ne figuraient pas encore dans le texte. D'où provient cet élément? C'est ici que se place, tout naturellement, la *Légende des trois morts et des trois vifs*.

Trois jouvenceaux, riches et nobles, rencontrent sur leur chemin trois cadavres hideux qui se mettent à parler. *Visio fuit mortuorum qui vermibus consumptis carnibus apparuerunt vivis adolescentibus in gloria mundana sublimatis ista dicentes:*

> Telz comme vous estes fusmes nous.
> Et telz comme nous suymes serez vous[1].

Le *Dit des trois morts et des trois vifs* est le développement littéraire de ce vieux dicton qui a été fort répandu, comme l'attestent les différentes versions, françaises et étrangères, que nous en possédons[2]. Mais pourquoi, pourrait-on demander, *trois* morts, et ne pouvait-on se contenter d'opposer un seul mort à un seul vivant? L'effet aurait été le même, et on aurait évité, de cette manière, de fastidieuses redites, les avertissements donnés par les trois morts étant pour le fond identiques, de même que les réflexions échangées par les trois vivants. Faut-il songer au nombre trois „cher au folklore" (expression employée par G. Paris à propos du fabliau des *Trois bossus ménestrels*)? J'admettrais plutôt une influence biblique — suivant les Évangiles, Jésus-Christ ressuscita trois morts —, d'autant qu'il n'est nullement démontré que la légende soit d'origine orientale, même si nous revendiquons cette origine pour le dicton qui en forme la base. Dans ce cas, l'apparition des trois morts serait attribuée à une intervention divine pour *retraire* (convertir) trois pécheurs.

Cette légende a donné lieu, de bonne heure, à des représentations figurées, et l'on voit encore sur bon nombre de peintures, bas-reliefs, vitraux et fresques la rencontre étrange des trois morts et des trois vifs[3]. Dans les miniatures qui accompagnent le texte des différents *Dits des trois morts et des trois*

1. Bibl. Nat., ms. lat. 10360.

2. Voy. St. Glixelli. *Les cinq poèmes des trois morts et des trois vifs*, Paris, 1914, p. 29 ss., qui cite aussi le travail de R. Köhler, *Der spruch der toten an die lebenden*, 1900, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 37 ss.

vifs, les morts sont figurés par trois squelettes ou cadavres décharnés se trouvant en face ou à côté des trois vivants. Il n'est pas douteux que c'étaient ces miniatures qui ont surtout popularisé cette façon de figurer les morts. D'autre part, l'usage de faire parler les morts était à peu près inconnue avant la légende des trois morts ranimés. Ici encore, la *légende* avait préparé la voie à la *danse*. Il est vrai que dans la danse latine de Heidelberg les vivants seuls ont la parole. L'influence de la *Légende* se remarque donc d'abord au point de vue pictural (par la représentation de morts décharnés ou de squelettes), avant qu'elle ne se manifeste au point de vue littéraire (par l'introduction des morts qui parlent).

Plus tard, les deux thèmes ont été encore rapprochés. Nous avons déjà mentionné le personnage de l'ermite commun à la *légende* et à la *danse* dans une édition de 1490. Dans la même édition et dans quelques autres éditions de la *Danse macabre* (p. ex. celle imprimée en 1486), la deuxième gravure représente quatre morts jouant de quatre instruments. Le premier mort, dans cet „orchestre", termine son discours par le vers:

Comme sommes: tels serez vous.

qui rappelle singulièrement l'avertissement des trois morts dans la *légende*. La dernière gravure n'est pas moine instructive: elle représente un squelette étendu par terre ou gisant sur un cercueil. C'est *le Roy mort*. Au lieu que les autres morts sont debout, entraînant les vivants dans leur ronde, celui-ci reste couché et se contente de donner cet avertissement:

Tel serez vous, bons et pervers:
Tous estas sont a vers donnés.

Ce personnage est ancien: il figure dans tous les manuscrits de la *Dance macabre*, désigné tantôt *comme ung roy mort tout nu, couché envers*[1], tantôt comme *le roy que vers menjuent*[2]. Il paraît probable que ce personnage est un emprunt fait à la *légende des trois morts et des trois vifs* par l'auteur de la *Danse macabre*. Natons, à ce propos, que, dans bon nombre d'éditions et dans quelques manuscrits, la *Danse* est suivie ou précédée

1. Bibl. Nat., lat. 14904 et fr. 25550.
2. Bibl. Nat., n. a. fr. 10032.

de la *légende*, et ce rapprochement indique, à lui seul, une certaine parenté entre les deux thèmes. Mais ce qui nous intéresse surtout dans la *Légende de trois morts et des trois vifs*, c'est d'une part *l'introduction de morts parlants et leur opposition à des vivants*, d'autre part *la représentation figurée de ces morts*.

Il ne faudrait pas pourtant exagérer l'influence de la *légende* sur la danse des morts, comme le fait notamment Künstle[1], ne voyant dans celle-ci qu'une sorte de prolongement de celle-là. La *légende* oppose les morts aux vivants, fait parler d'abord les uns, puis les autres, creusant ainsi un fossé entre le monde réel et le monde imaginaire; dans la *danse*, cette barrière es franchie, et les morts se mêlent aux vivants qu'ils entraînent dans leur ronde. La *légende* présente trois damoiseaux, fils de rois, princes ou ducs, dans la force de leur âge; la *danse* nous montre les représentants de toutes les classes sociales, du roi au paysan, sur le point de mourir. On pourrait dire que la *légende* est comme un dernier avertissement de la Mort à l'humanité, avant l'appel pressant et impitoyable qu'elle lui lancera dans la *Danse macabre*.

(A suivre). JOSEPH MORAWSKI.

1. K. Künstle. *Die Legende der drei Lebenden und der drei Toten und der Totentanz*, Fribourg-en-Brisgau, 1908.

CHARLES-QUINT ET COPERNIC.[1]

DOCUMENTS INÉDITS.

Dans l'abondante littérature concernant les Fugger d'Augsbourg, la figure d'Anton Fugger se dessine avec une netteté et une complexité croissantes. Mais, autour du grand banquier ami d'Erasme, protecteur des humanistes allemands, on aimerait à voir revivre quelques auxiliaires obscurs, qui, tout en servant l'homme d'affaires, ont partagé son goût pour les choses de l'esprit. Sebastian Kurz, dont nous publions ici une lettre à Charles-Quint, conservée aux Archives de Simancas (*Estado*, 217; ancien 499, f° 2), fut un de ces commis exceptionnels. Sa correspondance avec l'Empereur devait être avant tout une correspondance d'affaires: dans son castillan incorrect, bigarré d'italianismes, il portait à Charles-Quint la parole de ses maîtres. Les banquiers tout-puissants sur qui reposait la politique financière de l'Empire étaient parfois inquiets pour leurs opérations en Espagne. Et c'est ainsi que, le 24 juin 1544, Kurz écrivait d'Augsbourg à Charles-Quint:

De Castillia[2] escriuen a mi amo que los de la Inquisición aún siguen su propósito contra los que tratan en cambios, los quales ayan de ser descomulgados si no restituian lo que an interessado. Lo qual de verdad si así auria de pasar sería cosa mui resia, y perdición de todos los tratantes en Spana, y ruina de las ferias, lo qual al fin resumería en dano de v. mg^{t}., y pues y pues v. mg^{t} hasta agora con las obras ha visto la voluntad que mis amos an tenido y tienen para seruirla con toda su facultad y crédito, suplico a v. mg^{t} mui humilmente mande proueer por su cédula real lo que más conviene a su seruicio, a tal que no sean agrauiados ni tenidos por descomulgados, en lo qual rescibiran mucha merced[3].

(Arch. de Simancas. Estado, 273; ancien 640, f° 152).

1. par M. Marcel Bataillon Professeur à l'Université de Lisbonne.

2. Nous respectons l'orthographe et nous permettons seulement d'accentuer et de ponctuer selon l'usage moderne.

3. De Castille on écrit à mon maître que les Inquisiteurs persistent dans leur dessein contre ceux qui s'occupent du change, lesquels doivent

Mais Sebastian Kurz fut mieux que le commis zélé d'Anton Fugger. Il était en relations avec les milieux scientifiques d'Allemagne, et en particulier avec Peter Apianus. Le grand astronome d'Ingolstadt avait, en 1540, dédié à l'Empereur son fameux *Astronomicum Caesareum*, qui devait l'accompagner dans la retraite de Yuste, et dont son cosmographe Santa-Cruz fit une *Declaración* en castillan. La lettre suivante montre que Charles-Quint commanda à Apianus d'autres travaux cosmographiques, et que Sebastian Kurz servait d'intermédiaire entre le monarque et le savant.

Enfin Kurz eut l'insigne honneur de présenter à Charles-Quint le *De Revolutionibus orbium coelestium* de Copernic lorsqu'il sortait des presses nurembergeoises. Et cela suffirait pour conférer à cette humble lettre, datée de Nuremberg 21 mars 1543, la dignité qui s'attache aux documents les plus chargés de signification historique. Transcrivons-la donc fidèlement[2].

[Adresse :] A la Sacra Cesárea y Católica magestá, etc.
S. C. y C. MT.

Después que v. mgt cesrea se partió de Ratisbona, he escrito muchas vezes a petro apiano que hiziese el Instromento de la latitud de la tierra; pur hasta agora no lo he podido hauer, por causa que, según me scriue, después que lo a comenzado a hazer, a hallado muchas cosas por donde lo haze mucho más breue y mejor a intender que no in primo; y por no lo embiar agora en este tiempo tan mal seguro, a tal que no se perdiesse por la mar, y que después v. mgt. aviesse de sperar otro tanto tiempo por tornarlo a hazer, no se ha quisido dar demasiada priessa, pur me scriue agora que ja lo tiene en orden para quando v. mgt. vendrá á estas partes. Entonces el mesmo lo trayrá a v. mgt., a tal que pueda ensengnar a v. mgt. como lo a de entender: donde v. mgt. lo puede prender más fácil que de canon solo.

être excommuniés s'ils ne restituent pas leurs gains. En vérité s'il devait en être ainsi, ce serait chose bien rude, et la perte de tous les traitants en Espagne, et la ruine des foires, ce qui en fin de compte reviendrait à causer dommage à V. M. et puisque V. M. a jusqu'à présent vu le désir que mes maîtres ont eu et ont encore de la servir de toutes leur faculté et de tout leur crédit, je la prie très humblement d'ordonner par sa cédule royale ce qui convient le mieux à son service, à fin qu'ils ne leur soit point fait de tort et qu'ils ne soient pas tenus pour excommuniés, chose qu'ils recevront en grande grâce.

Nicolao Copernici, matemático, a hecho vj libros de Reuolutionibus orbium Celestium, los quales se han jnpremido estos dias pasados. Y por ser cosa no menos marauillosa que nueua, y nunca visto nj ojdo, ny pensado, que sol sía el Centro de todo, y que no tiene curso, como hasta agora todos los autores lo han tenido, y quel mundo tenga el curso por el Sodiaco no menos como hauemos tenido al curso del sol, me he atreuido de embiarlo a v. mg^{t}., pués sé que v. mg^{t}. es amador de la Matemática, y se holgará en ver y leer la opinión y fantasía desto autor, al qual muchos matemáticos lo laudan y aprueuan, que por esta vía se halla todo el curso del cielo mucho más fácilmente que no por la otra vía del curso de Soll. A v. mg^{t}. suplico muj humilmente lo rreciba en pequeno seruicio.

Al ano pasado, por seruir a v. mg^{t}., pagó Ant. Fucar al dotor Naues xxix mil de florines, para tomar la fantaria que v. mg^{t}. mandó leuar a Milán y Spana, y agora he seruido de nueuo por v. mg^{t}. a Monsr de Granbela con xxxv ducados, por los quales dos partidos he agora hecho con ellos los asientos. Suplico a v. mg^{t}, pués hauemos seruido y seruimos tan lealmente y con tanta afiction, especialmente que los dineros estonces no se podya hallar, y que no auia ninguno que hauesse quisido seruir, v. mag^{t}. mande que, conforme a los dichos asientos, los que están por el dicho mj amo en espana sean sin dilatión bien satisfechos y pagados, lo qual rrecibiré en merced de v. mg^{t}. cuja S.C. y c. mag^{t}. nro S^{er} guarde y prospera con acrescentamiento de sus rreynos. De Norenberga a XXI días del mes de março de M. D. XLIII anos.

De C. C. S. y V^{a} mag^{t}

humilde criado y vasallo

Sebastian Curtz[1].

4. A la sacrée majesté impériale et catholique. Depuis que Votre Majesté Impériale a quitté Ratisbonne, j'ai écrit bien des fois à Peter Apianus qu'il fit la démonstration de la latitude de la terre, mais jusqu'à présent je n'ai pas pu l'avoir, parce que, comme il me l'écrit, depuis qu'il a commencé à la faire, il a découvert de nombreuses choses qui lui permettent de la faire beaucoup plus courte et plus facile à comprendre que tout d'abord; et pour ne pas l'envoyer maintenant en un temps si peu sûr, en sorte qu'elle ne se perde pas en mer, car ensuite V. M. devrait encore attendre autant de temps qu'il la refît, il n'a pas voulu trop se presser; pourtant il m'écrit maintenant qu'il la tiendra prête pour quand V. M. viendra de ce côté. Lui-même l'apportera donc à V. M. afin de pouvoir lui montrer comment on doit la comprendre: Votre Majesté le saisira plus facilement que de la règle seule.

Nicolas Copernic mathématicien a fait VI livres de Revolutionibus orbium celestium, lesquels ont été imprimés ces jours derniers. Comme c'est chose non moins étonnante que neuve, et jamais vue, ni ouïe, ni pensée que le Soleil soit le centre de tout, et soit immobile, contrairement à ce que jusqu'à présent tous les auteurs ont prétendu, et que le monde parcoure le Zodiaque comme nous croyions que faisait le soleil, j'ai pris

Certes, Charles-Quint était „amateur de la mathématique". La cosmographie fut pour lui une passion, presque une manie. Mais eut-il la vision d'un monde dont la terre n'était plus le centre? Éprouva-t-il le vertige de sentir des États, sur lesquels ne se couchait jamais le soleil, entraînés dans l'immensité aux flancs d'une misérable planète? Nous ne savons même pas s'il prit le temps de lire ce livre qui lui était offert comme une ingénieuse hypothèse favorablement accueillie des savants. Copernic ne figure pas dans sa bibliothèque de Yuste. Peut-être le remboursement des emprunts contractés par le Dr Naves et par M. de Granvelle le détourna-t-il de méditer sur la plus grande révolution scientifique du siècle.[1]

MARCEL BATAILLON.

la liberté de les envoyer à V. M. puisque je sais que V. M aime la mathématique, et qu'elle s'amusera à voir et lire l'opinion et fantaisie de cet auteur que beaucoup de mathématiciens louent et approuvent, car par ce moyen tout le cours du ciel s'explique beaucoup plus facilement que par le cours du soleil. Je prie très humblement V. M. de les recevoir en petit service.

L'an passé, pour servir Votre Majesté Ant. Fucar a payé au Dr. Naves XXIX mille florins pour prendre l'infanterie que V. M. avait ordonné de lever à Milan et en Espagne, et maintenant j'ai versé encore pour V. M. à Mons. de Granvelle XXXV ducats; pour les deux affaires j'ai fait avec eux des contrats. Je supplie V. M., puisque nous l'avons servie et la servons si loyalement et avec tant d'affection, et que, en l'espèce, l'argent était impossible à trouver pour lors, et qu'il n'y avait personne qui eût voulu le prêter, qu'elle veuille bien ordonner que, conformément aux dits contrats, ceux qui sont pour mon maître en Espagne soient sans retard bien satisfaits et payés, ce que je recevrai comme une grâce de V. M. que N. S. veuille garder prospère avec accroissement de ses royaumes. A Nuremberg le XXI mars 1543.

De Sa M. I. et C.

l'humble serviteur et vassal
Sébastian Kurtz.

1. Cette note parait en même temps dans le numéro d'avril-juin du „*Bulletin hispanique*" publié par les soins de M. Cirot, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, à qui nous adressons ici nos remerciements. *La R. de P.*

LES MINES FISCALES DE L'ÉTAT POLONAIS EN HAUTE-SILÉSIE.

I

Notions générales.

Par attribution d'une partie de la Haute-Silésie à la Pologne, le Gouvernement Polonais est entré en possession des mines et concessions fiscales allemandes situées sur le territoire lui revenant.

La propriété minière de l'Etat Polonais en Haute-Silésie s'étend sur une surface de 35 320 ha. et renferme des réserves de charbon évaluées à environ 9 000 000 000 de tonnes.

L'Etat Polonais vient donc après le Prince de Pless au deuxième rang des propriétaires de charbonnages en Pologne.

Les concessions de la région de Rybnik ne sont pas encore exploitées, tandis que celles de Królewska-Huta, Bielszowice et Knurów se trouvent en pleine exploitation par les sièges de Król-Est, Król-Sud, Król-Ouest, Król-Nord, Bielszowice et Knurów.

Ces mines qui constituaient autrefois les inspections I, III et IV ont été amodiées pour une période de 36 ans à une Société Polono-Française, la „Société Fermière des Mines Fiscales de l'Etat Polonais en Haute-Silésie".

Les mines amodiées extraient annuellement prés de 3 000 000 de tonnes de houille, soit environ 10% de la production totale de la Haute-Silésie.

Les mines fiscales occupent 17 500 ouvriers et se placent par leur importance parmi les plus gros producteurs de charbon de Haute-Silésie.

Conditions géologiques.

A Królewska-Huta l'exploitation se fait dans le groupe des couches dites Sattelflöze d'une puissance totale d'environ 17

mètres et fournit un charbon flambant d'exellente qualité. Ces couches s'enfoncent dans la région de Bielszowice et Knurów où l'on exploite principalement les couches du toit, qui fournissent à Knurów un très bon charbon à coke.

Produits.

Les mines fiscales produisent du charbon flambant utilisé pour l'industrie, les chemins de fer et le chauffage domestique ainsi que des briquettes fabriquées par l'usine de Królewska-Huta.

L'extraction de la mine de Knurów est, soit expédiée aux usines à gaz de Pologne, soit transformée sur place en coke métallurgique et ses sous-produits (goudron, benzol, sulfate d'ammoniaque).

II

Données générales sur les exploitations.

1) *Mines de Królewska-Huta.* L'ensemble des mines de Królewska-Huta constitue le plus ancien des trois centres d'extraction des mines fiscales polonaises, en exploitation depuis 125 ans. On y a extrait jusqu'à ce jour 100 000 000 de tonnes de charbon. Les réserves sont estimées à 300 000 000 de tonnes dont un tiers en piliers de protection.

L'ensemble des concessions de Król couvre 2 500 ha. et englobe outre la ville de Król.-Huta la presque totalité des communes de Łągiewniki, Chorzów, Bytków, Świętochłowice et Nowe-Hajduki.

La mine de Król comprend quatre sièges (Est, Sud, Ouest et Nord) composés chacun de deux puits principaux.

10 000 ouvriers y extraient annuellement 2 000 000 de tonnes de charbon.

Au siège Est deux puits d'extraction sont en service, dans chacun des autres sièges un seul puits assure l'extraction. En outre 20 puits auxiliaires servent à la descente du personnel, des bois, du matériel et à l'aération.

Chaque puits possède un criblage et son embranchement particulier à voie normale.

2) *Mine de Bielszowice.* La mine de Bielszowice est ouverte depuis une vingtaine d'années.

Le fonçage des puits d'extraction fut, en raison de la présence de sables mouvants, très laborieux, et dura environ 7 années.

Cette mine produit 480 000 tonnes par an et emploie 2 600 ouvriers.

2) *Knurów.* La mine de Knurów est la plus récente de toutes les mines fiscales et aussi celle dont l'installation est la plus moderne.

Elle est divisée en 2 champs : Est et Ouest. Le champ Est est desservi par un double siège d'extraction depuis une quinzaine d'années. Le champ Ouest comporte un siège simple encore en cours d'installation.

4 400 ouvriers y extraient par an 400 000 tonnes de charbon à coke.

A la mine est jointe une cokerie produisant par an environ 240 tonnes de coke et comprenant 4 batteries de 60 fours chacune, ce qui en fait l'installation la plus importante de la Haute-Silésie polonaise.

III

Institutions de Prévoyance.

En dehors des charges sociales prescrites par la loi il y a lieu de signaler les efforts faits par l'administration des mines pour augmenter le bien-être de ses ouvriers.

En tout premier lieu apparaissent les maisons ouvrières. Les difficultés de logement ont de tout temps existé en Haute-Silésie, mais elles furent considérablement aggravées par l'augmentation du personnel employé dans les mines après la guerre par suite de l'adoption de la loi de huit heures.

La mine de Król dispose de 192 maisons ouvrières comportant au total 1 246 logements. Sur ce chiffre, 112 maisons ont été construites au cours des deux dernières années.

Enfin 5 dortoirs avec au total 400 lits sont mis à la disposition des ouvriers célibataires ou de ceux dont le foyer trop éloigné ne permet pas le retour journalier à la maison.

A Bielszowice, il existe 110 maisons ouvrières comprenant au total 444 logements. 7 maisons de 4 logements chacune sont en voie d'achèvement.

A Knurów, une colonie moderne construite de 1903 à 1913 met à la disposition des ouvriers 771 logements répartis en 136 maisons.

Les logements des mines présentent sur les logements privés des très sérieux avantages, tels que bon entretien constant, eau et éclairage gratuits, dépendances permettant l'élevage du petit bétail et de le volaille, enfin jardin et souvent champ de culture attenant au logement.

La Direction de la Société Fermière a mis en chantier en 1923 la construction de 50 nouveaux logements ouvriers groupés par maisons de quatre à six logements, ainsi que de 50 logements pour employés. Ces nouveaux logements seront prêts à l'entrée de l'hiver.

Les champs de culture et jardins loués aux ouvriers à très bas prix occupent une superficie de 7. 104 arpents.

Une école de jardinage et de culture potagère livre des plantes, fleurs et légumes aux ouvriers qui en ont suivi les cours. La Société cède aussi à prix réduit des engrais chimiques (sulfate d'ammoniaque) aux ouvriers.

La Direction Générale de la Société Fermière a fait un gros effort pour faciliter le ravitaillement de son personnel: en plus de l'approvisionnement en pommes de terre qui a été assuré, elle a facilité la création de plusieurs sociétés pour la vente aux ouvriers des articles de première nécessité et possède une fabrique de saucisson, une autre de limonade et une fabrique de glace ainsi qu'une blanchisserie installée à Królewska-Huta, dans laquelle les ouvriers peuvent faire blanchir leur linge pour un prix minime. De nombreuses cantines installées près des puits et auxquelles sont attenants de spacieux jardins, offrent aux ouvriers et à leurs familles un lieu de réunion pour les jours de fête.

Des crèches et des écoles maternelles reçoivent les enfants des ouvriers, et des cours pour jeunes gens et adultes ont été créés ainsi qu'une école préparatoire à l'école des porions permettant aux ouvriers de perfectionner leur instruction.

Les jeunes filles n'ont pas été oubliées. En hiver, fonctionneront pour elles des écoles de couture où les étoffes nécessaires

seront fournies par la Société, ainsi que des écoles de cuisine et d'économie ménagère.

En ce qui concerne les distractions des ouvriers, la Société entretient un orchestre dans chacune de ses mines, subventionne des sociétés sportives et des sociétés de chant.

En Septembre 1922, a été célébrée la fête des mineurs au cours de laquelle a eu lieu le baptême des puits dont les noms allemands ont été remplacés par des noms polonais.

A cette occasion, plus de 500 montres d'argent ont été distribuées aux plus anciens ouvriers des Mines Fiscales.

XXX.

NOTES.

BULLETIN D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE RELIGIEUSES.

Les sciences religieuses préoccupent assez les esprits pour qu'une place doive leur être assurée dans un périodique qui veut être avant tout un instrument de large coopération intellectuelle. On trouvera donc dans la Revue de Pologne un Bulletin d'histoire et de littérature religieuses Il sera rédigé, non pour les spécialistes, mais pour la commodité de tous les esprits cultivés désireux de connaître les ouvrages importants, les instruments de travail, et les initiatives intéressantes qui se produisent sur ce terrain tant en France qu'en Pologne.

Ce bulletin ne saurait mieux s'ouvrir que par le nom de Monseigneur Duchesne. Né à Saint-Servan sur la côte bretonne, le 13 septembre 1843, Louis Duchesne puisa aux sources de très bonne heure l'amour le l'antiquité chrétienne; au cours des dernières années de la Rome pontificale, il vécut à l'ombre du Palais Farnèse, dans la vieille maison de Sainte Brigitte, étudiant en théologie et déjà auditeur fidèle de Jean Baptiste De Rossi. En 1871, il entrait à l'Ecole des Hautes Etudes. Chargé de missions scientifiques en Italie, la fondation de l'Ecole Française d'archéologie et d'histoire le trouva à Rome, et il fut donc l'un des premiers membres de cette glorieuse Ecole qu'il dirigea plus tard avec tant d'éclat. Renonçant au bel avenir que lui offrait l'Université, il devint en 1875, dès sa fondation, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté catholique de Paris, après avoir accompli de nouvelles missions au Mont Athos et en Asie Mineure. Il y joignit plus tard une chaire à l'Ecole des Hautes Etudes. Nommé en 1895 directeur de l'Ecole de Rome, il fut confirmé dans cette charge jusqu'à son dernier jour. Docteur honoris causa de Cracovie, de Wurtzbourg, de Cambridge et d'Oxford, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres — pour laquelle Renan lui refusa son suffrage —, il entra en 1910 à l'Académie française.

A l'heure où, selon son expression, il „prit conscience de son être scientifique", la tradition des hautes études historiques, interrompue depuis la Révolution dans le clergé de France, n'était pas encore sérieusement renouée. Appauvris, privés des loisirs que jadis faisaient aux savants les pensions et les bénéfices, absorbés par le ministère pastoral, les héritiers de Tillemont et de Mabillon luttaient péniblement et avec de mauvaises armes contre la critique allemande, protestante ou incrédule, vulgarisée en

France et parée par Renan de tous les prestiges d'une langue enchanteresse. La floraison des vieilles légendes, jadis fauchée par les érudits du XVII-e siècle, s'épanouissait de plus belle: on les défendait avec une ardeur qu'il eût convenu d'employer plutôt à mettre en lumière les bases historiques du christianisme. Louis Duchesne vit qu'il fallait servir l'Eglise „par son histoire consciencieusement étudiée et franchement exposée". Ayant d'abord imposé le prestige de sa science et le respect de sa probité, il se jeta dans la mêlée. Chacun de ses ouvrages était en même temps une leçon de méthode. Ce fut la grande édition du Liber Pontificalis, la chronique des papes, que Mommsen dût se reconnaître impuissant à améliorer (1885—1892). En collaboration avec de Rossi, Duchesne jetait quelque lumière dans le chaos du Martyrologe hiéronymien (1894). Il achevait l'édition commencée par Paul Fabre du Liber censuum de l'Eglise Romaine (1910). Les origines de l'Eglise de France étaient élucidées dans les Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule (1894—1915). Il était l'âme de la petite équipe du Bulletin critique, commencé en 1880, qui, tout en chargeant allègrement contre l'école dite légendaire, obligeait d'autre part à la circonspection la critique fort étonnée de se voir poursuivie sur le terrain où longtemps elle avait régné seule. Pour raconter Les origines du culte chrétien ou plutôt de la liturgie latine (1889), Mgr Duchesne savait trouver les accents d'un respect ému. Il faut citer encore les Eglises séparées (1896), Les premiers temps de l'Etat pontifical (1897). Et qui recueillera en un Corpus, comme on le faisait pour les érudits d'autrefois, ces innombrables articles du Bulletin de l'Ecole de Rome, du Bulletin critique, d'autres revues encore, où sont éclairés tant de problèmes de topographie et d'archéologie romaine, de littérature et d'historie ecclésiastiques?

La grande oeuvre, qui devint la grande douleur de sa vie, fut cette Histoire ancienne de l'Eglise (1907—1910) dont trois volumes seulement ont paru. Cet ouvrage fut mis à l'Index avant d'avoir été achevé. A vrai dire il n'était pas écrit pour les chrétiens dont la foi n'a été effleurée par aucun problème, et le régal littéraire qu'ils auraient à le feuilleter ne compenserait pas le trouble où risquerait de les jeter une lecture qui les introduirait de plain pied sur un terrain nouveau et dans une atmosphère qu'ils n'ont jamais respirée. Cette raison suffit à justifier l'avertissement donné par l'autorité ecclésiastique, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer par les excès d'une verve ironique quelquefois déplaisante, ou par les lacunes de l'exposition doctrinale. Ecrit pour montrer à ceux du dehors la solidité des fondements historiques de l'édifice catholique, ce livre, on peut le dire, a atteint son but.

Ceux qui ont connu Mgr Duchesne savent combien sa foi était simple et entière, quel sens intime et profond il avait et savait donner de l'Eglise vivante. En cette froide semaine pascale de 1922, il a contracté une pneumonie pour avoir voulu malgré tout célébrer sa messe matinale dans sa chère petite église de Sainte-Brigitte: il en est mort le 22 avril. Il n'a aimé

qu'une chose autant que l'Eglise, ou plutôt d'un amour que ne les séparait pas: c'est la vérité. Ce grand ennemi des légendes parasites a été victime de bien des légendes, et ce constructeur a fait parfois figure de démolisseur. Le recul des temps lui assurera justice; on reconnaitra que nul ne fut plus probe et scrupuleux dans la préparation érudite, plus ferme et plus lumineux dans les larges exposés, plus tranquille dans sa foi. Ses ouvrages sont des édifices et non des tas de matériaux, des édifices d'ordonnance classique, où la clarté pénètre à flots, révélant toute la solidité des structures.

* * *

C'est un édifice du même style qu'a élevé M. Georges Goyau dans le tome VI de la grande Histoire de la Nation française. Cette Histoire religieuse n'est à proprement parler qu'une histoire de la vie religieuse en France depuis les origines. Pour le détail des évènements diplomatiques ou politiques, il faudra se référer souvent aux autres volumes. C'est là un inconvénient inévitable du plan adopté: les trois volumes de l'Histoire politique, dont un seul a paru, resteront le cadre commun dans lequel il faudra réintégrer aussi bien l'histoire des lettres que l'histoire religieuse. Cette convention une fois admise, M. Goyau est à l'aise pour nous donner, à l'usage du public lettré, une livre „de synthèse et de conclusions" dans lequel se dissimule avec art une érudition solide, informée de plus récents travaux et puisée aux meilleures sources. Les époques sont ramassées autour de leurs personnages représentatifs, caractérisés avec une sympathie éclairée. Les grands courants doctrinaux, leurs croisements et leurs dérivations y sont aussi visibles que les directions générales de la vie chrétienne.

* * *

M. Henri Joly raconte dans le Correspondant du 10 janvier 1923 l'histoire de cette collection „Les Saints", annoncée par une modeste circulaire du 2 janvier 1896. On disait l'intention de renouveler le genre hagiographique dans „un esprit plus critique, plus littéraire, plus historique, plus social". Parmi les collaborateurs on eut, dès les premières semaines, trois membres de l'Académie française, des professeurs de Facultés, de la Sorbonne, de l'Ecole des Chartes, des députés. Quatre cent cinquante mille exemplaires de ces élégants volumes bleus ont paru jusqu'à ce jour, sans parler de nombreuses traductions en diverses langues. Le centième volume vient de paraître, consacré à Saint-Jean par M. Pirot, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Le volume précédent raconte la vie de l'évêque Albert de Louvain, assassiné à Reims en 1192 par quelques chevaliers allemands, et qui rappelle de si près l'évêque de Cracovie, saint Stanislas. Coïncidence vraiment curieuse, les travaux de restauration de la cathédrale de Reims, imposés par une nouvelle explosion de barbarie allemande, ont amené la découverte des véritables reliques de

saint Albert de Louvain. Parmi les derniers volumes parus, il faut signaler le „Saint Paul" du P. Prat, qui se classera parmi les meilleurs de la collection, avec le Saint Justin du P. Lagrange. Le P. Prat a fait de saint Paul l'étude de toute sa vie; il a donné deux volumes sur la Théologie de saint Paul dans la Bibliothèque de théologie historique. C'est dire tout ce que le petit livre de la collection „Les Saints" contient de science vulgarisée. Le P. Prat donne sur divers points de chronologie des conclusions méditées et que l'on devine prudemment établies. Il pense que Pierre et Paul survécurent aux massacres de l'an 64 et qu'ils furent mis à mort, sinon le même jour, du moins vers le même temps, en 67, comme le veut Eusèbe que l'on n'a pas de raison décisive de corriger sur ce point. Quoi qu'il en soit de ces détails, ce livre donne au lecteur une sorte de contact immédiat avec l'une des plus grandes âmes religieuses que le monde aît connues.

On éprouve une impression du même genre auprès de Saint Augustin. Même après le livre de Louis Bertrand il est bon de lire L'âme de Saint Augustin, que le P. Guilloux publie chez de Gigord. L'homme n'y est pas plus vivant, mais le penseur y est interprété avec une compétence plus sûre. Le P. Guilloux avait donné chez le même éditeur une étude sur un héros bien différent, sous le titre: L'esprit de Renan, à relire en cette année de centenaire.

***

Parmi les récentes manifestations d'activité scientifique en Pologne, ils nous appartient de signaler une collection, qui comporte, entre autres, une série scientifique où se révèle l'habitude des bonnes méthodes. Elle parait à Lwów sous le nom de „Wydawnictwa Przeglądu teologicznego". M. Guillaume Michalski professeur d'Ecriture Sainte à l'Université de Varsovie a consacré deux petits volumes à la traduction commentée des prophètes Amos et Osée, dont les spécialistes savent l'importance dans l'histoire religieuse du peuple hébreu. Mgr. Nowowiejski, évêque de Płock, étudie La Messe pendant la période anténicénne; les sources sont utilisées avec prudence et très ingénieusement rapprochées. C'est un réconfortant témoignage du renouveau des études liturgiques. M. le Dr. Wł. Wicher, professeur extraordinaire de théologie morale à l'Université de Cracovie, donne une contribution à l'histoire des doctrines sur un point des plus intéressants: il s'agit de L'esclavage dans l'enseignement de la morale chrétienne, question vitale aux premiers âges et qui redevint actuelle au XVI-e et XVII-e siècles. M. Wicher a dépouillé les Pères, les Scolastiques, les docteurs modernes; il connaît les historiens comme Paul Allard, Renan et Pastor, aussi bien que les moralistes. On voit la doctrine s'élaborer et se fixer sous la pression contradictoire de l'état social et des principes chrétiens et ceux-ci lentement modifier celui-là. Un détail qui fait honneur

au flair critique de M. Wicher: il se garde d'utiliser les données fournies par des actes de martyrs auxquels Paul Allard avait demandé des renseignements pour le second siècle, alors qu'ils expriment seulement l'idéal du cinquième. A tous les auteurs qui écrivent dans cette collection si pleine de promesses, nous demanderions seulement de surveiller la correction des épreuves, car il y a trop de fautes d'impression dans les langues étrangères, surtout pour le français et l'italien, et ces travaux valent bien qu'on ne néglige rien pour les rendre irréprochables.

***

Voici un ouvrage qui intéresse directement l'histoire religieuse de la Pologne contemporaime. Déjà le grand ouvrage du P. Pierling: La Russie et le Saint Siège, qui se terminait, avec son cinquième volume à la rupture entre Alexandre I et Pie VII, avait raconté les répercussions religieuses de la grande iniquité, le partage de la Pologne. Le P. Adrien Boudou reprend la tâche où son maître l'avait abandonnée. Il publie chez Plon et Nourrit: Le Saint Siège et la Russie. Leurs relations diplomatiques au XIX-e siècle. Le volume paru comprend les années 1814—1847. Les Archives Vaticanes, encore secrètes pour cette période, les archives de la Propagande, des collections privées comme celle des Nesselrode, d'autres encore, se sont ouvertes devant l'auteur. Il va de soi que les affaires ecclésiastiques du royaume de Pologne à cette époque dramatique, tiennent dans ce volume, avec la persécution contre l'église uniate et la sourde guerre contre l'église latine, la place principale. Impossible de résumer un pareil livre, tout de faits et de documents. Les figures du louche Siestrzencewicz et du sinistre Siemiaszko, en contraste avec l'énergique évêque Gutkowski, la fermeté prudente de Grégoire XVI, la sympathie indécise du mystique Alexandre I, je ne sais quel instinct chevaleresque, allié dans l'âme de Nicolas I à la plus radicale inintelligence des exigences essentielles du catholicisme, tout cela donne à ce récit volontairement sobre et dépouillé l'allure du drame le plus poignant, dont l'enjeu est l'âme de deux peuples. Chemin faisant le P. Boudou rencontre tels personnages secondaires, diplomates, exilés polonais. La figure la moins curieuse n'est pas celle de la soi-disant abbesse martyre de Mińsk, la fameuse mère Makryna Mieczysławska. Cette femme eut, en France surtout, son heure de popularité; toute la presse, libérale ausi bien que catholique, du „Journal des Débats" à „l'Univers" et au „Contemporain", accueillit le récit des longues souffrances qu'elle aurait endurées pour sa foi. L'autorité romaine fut plus prudente, et en attendant les preuves qui ne vinrent jamais, on accueillit la fugitive, mais sans faire état de ses dires, contre lesquels Nicolas I protestait avec un dédain irrité. Une courageuse brochure du P. Jan Urban, Makryna Mieczysławska w świetle prawdy, Cracovie 1923, vient de porter la lumière sur une pitoyable légende, qu'appréciaient déjà à sa valeur ceux qui avaient pu aborder les Archives Vatica-

nes. Ni abbesse, ni martyre, cette pauvre femme vieillit esclave d'une imposture, imaginée peut-être sans dessein bien coupable, mais qui semble pourtant avoir lourdement pesé sur ses derniers jours.

***

L'exégèse catholique s'enrichit d'un nouveau volume dans la collection des „Etudes Bibliques" Avec cet Evangile selon Saint Mathieu, le P. Lagrange achève l'oeuvre commencée par son Saint Marc et son Saint Luc. Ces grands ouvrages sont réservés aux exégètes de profession, qui seront heureux d'y retrouver la science philologique, la vaste information, les discussions prudentes et loyales auxquelles les a habitués le directeur de l'Ecole biblique de Jérusalem. Pour les profanes, le P. Lagrange vient de donner, chez le même éditeur, Gabalda, en un petit volume in-12, le texte commenté de l'Evangile selon saint Marc, offrant „au grand public, sans appareil d'érudition, les résultats d'une étude plus technique". La traduction à elle seule a déjà la valeur d'un bon commentaire, que des notes copieuses achèvent d'éclairer.

P. Julien.

HISTOIRE.

Le Moyen âge par Frantz Funck-Brentano. Paris, Hachette, 1922 in 8° de 516 p.

Ce volume fait partie du recueil de l'Histoire de France racontée à tous, publiée sous la direction de M. Fr. Funck-Brentano, conservateur du département des manuscrits et du départ. des estampes à la Bibliothèque de l'Arsenal. Jusqu'ici, cinq volumes ont paru dont trois couronnés par l'Institut (Le siècle de la Renaissance, par L. Batiffol — Le XVIIIe siècle, par C. Stryienski — La Révolution, par L Madelin, qui a obtenu le Grand Prix Gobert en 1912). Deux autres volumes sont en préparatien. — M. F.-Br. qui était déjà connu comme auteur de différents travaux historiques, notamment des Légendes et archives de la Bastille (ouvrage deux fois couronné), a traité cette fois-ci, et avec la même compétence, de la France féodale dont il étudie, dans une série de chapitres, les différents aspects: ses institutions sociales et politiques (croisades, communes, corps de ville et corps de métier), ses goûts artistiques (cathédrales, miniatures) et littéraires (épopées, jongleurs), son Université. Ces chapitres alternent avec les portraits de rois de France qui incarnent certaines tendances politiques ou autres: un moine couronné (Robert le Pieux), un justicier de fer vêtu (Louis le Gros), un justicier vêtu d'hermine (Saint Louis), etc. Chaque chapitre est suivi d'une liste des sources et des travaux utilisés. Pour celui qui concerne les jongleurs, par exemple, l'auteur a utilisé, entre autres, les livres de M. Faral et de M. Anglade (Les troubadours ont paru en 1909, et non 1809). M. F.-Br. dit lui-même qu'il a largement utilisé les travaux de ses devanciers et de ses

maîtres: Ch.-V. Langlois, E. Mâle, J. Bédier, etc. Ces noms, mis en vedette, sont mieux qu'une garantie: ils sont la meilleure recommandation du livre qui pourra rendre des services même aux spécialistes, historiens et philologues.

J. Morawski.

* * *

L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France, par Henri Lichtenberger (Crès).

On peut dire, sans crainte d'exagérer, que tous les jeunes universitaires français germanistes sont les élèves de deux Alsaciens, professeurs à la Sorbonne, MM. Henri Lichtenberger et Charles Andler. Très différents de tournure d'esprit et de tempérament, ils sont du nombre des Français connaissant le mieux l'Allemagne contemporaine. Tandis que l'un achève son travail monumental sur Nietzsche [1], l'autre s'est tourné vers les questions économiques et politiques de l'Allemagne d'aujourd'hui. Il s'y est préparé par son Allemagne moderne, où il suit l'évolution de l'Allemagne au XIX-e siècle au point de vue politique, économique, philosophique, littéraire et artistique [2].

Son dernier livre initulé l'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France, est la préface d'une vaste enquête instituée par le Musée social, enquête confiée à des spécialistes et „entreprise en dehors de tout parti-pris politique ou social et de tout souci de propagande". Ecrivant la préface d'une oeuvre qui comprendra plusieurs volumes, l'auteur s'est efforcé de dégager les problèmes, d'en marquer les aspects essentiels et non d'apporter des solutions.

M. Lichtenberger débute par une étude de l'antagonisme franco-allemand, avant la guerre, les Allemands sous-estimant la vitalité française, et les Français s'indignant de voir qu'ils ne peuvent faire aucun mouvement sans qu'on les accuse de préparer la Revanche. Pendant la guerre, les partis de droite poussent à l'écrasement de la France. Les démocrates proposeraient volontiers une paix blanche, mais ne veulent à aucun prix entendre parler de la restitution de l'Alsace-Lorraine. Puis, en 1918, l'Allemagne ne songe plus qu'à briser la France, qui, elle, le sachant par trop bien, redouble d'animosité et proclame son horreur pour la „guerre scientifique" qu'on lui a imposée, les dévastations systématiques et les représailles abominables. Vient l'armistice. L'Allemagne nouvelle qui répudie toute solidarité avec l'Allemagne impériale, met toute son espérance en les quatorze points du programme de Wilson, interprétés conformément à l'exégèse allemande. Placé en présence des conditions concrètes du traité de Ver-

---

[1]) Charles Andler: Nietzsche, sa vie et sa pensée. (en plusieurs volumes, Paris. Bossard).

[2]) Rappelons l'oeuvre de M. Henri Lichtenberger: Le Poème et la Légende des Nibelungen (Hachette). La Philosophie de Nietzsche (Alcan) Richard Wagner poète et penseur (Alcan), Wagner (Alcan)., Novalis (Bloud), L'Allemagne moderne, son évolution (Flammarion), L'Impérialisme économique allemand (en collaboration, avec P. Petit (Flammarion)., Faust (Les cent chefs-d'oeuvres étrangers).

sailles, le Reich proteste. La haine contre la France se réveille brusquement sous le coup des protestations. L'opinion allemande est tenue dans cet état d'esprit par une propagande perfide. La presse allemande dénigre l'administration française en Alsace-Lorraine, reprenant l'adage de Treitschke qui, au lendemain de 1870, critiquait la mauvaise administration des préfets français. On présente la France comme avide de s'immiscer dans la politique intérieure de l'Allemagne. On l'accuse d'être tracassière dans la vallée du Rhin, d'y employer des troupes noires. Mais ce sont surtout les retranchements que l'Allemagne a dû subir du côté de la frontière orientale qui sont de beaucoup les plus douloureux pour les habitants du Reich.

„La restauration de la Pologne indépendante, la perte de Posen et d'une partie de la Haute-Silésie, la situation faite à la Prusse orientale par le fameux „corridor" assurant l'accès de la Pologne à la mer, sont ressenties par les Allemands comme des atteintes tout à fait graves à l'intégrité de leur organisme politique ou économique. Or c'est la France que l'opinion allemande rend responsable de la solution donnée à la question polonaise; c'est à notre appui qu'elle attribue „l'insolence" des Polonais dans leurs revendications contre le germanisme. Et les Allemands demeurent persuadés du caractère absolument chimérique de la politique orientale de l'Entente et de l'instabilité de l'état de choses créé par le traité de Versailles. La France, disent-ils, veut créer artificiellement une Grande Pologne de 35 millions d'habitants, qui, en attendant la reconstitution de la Russie et le rétablissement de l'alliance franco-russe, devra servir de barrière contre le germanisme. Or c'est là une utopie. Cette Pologne où moins des deux tiers des habitant seulement seront des Polonais, où le reste est composé d'allogènes de toute provenance, où il y aura deux à trois millions d'Allemands animés d'un ardent irrédentisme, n'est pas viable: elle constitue un dangereux assemblage de matières explosives qui sautera à l'instant même où cessera la pression internationale qui la maintient. Déchirée par de profondes dissensions intestines, aux prises avec des difficultés économiques insurmontables, animée d'un incoercible impérialisme qui la met en conflit avec tous ses voisins, Lithuaniens, Russes, Ruthènes, Tchéco-Slovaques, elle est vouée à des crises violentes".

„La France, explique un des meilleurs connaisseurs des choses russes, M. Hoetzsch, voudrait concilier sa politique d'alliance polonaise du XVII e siècle avec sa politique d'alliance russe du XIX-e. C'est chercher la quadrature du cercle. La tentative de dresser une barrière entre la Russie et l'Allemagne ne saurait avoir de succès durable. La Pologne et la Roumanie sont des Etats trop fragiles pour pouvoir ésister à la longue à la formidable poussée du monde slave qui aspire à atteindre la mer libre soit dans la direction de la Baltique et de l'Océan, soit dans la direction de la Méditerranée. Elles n'ont pas la solidité voulue pour empêcher la jonction inévitable du slavisme et du germanisme. Les Russes, les Allemands, les Autrichiens, les Madgyars — en tout une masse de près de 200 millions d'habitants — sont fatalement poussés les uns vers les autres par la poli-

tique de l'Entente. Seuls les Allemands, qui connaissent mieux que personne les marchés orientaux, sont capables de mener à bien l'oeuvre de la réorganisation économique de l'immense chaos qui s'est formé dans l'Europe centrale. Si la France veut contrecarrer ce travail nécessaire en lui opposant la faible et artificielle digue polono-roumaine, si elle prétend maintenir tout l'Est et le Centre de l'Europe dans un état de trouble et d'anarchie, alors ce sera la guerre. L'Allemagne poussée au désespoir et n'ayant plus rien à perdre, se rejettera vers la Russie bolcheviste et mènera les Slaves et les Germains à l'assaut des nouveaux Etats, vassaux de l'Entente".

Ces attaques des Allemands contre la Pologne et la France se renouvellent périodiquement. Récemment encore un journaliste allemand essayait de démontrer à propos de l'occupation de la Rhur, que la Pologne ne saurait se tirer de ses embarras économiques en raison des luttes intestines qui la déchirent. Et pourtant, ajoute-t-il, en Pologne aucun bolchevisme n'a détruit la vie économique, la Pologne n'a perdu aucune guerre, sur la Pologne ne pèsent pas de réparations [1].

Ce problème des réparations est précisément le grand motif de la rancune des Allemands contre les petits rentiers que sont les Français et qui poussent leur sadisme jusqu'à s'acharner sur une Allemagne à demi-morte.

M. Lichtenberger étudie ensuite les grands courants de l'opinion allemande dans les divers partis politiques du Reich: les révolutionnaires, le bloc des partis moyens, les partis de Droite, le parti populaire allemand.

Les derniers chapitres exposent la lutte pour l'exécution du traité de Versailles, la controverse sur la question des responsabilités de la guerre, l'effritement de l'Entente, le rapprochement germano-russe, le problème des réparations.

Le but que s'est proposé M. Lichtenberger était de montrer ce que „pensent et sentent les Allemands d'aujourd'hui et comment ils réagissent en présence des évènements contemporains". Il l'a fait avec une objectivité et une clarté qui sont le propre de tous ses travaux.

Alphonse Neibecker.

* * *

„Les Débuts de l'Aministration française en Alsace et en Lorraine" par Georges Delahache. (Libraire Hachette.)

L'auteur de „la Carte au Liseré Vert" et de „La Cathédrale de Strasbourg" pose nettement dans son avant-propos le problème des difficultés que l'Administration Française avait à résoudre en Alsace-Lorraine, dans les „territoires réintégrés dans la souveraineté française" par le traité de Versailles. Cette Alsace-Lorraine, „Terre de l'Empire", était faite des „territoires cédés" par la France en 1871, c'est-à-dire, totalement ou en partie, des quatre départements français: du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de

[1]) Wilh. Stein: Die Stimmung in Polen (Berliner Tageblatt. 17 janvier 1923)

la Meurthe et de la Moselle. Pendant les quarante-huit années que dura l'occupation étrangère, le régime allemand s'était implanté. Au lendemain de l'armistice, deux questions se posaient: devait-on réintroduire d'un seul coup les lois françaises ou limiter autant que possible des changements trop brusques. La France préféra choisir la deuxième voie, demander des avis, s'inquiéter des désiderata des frères retrouvés, et, même, garder des institutions auxquelles la population s'était accoutumée et que le reste de la France ignorait. L'auteur nous montre comment l'administration française s'efforça de réaliser cette tâche délicate d'amalgame qui s'imposa à elle dans les provinces désannexées, qu'il s'agît de l'Administration générale ou des Finances, de la Justice, du Commerce, des Impôts, des Transports, de l'Instruction publique, de l'Agriculture etc. etc. En passant, M. Delahache rend hommage à M. Millerand qui fut un temps Commisaire général à Strasbourg et dont „on ne dira jamais assez avec quelle hauteur de vues, quelle précision dans la volonté, quelle puissance de labeur le grand ouvrier donna à la délicate machine, à ses multiples rouages, une impulsion décisive".

De ce livre se dégage un enseignement curieux. L'administration allemande que l'on entend toujours prôner, est loin d'être exempte, d'imperfections. En ce qui concerne l'Université, par exemple, cette dernière a dû être complètement remaniée. L'outillage des divers Instituts scientifiques laissait fort à désirer. On a créé de nouveaux Instituts: Institut de physique du globe, Institut de physiologie générale, aménagé la Faculté de Médecine, perfectionné l'organisation matérielle et scientifique de l'Observatoire, et j'en passe. On fit d'intéressantes découvertes quant à l'exploitation du réseau ferré et à l'enseignement commercial et industriel. On constata bien des lacunes à propos de la concentration des matières de la Direction du Travail, de la Législation ouvrière, des Assurances sociales et quant à la protection des ouvriers et des employés. L'Allemagne n'avait pas non plus favorisé le développement du port de Strasbourg, de même qu'elle a toujours ajourné la canalisation de la Moselle.

Ce „compte rendu", comme dit trop modestement M. Delahache, des débuts de l'Administration française en Alsace et en Lorraine, jusqu'aux premiers mois de l'année 1921, est d'une impartialité et d'une précision auxquelles nous a habitués l'auteur de „L'Exode". Il nous est particulièrement doux de pouvoir ici même rendre hommage à celui qui fut de tout temps l'ami dévoué des Alsaciens et des Lorrains.

Alphonse Neibecker.

* * *

Slavia Occidentalis, Tome II, Poznań, 1922 (publiée par l'Institut des études relatives aux Slaves occidentaux).

Voici le 2-e volume de ce précieux recueil qui devrait se trouver entre les mains de tous les slavisants. L'Institut a pour but „d'étudier les langues, la préhistoire, l'histoire, l'ethnologie, la civilisation, les moeurs et

coutumes des peuples slaves de l'Occident qui apparaissent au seuil des temps historiques sur l'Elbe et ses affluents". Jusqu'ici, c'étaient surtout des savants allemands qui travaillaient dans ce domaine. A plus forte raison, ce devoir s'impose aux savants slaves et en particulier aux savants polonais qui ont le plus d'affinités avec ces peuplades. C'est à M. Rudnicki, professeur à l'Université de Poznań, que revient l'honneur d'avoir pris cette initiative en fondant l'Institut en question et le périodique dont la devise: „Vérité scientifique et objectivité scrupuleuse" est la meilleure garantie de toute cette entreprise, patriotique en même temps que scientifique.

J. Morawski.

LITTÉRATURE

I

ROMANS.

Le Martyre de l'Obèse, roman, par Henri Béraud (prix Goncourt 1922). Albin Michel, éditeur.

Tout est rond dans ce roman: le visage mafflu du héros, les charmes dodus de l'héroïne, et, plus encore, la bonne humeur inépuisable du conteur.

L'histoire est simple: Un obèse aime une petite dame „blonde et rose, toute en sucre et en fossettes, avec des yeux d'un bleu de pastel". Elle s'égaye de cet amour assidu et intense et entraîne à travers l'Europe, voire l'Afrique, le gros amoureux essoufflé et suant. A la fin tant de constance l'appitoye et elle se résout à payer l'obèse de ses tribulations. Mais une phrase menue, prononcée par elle au moment suprême: „Sois heureux, mon gros", arrête net l'élan du bouffi qui prend la fuite. Ce dénouement nous étonne: on n'est pas obèse à ce point.

Mais cette fin vaudevillesque, renouvelée du „Contrôleur des Wagons-lits", n'est pas l'essentiel de l'ouvrage et l'on aurait tort de croire que M. Henri Béraud compose ses livres dans le goût de Willy. Le „Martyre de l'obèse" se rattache aux deux genres romanesques les plus relevés: le roman philosophique et le roman psychologique.

Au fond du livre — mais tout au fond, bien entendu — est discutée une thèse d'esthétique: Pourquoi la beauté ne s'accommoderait-elle pas des lignes courbes que multiplie l'embonpoint? Pourquoi l'élégance se confond-elle avec la sveltesse, la gracilité, la débilité? M. Béraud nous montre avec esprit que si les temps sont durs aujourd'hui pour les gras, il n'en fut pas de même jadis. Témoins les empereurs romains, les tableaux de Rubens, le Roi-Soleil: et plus près de nous „l'élégant de 1900". „Un bel homme, cela signifiait: un homme un peu là; poil vainqueur, gilet bombé, chaîne de montre comme le petit doigt, gibus incliné, oeil farce — et fume-cigare en bataille" Regrets superflus. Carpentier et Charlie Chaplin ont détrôné Caruso et Paul Pons. Du bon roman philosophique, „le Martyre de l'obèse" a donc l'intérêt général et humain (car enfin cette question concerne à la

fois les gras et les maigres, c'est-à-dire l'humanité toute entière). Il en a encore la présentation lente, érudite, un peu bavarde que M. Béraud doit à Socrate, à moins qu'il ne l'emprunte à Monsieur Bergeret ou à Gosseline.

„Les maigres, dit à peu près M. Béraud, prendront ce livre pour un livre gai". Avec raison, sans doute, car le ton n'est point morose, mais les gras y reconnaîtront la fine psychologie de leur état. Les premières inquiétudes, la légère angoisse de celui qui engraisse, les euphémismes du tailleur pour désigner sa rotondité, les compliments irritants des amis pour sa bonne mine, les traitements et les régimes, gros espoirs et profondes déceptions, tout cela est finement, — oui! finement — noté et analysé. Timidités, tristesses et amertumes, c'est un caratère moral que l'on n'avait pas encore décrit, un beau sujet neuf, que M. Béraud a eu le bonheur de découvrir et de traiter avec esprit.

Son livre est charmant. L'optimisme de M. Canabol est en fin de compte celui de l'auteur, malgré le dénouement. Les obèses ne souffrent pas sans compensation. L'amour, après tout, ne leur est point si cruel, et, rare privilège, les femmes leur sont fidèles. Puis il leur restera toujours le plaisir de voir les maigres jaunir et crever de jalousie à la vue de leur teint florissant. C'est pourquoi ce livre psychologique et philosophique est un livre de bonne humeur. C'est désaltérés et reposés que nous quittons le petit café de province où le conteur monologuait, devant des chopes de bière fraîche, parmi l'ombre et les mouches bourdonnantes.

Jacques Langlade.

***

Lucienne par Jules Romains. Editions de la Nouvelle Revue française.

M. Jules Romains a, voici une quinzaine d'années, inventé l'unanimisme. Depuis il a découvert, nous dit-on, la vision extra-rétinienne et cette découverte, si elle se confirme, rendra son patronyme de Farigoule encore plus célèbre que les deux prénoms dont il s'est fait un pseudonyme. Son bagage est déjà très important. Ses premières oeuvres avaient, comme il convient à toute école qui débute, quelque chose d'agressif et de violent. „L'Armée dans la ville", sa première pièce de théâtre fut, tout comme „Hernani" l'occasion d'une bataille. Depuis, le talent de M. Jules Romains s'est fortifié et assagi. J'aime beaucoup malgré quelques outrances, son „Cromedeyre-le-vieil" où le parti-pris unanimiste n'étouffe pas la vraie, la forte poésie qu'inspira à l'écrivain l'âpreté rocheuse du Velay, sa patrie.

„Lucienne" est aussi un beau livre. On y voit une petite ville de province avec une grande gare et, séparée de la ville par une zone périlleuse de rails où des trains glissent sans arrêt, une maison qu'habitent de petits bourgeois: une famille composée du père, chef des ateliers du chemin de fer, de la mère et de deux filles de 18 et 20 ans. Le calme monotone de cette famille est brusquement troublé par l'arrivée inopinée d'un cousin éloigné, commisaire de la marine marchande et ami de la musique. C'est un gendre possible: on l'accueille, on le choie. Mais qui épousera-t-il?

L'ainée ou la cadette? Toutes deux l'aimeront et se détesteront, jalouses l'une de l'autre. Pour finir, il épousera la maîtresse de piano, Lucienne, dont ce roman n'est que la confession.

Cette famille bourgeoise, être collectif, est le vrai héros du livre. Elle a son caractère propre dont les caractères individuels du père, de la mère, des deux filles, voire de la servante ne sont que les nuances. Conception originale et qui n'ôte en aucune sorte à l'oeuvre son agrément proprement „romanesque". L'action ne languit jamais et les événements se déroulent à mesure que s'éclairent, par une progression savante, les replis des âmes. Le voyage d'exploration sentimentale que Lucienne fait dans cette maison enfumée est fécond en découvertes psychologiques: la plus intéressante est celle qu'elle y fait de son propre amour.

M. Jules Romains est maintenant en pleine maîtrise de son talent. On peut attendre de lui des ouvrages de premier ordre.

Jacques Langlade.

***

„Les Semeurs d'Epouvante", roman, par Fernand Mysor. (Collection „Le Roman", Bernard Grasset.)

Depuis la guerre, le roman exotique et le roman d'aventures — si voisins l'un de l'autre qu'ils vont jusqu'à se confondre — ne comptent plus leurs succès. La France n'a-t-elle pas été le carrefour des races, et la guerre, la plus terrible des „aventures?" Le roman moderne d'après-guerre les situe un peu partout: en Extrême-Orient, en Syrie, en Afrique, au Canada, en Russie bien entendu, en Espagne, en Irlande-ce qui ne saurait surprendre-même en Laponie, ce qui, certes, est bien fait pour piquer la curiosité. Mais une fois qu'on a fait le tour de l'espace, pourquoi ne pas reculer dans le temps? Marcelle Tinayre, avec „Le bouclier d'Alexandre", nous fait déjà remonter bien haut. Fernand Mysor, renchérissant sur les Rosny, nous reporte aux temps préhistoriques, ou, plus exactement, aux temps de l'époque jurassique alors que l'homme ne peuplait pas encore le globe terrestre. Pour ce faire, une „science" très à la mode, le spiritisme, permet au romancier de nous transporter vers ces âges que nul humain n'a vécus.

Le fils d'un laboureur quercynol, Hiéronimus, se trouve à vingt-cinq ans, en se jouant, agrégé des sciences. Bientôt il quitte son lycée de province et se place dans un laboratoire de chimie à Paris. Vers la cinquantaine, alors qu'il est doté d'une barbe fluviale, de longs cheveux, de grands yeux aux flammes sombres et que son corps prend une maigreur ascétique, ce nécromant qu'on surnomme Le Mage, se lance dans les expériences les plus périlleuses d'occultisme et d'hypnotisme. Sa supériorité confond ses confrères „ès sciences psychiques". Et le voilà qui rêve de devenir l'arbitre de la science paléontologique en plongeant deux êtres dans un sommeil hypnotique et en leur ordonnant de vivre à des époques fabuleuses, aventure qu'ils devront lui narrer sans en omettre une phase. Deux sujets, un ro-

mancier et sa maîtresse (l'éternelle maîtresse!) s'exécutent. Les voilà errant à travers les vastes étendues de l'ère secondaire, ce qui est un prétexte pour l'auteur à nous décrire la faune et la flore de ces temps mystérieux.

Mais M. Mysor ne s'en est pas tenu aux descriptions des paysages jurassiques, à l'évocation de ces animaux monstrueux, de ces semeurs d'épouvante, de leurs luttes et de leurs ébats. Il ne s'est pas contenté de nous montrer les effets de ces visions de démence sur deux êtres modernes. Il a cru devoir leur refaire, à mesure qu'ils remontaient le temps, une âme primitive. Puis, il les fait évoluer, organisant leur vie par leur seule ingéniosité, en sorte que nous assistons à une robinsonade qui est du „déjà vu". N'est-ce pas compliquer inutilement les choses que de noter en plus de cette marche et contre-marche de la conscience de ces deux êtres, la naissance du langage, du chant, de l'amour, cela à une époque où l'homme n'existait pas et à propos de deux individus du XXe siècle? L auteur ne se serait-il pas laissé entraîner par les lectures d'ouvrages scientifiques auxquelles son roman l'obligea?

Ces réserves faites, l'étrange aventure de ces deux hypnotisés peut revendiquer une place honorable dans le roman d'aventures d'après-guerre.

Alphonse Neibecker.

***

Le Destin Maître, roman, par Louis-Jean Finot. (Roman, Albin Michel.)

La dédicace émue à la mémoire de son père et maître que Louis-Jean Finot place en tête de son premier roman, pourrait laisser supposer que le fils de celui qui développa un système de philosophie optimiste, va nous faire tourner les pages d'une vie heureuse et exempte de préjugés. Il n'en est rien. Incapable d'une action énergique et désespéré de ne pouvoir lutter contre les difficultés de la vie, le héros se noie.

La thèse — car c'est un roman à thèse — est la suivante: un jeune homme de l'aristocratie peut-il renier sans déchoir les principes de ses ancêtres, se placer de l'autre côté de la barricade, et, en plus, épouser un mannequin? Une femme, une pauvre fille, une petite ouvrière qui est tombée presque sans le savoir, a-t-elle le droit d'en appeler au vrai bonheur, de brûler l'étape en liant sa vie à un comte, à un intellectuel auquel elle a pourtant fait entrevoir le danger de cette liaison et pour lequel elle se sacrifie? La question n'est pas nouvelle. L'auteur du Destin Maître la résoud par la négative, puisque Suzanne sombre et que Jaques Daltier se précipite dans la Seine.

La lutte qui se livre entre ces deux individus ne manque pas d'être poignante. Elle est vivement menée. Le jeune auteur gagnerait à surveiller de plus près son style qui, çà et là, accuse quelque faiblesse.

Alphonse Neibecker.

***

L'Ephémère (Babet Cadou) par Marcelle Vioux; (Eugène Fasquelle).

C'est une bien triste et bien lamentable histoire que celle de cette pauvre petite Babet Cadou. Non moins lamentables sont ses compagnes, figures échappées de romans de Zola, tout à leurs instincts les plus vils. L'auteur nous transporte dans une milieu répugnant, trop répugnant pour être vrai. Il se complait à écarter un peu délibérément tout ce qui n'est pas physiologie de l'amour. La vérité, nous semble-t-il, est autre.

Ce livre est de ceux dont parle un Suédois [1]), et qui ont créé „au dehors l'illusion que les erreurs de quelques-unes étaient l'habitude de toutes". Puisque „au-dehors" nous sommes, force nous est de dire que l'étranger commettrait une erreur grossière s'il confondait toutes les tisseuses, les „fabricantes" — cette appellation si significative ne se trouve pas une seule fois dans le roman! — avec celles du tissage de la rue Verte à Meyran. Les „fabricantes" de Lyon, les gantières de Grenoble ont leurs syndicats libres qui, d'accord avec les patrons, règlent les salaires, assurent des habitations salubres aux petites ouvrières et veillent discrètement sur celles qui, toujours plus nombreuses, se confient à eux. Il serait surprenant que ces syndicats libres ne se soient pas étendus dans le triangle de Valence, Montélimart et Aubenas. Si non, ce serait bien à souhaiter.

Alphonse Neibecker.

***

Gaspard par René Benjamin (21 bois originaux de Reneffer, le Livre de Demain, A. Fayard, Paris).

Des romans de guerre français, l'étranger a lu surtout „Le Feu" de Barbusse que l'Allemagne s'est empressée, et pour cause, de répandre à travers l'Europe centrale. On connait à peine le beau roman de Dorgelès: „Les Croix de Bois", qui est peut-être le plus vrai qu'ait inspiré la grande Guerre. On ignore l'histoire de Gaspard, que toute la France a lue et qui est bien significative pour les premiers mois de 1914.

Gaspard, marchand d'escargots de la rue de la Gaité, c'est le Parigot, le peuple de Paris, allant à la guerre joyeusement et sans emphase; c'est le Parigot mangeur de curés et de cornettes, mais qui devant le premier prêtre qu'il recontre abdique et conclut: „Pour un curé, ça c't un curé!", et qui dira à ses camarades, en parlant de la bonne soeur Bénigne qui le soigne lorsqu'il est blessé une première fois: „C'est des femmes... des vraies femmes, c'que doivent être des femmes". Il est bon soldat, Gaspard. Il grogne souvent comme ses aînés, les grognards de Napoléon; aussi bien le peuple français ne saurait-il changer. Gaspard grogne à propos de tout et de rien, quand le ravitaillement fait défaut, quand la marche se fait interminable dans la nuit pluvieuse, quand, au dépôt, il moisit. A l'entendre, il ne souffre pas qu'on le commande. Mais que le capitaine Puche paraisse

[1]) Erik Sjoestedt: „Le Secret de la Sagesse Française" (Edition du „Nouvau Mercure", Paris, 1922)

et lui ordonne de devancer la compagnie pour préparer la soupe, et Gaspard, quoique harassé de fatigue, de prendre aussitôt les devants. La compagnie est morose? Gaspard l'égaye. On avance sous le feu ennemi, Gaspard, fait rebondir les ouvrages. Il est blessé, mais il ne rentrera pas dans les lignes sans emporter à bras-le-corps son ami mortellement atteint. Il ne se laissera pas panser sas avoir appelé un major après de son ami mourant. Il retournera au front. Il y perdra une jambe mais n'en restera pas moins bon peuple de Paris, toujours blagueur, jamais fanfaron, toujours grognant mais faisant simplement son devoir, toujours le coeur sur la main et toujours de la rue de la Gaité.

La réédition de Gaspard inaugure une publication bien intéressante: le livre in-8, sur beau papier, orné de nombreuses gravures sur bois, à 2 fr. 50 le volume. Gaspard, qui obtint le prix Goncourt en 1915, commence heureusement cette tentative hardie.

Alphonse Neibecker.

II

HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES.

„Tableau de la Littérature Française au XIX-e Siècle" par Fortunat Strowski (Delaplane, Paris 538 p.).

A ne parcourir que la table des matières de ce livre, on pourrait être surpris de l'ordre suivi par l'auteur. Mais reportez-vous à la préface. Vous lirez qu'il n'a pas voulu d'une classification abstraite. Il se refuse, dans ce livre qui ne veut être qu'un tableau, „et rien de plus", à étudier le dix-neuvième siècle comme nous étudions les siècles de Marot ou de Corneille. Le siècle passé est trop près de nous pour que nous puissions, dès aujourd'hui, nous détacher de figures qui probablement s'effaceront avec les années. Le danger auquel l'historien craint de s'exposer, serait plutôt „de les voir de trop près", d'en parler „trop complaisamment, comme il ferait de soi-même ou d'amis personnels". Ces raisons une fois admises, on n'a aucune difficulté à suivre le plan adopté par M. Strowski. Il peint les différents courants littéraires par les oeuvres les plus significatives et restitue chaque oeuvre à sa date particulière.

La préface nous avertit aussi que nous ne trouverons pas de jugements systématiques dans ce livre. Cependant, l'auteur prétend se montrer d'une rigueur inflexible pour tout ce qui est égoïsme et lâcheté, pour toute conception de vie sans poésie et sans idéal. En effet, pour peu qu'on ait lu les travaux de M. Strowski et fréquenté ses cours en Sorbonne, on ne saurait concevoir une âme plus vibrante et aussi plus indulgente à la poésie. Cela nous explique certains jugements qui ne manqueraient pas de nous causer quelque surprise. Ainsi, il considère les nouvelles italiennes de Stendhal comme le chef-d'oeuvre de cet écrivain. Or, M. Strowski n'ignore pas que ces nouvelles sont peut-être la partie la moins personnelle de l'oeuvre stendhalienne. Mais tous les

nombreux plagiats de Stendhal qu'on vient de découvrir en ces derniers temps, ne feront pas changer d'avis M. Strowski, qui, se plaçant au point de vue artistique et moral, voit en Fabrice de „La Chartreuse de Parme" et en Julien Sorel du „Rouge et Noir", des héros „sans foi et sans poésie" que représentera le roman français vers 1880. Cela suffit au critique — et on ne saurait lui en faire un reproche — pour préférer „l'Abbesse de Castro" aux deux seuls livres qu'on puisse dire être vraiment du plagiaire sans vergogne que fut Stendhal.

Le Tableau de la Littérature française au XIX-e siècle est de 1912. Nous ne doutons pas qu'une nouvelle édition entraîne une modification de la cinquième partie: La période contemporaine. La grande Guerre nous fournit un recul qu'on ne pouvait avoir en 1912. Une figure comme celle de Villiers de l'Isle-Adam tend à glisser au premier plan en tant que précurseur de la renaissance idéaliste de 1885, dont le symbolisme est l'expression poétique. Barrès nous apparait, dès aujourd'hui, comme l'écrivain le plus représentatif de l'évolution de notre sensibilité de 1890 à 1914, tandis que d'autres pâlissent sous la lumière tragique qui a incendié l'Europe. Personne n'est mieux au courant de ces choses que le critique qui suit au jour le jour le mouvement littéraire [1].

Ce Tableau si vivant et si complet, n'en demeure pas moins, tel qu'il est, le livre le plus commode pour s'orienter dans un siècle si riche, si fécond et que seul M. Léon Daudet se plait à trouver stupide.

Alphonse Neibecker.

* * *

Manuel illustré d'histoire de la littérature française — Morceaux choisis des auteurs français du X-e au XX-e siècle par J. Calvet. (Paris, J. de Gigord.)

Replacer la littérature française dans le courant de l'histoire nationale, l'ambition n'est pas nouvelle. Je ne pense pas pourtant qu'elle ait été encore réalisée avec autant de bonheur, du moins dans un manuel d'enseignement, que par M. Calvet. L'idée, il faudrait dire le mythe, de l'évolution des genres littéraires fait place à un sens profond et sûr de la continuité organique dans la vie et la pensée. La race, unifiée sans doute avant le IX-e siècle, trouve à cette époque, pour la première fois ses moyens d'expression littéraire. On distingue les apports traditionnels, les enrichissements successifs, le rythme grandiose des époques de conflits et des époques de synthèse. A l'âge des chansons de geste, la tradition grecque et latine n'est pas absente: l'Iliade et l'Enéide, Alexandre et César, sous la forme assimilable par l'âme enfantine de ce temps, tiennent éveillé l'intérêt pour l'antiquité. Notre XIV-e siècle, moins brillant que le Trecento italien, prépare efficacement la Renaissance. M. Calvet réussit à donner

[1]) M. Strowski vient de publier sous le titre: „La Renaissance littéraire de la France contemporaine" (Plon) une série d'articles fort intéressants qui ont trait au mouvement littéraire contemporain et dont M. Jozeph Morawski publiera prochainement la traduction polonaise (Eos).

en quelques pages l'exacte impression du conflit moral du XVe siècle. Ses chapitres sur les caractères généraux et les sources d'idées à chaque grande période révèlent avec une netteté parfaite le fil conducteur, l'idée organique de tout le développement. Le tableau est achevé par des notes substantielles sur l'histoire des arts dans les derniers siècles. Nous voyons vraiment la littérature „comme la plus haute manifestation de l'âme française qui n'a jamais cessé de rechercher une expression plus complète de ses rêves généreusement humains".

M. Calvet donne à l'idée religieuse, „élaborée, magnifiée ou combattue par nos écrivains", sa place légitime parmi ces idées directrices, sans lesquelles il est impossible de comprendre pleinement aucun mouvement littéraire. A vrai dire, nos origines littéraires sont toutes ecclésiastiques; on l'admet pour le théâtre; c'est vrai de nos épopées qui, non seulement sont nées sur les routes de pèlerinage, mais encore continuent toute une hagiographie épique; et qui dira l'influence de la poésie liturgique sur les mètres de la plus antique versification française? S'il convient d'être théologien pour commenter François de Sales, Pascal et Bossuet, est-ce vraiment inutile pour comprendre Rabelais, Montaigne et Voltaire? M. Calvet est théologien, mais il sait se garder de tout sectarisme, comme sa préface le promet. Il mettra François de Sales aussi haut que Montaigne comme prosateur, plus haut comme penseur et précurseur de la synthèse classique; il n'oubliera ni Gratry ni Veuillot. Mais Montesquieu nous est donné comme l'un des maîtres de la pensée moderne, et Voltaire comme le modèle du style le plus éminemment français. Renan même se voit attribuer des connaissances philologiques „sérieuses", sur lesquels M. Calvet n'a pas sans doute pris l'avis des philologues, tant il est généreux.

L'ampleur et la netteté de l'idée directrice donnent à ce Manuel une qualité précieuse au point de vue pédagogique: la perspective est observée et les figures sont placées sur le plan qui leur convient. Autour de quelques personnages centraux, les „dii minores", précurseurs ou épigones, sont groupés avec une justesse qui devient parfois de la justice. A ce point de vue, on appréciera certaines notices, comme celle que M. Calvet consacre à Du Bos, le véritable père de l'histoire critique, auquel, par dessus Michelet et Guizot, se rattache l'école contemporaine. Moins heureux peut-être dans ses jugements sur les philosophes, il donne de Pascal une idée étroite jusqu'à en être fausse, et c'est décidément faire tort au vigoureux réalisme bergsonien, que d'y voir seulement je ne sais quelle philosophie du Symbolisme. Tenter de grouper, suivant ces mêmes règles de perspective, les écrivains contemporains, c'est une tâche qui eût fait reculer un esprit moins confiant dans sa netteté. M. Calvet l'a accomplie à la satisfaction des plus exigeants; et la récente „querelle des Manuels" a permis de remarquer que, seul ou presque seul, il fait leur place à Baudelaire, à Verlaine et à Mallarmé. Il tente même de chercher un nom à la littérature qui se fait: il propose celui de „réalisme mystique". Va pour mystique; mais ce malheureux mot a été si tiraillé qu'il n'aura bientôt plus figure d'idée.

Dépouillé des théories fossiles, chargé d'érudition, organique et équilibré à souhait, ce livre est pourtant un manuel pour les élèves de l'enseignement secondaire. Pour eux, ces sommaires substantiels, ces divisions et subdivisions, ces recherches de formules nettes et soulignées par d'heureux artifices typographiques. La rançon de ces qualités pédagogiques, ce sont d'abord les quelques formules toutes faites, les quelques habitudes scolaires peu justifiées, qui reparaissent ça et là. Pardonnons aux terreurs de l'an mil, fantôme exorcisé en vain! Mais pourquoi attacher tant d'importance à la prise de Constantinople pour la diffusion des études grecques, alors qu'on ne dit rien du Concile de Florence et d'autres influences plus anciennes et permanentes? Pourquoi maintenir cette distinction désuète entre la littérature aristocratique, ecclésiastique et bourgeoise du moyen-âge? Inconvénient plus grave: une fois trouvée, pour caractériser un écrivain, la formule généralement heureuse, on se laisse tyranniser par elle. Fénelon, par exemple a été défini un „novateur"; il sera donc novateur partout et toujours.

L'illustration est l'indispensable complément du texte; elle achève de fixer la physionomie d'une époque, car elle est choisie parmi les documents du temps, et rares sont les erreurs d'interprétation. Les portraits sont commentés par des notes qui veulent être une psychologie du personnage d'après les traits de son visage. Il y a des trouvailles exquises: Montluc, „le bon sous-officier", par exemple. Mais le jeu n'est pas sans péril: on voudra coûte que coûte, faire dire au portrait ce que les ouvrages ont révélé, ou plus simplement ce qu'en pense l'auteur. J'ai peine à pardonner le portrait de Sainte-Beuve: „une tête de concierge"... Pourquoi, aussi, a-t-il une calotte? Concierge, soit, mais il garde le Temple de Mémoire.

Le volume de morceaux choisis est digne du Manuel et c'est tout dire.

On ne se trompera pas aux petites querelles que j'ai cherchées à M. Calvet, car son Manuel est bien près de la perfection. Il faut souhaiter qu'il se répande hors des frontières chez tous les amis de nos lettres.

P. Julien.

***

La littérature française du brevet élémentaire et de l'enseignement primaire supérieur par Marcel Sarthou, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie. Paris. Fernand Nathan. 1922. 8° 524 pages.

Ce manuel est essentiellement scolaire: il est fait pour aider les candidats au brevet simple à préparer leur examen. Il s'adresse à un public très spécial, ignorant des littératures antiques et pour qui l'étude des auteurs français doit être le fondement même de la culture humaine. Il contient de nombreuses citations, mais (l'auteur le déclare expressément) son étude ne doit pas remplacer la lecture directe des textes. Dans ces conditions il semblait que le manuel dût surtout fournir à ses lecteurs des

faits et des cadres: les faits qui aident à comprendre les textes, et les cadres qui permettent de replacer les fragments connus dans le vaste ensemble d'une oeuvre littéraire. M. Sarthou a méconnu cette double nécessité: dans son livre les biographies sont quasiment réduites à rien, et les ceuvres analysées sout justement les plus banales, celles que l'élève a sûrement lues et expliquées en classe. C'est ainsi que, selon M. Sarthou, les principales pièces de Ronsard sont l'ode à Cassandre: Mignonne, allons voir si la rose, le sonnet „quand vous serez bien vieille", la sonnet sur la mort de Marie, l'Elégie contre les bûcherons de la forêt de Gastine, et la Remontrance au peuple de France. Vraiment est-ce tout ce que doit savoir un bon élève de l'enseignement primaire supérieur? Les chapitres consacrés à Chateaubriand ou à George Sand ne sont pas moins insuffisants. Celui qui traite d'Alphonse Daudet est pire: il fausse entièrement le caractère de l'oeuvre. Sans doute est-ce la faute du programme, mais c est la faute de M. Sarthou de s'être astreint à suivre servilement le programme. Sachons lui gré pourtant d'avoir nommé Valles est cité Mallarmé.

J. Langlade.

***

Les contes populaires par Gédéon Huet. (Bibliothèque de Culture générale), Paris, Flammarion, 1923, in 8⁰ de 192 p.

Cet ouvrage était en cours d'impression, quand la mort a frappé M. Gédéon Busken-Huet. Romaniste, germaniste et quelque peu orientaliste, G. Huet avait des connaisances très variées, mais ses goûts allaient surtout au folklore. „Il savait", a dit M. Bédier dans son discours prononcé aux obsèques du défunt, „il savait tous les contes de toutes les littératures, et toutes les légendes, et connaissait toutes les variantes de chaque conte et toutes les versions de chaque légende". En folkloriste avisé G. Huet savait ce qu'il y a de téméraire à étudier les contes d'un point de vue exclusivement orientaliste ou autre. Sur le sable mouvant du folklore où plus d'un système s'était écroulé, il s'avançait lentement, prudemment, non sans avoir établi ses points de repère pour n'être pas dérouté par la fata morgana d'une pernicieuse autosuggestion. — Son livre sur les Contes populaires se compose de trois chapitres. Dans le premier, l'auteur passe en revue les différentes catégories de contes et discute les systèmes qui en expliquent l'origine. Sans adhérer à aucune de ces théories, G. Huet ne va pas pourtant jusqu'à nier la possibilité de savoir quoi que ce soit sur la vie mystérieuse des contes populaires. „Nous essayerons de montrer, dit-il (p. 67), que, si notre savoir, dans ces matières a des limites, l'étude des récits populaires, qu'on les considère en eux-mêmes ou dans leurs rapports avec la littérature écrite, aboutit à des résultats intéressants et peut repandre une lumière nouvelle sur certains points de l'histoire littéraire". Cette étude forme l'objet des deux chapitres suivants, intitulés l'un: Evolution et formation des contes populaires, l'autre: les contes populaires et

la littérature. Les proportions du livre et sa destination ne permettaient pas à l'auteur d'épuiser le sujet. Aussi bien, ses recherches portent-elles sur un nombre assez restreint de contes, et de contes universellement connus: Cendrillon, Peau d'âne, Jean de l'ours, le Chat botté, Aladin, le mythe de Psyché, les thèmes de la Fiancée substituée, du Prince prédestiné, du Mort reconnaissant — voilà les contes sur lesquels il insiste dans son Chapitre II. Mais ces contes donnent lieu à des rapprochements avec des récits apparentés, voire à des considérations plus générales qui font peut-être l'intérêt principal du livre. Enfin, dans le Chapitre III, G. Huet examine quelques récits merveilleux qui ont été développés littérairement. On en trouve des exemples un peu partout: dans la Bible (histoire de Tobie, qui est une variante du thème du Mort reconnaissent; celle de Joseph et de la femme de Putiphar que G. H. rapproche de l'histoire de Bellérophon et de Sthénebée, d'Hippolyte et de Phèdre; — dans l'antiquité (épisode de Polyphème dans l'Odyssée; Héraklès; l'Ino et l'Alcestis d'Euripide, etc.); — au Moyen-âge (Charlemagne et Basin; Pèlerinage de Charlemagne; Renaud de Montauban; Amie et Amile, Rainort „au tinel" dans la geste de Guillaume, dont le souvenir s'est perpétué dans le Morgante de l'Orlando de Pulci, précurseur immédiat de Rabelais, etc. La fable „ésopique" du Roitelet et de l'Aigle (citée p. 132) a fourni à M. W. Klinger le sujet d'une intéressante monographie (Z motywów wędrownych pochodzenia klasycznego — Sur quelques thèmes populaires d'origine classique, 1-re série, Poznań, 1921). Le même savant a étudié ailleurs (Przegląd Współczesny, 1921) la denrée sur laquelle repose La Tempête de Shakespeare (cf. G. Huet, p. 154). — Le livre de G. Huet ne saurait être trop recommandé à tous les amateurs de nos vieux contes de fées.

J. Morawski.

***

Le Facet en Françoys, édition critique des Cinq traductions des Deux Facetus latins avec introduction, notes et glossaire, par J. Morawski. Société scientifique de Poznań. Travaux de la commission philologique. Tome II, fascicule 1. gr. in-8. 128 p. 1923.

La société scientifique de Poznań, dont les publications dans tous les domaines sont de grande importance, a edité cette année pour la première fois un travail relatif à la littérature française médiévale. M. J. Morawski, professeur de philologie romane à l'Université de Poznań inaugure une série qui sera longue, espérons-le, par une édition critique des cinq traductions françaises du Facetus, précédées du poème latin lui-même.

Le Facetus a une fort mauvaise réputation qu'il doit à Rabelais. Maitre Jobelin Bridé lut à Gargantua: „le Donat, le Facet, Théodelet et Alanus in Parabolis et y fut treize ans, six mois et deux semaines". (Garg. I. 14). L'ironie de Maître François a transformé tous ces noms propres en

des symboles de routine et de sottise. C'est injustice, du moins pour le Facet. Sans doute, au début du XV-e siècle, le vieux poème du XII-e pouvait paraître périmé. Sans doute aussi il était absurde de faire de son étude un pur exercice de mémoire. Il n'en est pas moins vrai que le Facet constituait un judicieux memento des règles de morale, de prudence et de civilité.

Comme le fait très justement remarquer M. J. Morawski les traductions françaises du poème qui s'échelonnent de la fin du XIII-e au XV-e siècle sont plus savoureuses que l'original latin, et leur lecture est loin d'être ennuyeuse. Certains vers portent bien la marque de leur siècle: mépris des serfs:

Se tu as serfs en ta justice
Soubz ton pié les tiens en tel guise
Qu'ilz ne se puissent rebeller
Car serf sont felon et amer...

(Chaton qui fut moult saiges homs... quatrain 43.)

ou superstition:

Garde qu'en maison de roux homme
Ne prengnes ne hostel ne somme
Car tu sces bien que les pluseurs
Sont voulentiers malicieux...

(Ibid. quat. 74.)

Mais de l'ensemble se dégage un parfum de sagesse française: bon sens pratique, morale faite surtout de modération et de retenue, courtoisie, politesse, prudence, avec çà et là une narquoiserie de tont et comme une velléité de gauloiserie tôt réprimée. „L'honnête homme" du XVII-e siècle tel que Molière ou La Fontaine le décriront est déjà préformé dans le modèle idéal du Facet.

L'édition procurée par M. J. Morawski est précédée d'une savante introduction critique et historique et accompagnée de notes. Souhaitons que ce livre qui représente une somme de travail et de recherches considérable soit lu non seulement par les philologues, mais aussi par les historiens de la littérature et même par les simples curieux. Il en est digne.

Jacques Langlade.

* * *

Victor Hugo (Crès, 285 p.); **Lettres intimes** (Edouard-Joseph, 338 p.), par J. Barbey d'Aurevilly.

Barbey d'Aurevilly ne pensait pas dire si vrai lorsque, trois mois après avoir connu Mademoiselle Read chez François Coppée, il lui donna, en août 1888, le surnom délicieux de „Mademoiselle ma Gloire". Sans elle, l'oeuvre critique de Barbey nous manquerait ou, tout au moins, nous serait difficilement accessible. Il nous faudrait la chercher dans Le Constitutionnel, Le Nain Jaune, Le Nouvelliste, Le Pays, etc...

Mademoiselle Read s'est adonnée avec un inlassable dévouement à ce pénible travail de recherche qui, pour elle, a été une grande joie. Nous lui devons une douzaine de volumes de critique, sans lesquels le portrait de Barbey d'Aurevilly écrivain ne serait pas complet.

Aujourd'hui, c'est tout ce que Barbey a écrit sur Victor Hugo qui est rassemblé en un volume. Nous imaginons que ce livre a dû causer un petit scandale dans les salons du boulevard Saint-Germain. Nous savons quelques fervents de Barbey d'Aurevilly qui, pour des raisons politiques, renient en bloc Victor Hugo. S'ils se croyaient en communion de pensée avec l'auteur des „Diaboliques", qui se targue de ne pas être républicain (p. 200), ce livre a dû les décevoir. Certes, le „virtuose de l'éreintement" ne ménage pas le grand prêtre du romantisme. On ne saurait être plus dur pour ce mélodrame qui fit pourtant pleurer Margot, pour la boursouflure trop apparente du Hugo des drames en prose. Le catholique qu'est Barbey d'Aurevilly rugit de colère quand il doit parler de „Lucrèce Borgia". Hugo n'est plus qu'un cabotin qui „moula sa Lucrèce en pleine fange", qui se laissa mystifier et faussa l'histoire. Mais Barbey se laisse prendre à son tour. Si, en effet, le poison des Borgia doit être relégué parmi les légendes et sans doute aussi les crimes de Lucrèce, Barbey se trompe s'il croit pouvoir, en s'appuyant sur le R. P. Ollivier, innocenter Alexandre VI et faire de la Vannozza sa belle-mère. Au reste, le poète est-il tenu à faire oeuvre d'historien? Et les infidélités que Barbey admet volontiers quand il s'agit de „la Légende des Siècles" (p. 166), a mauvaise grâce à les blâmer en ce qui concerne Lucrèce Borgia. Mais il est vrai qu'Alexandre VI était pape!

Le Hugo qui, avec „Les Misérables", „chavire dans la bêtise humanitaire", est aussi vivement attaqué que l'auteur de „Lucrèce Borgia". Seul d'après le critique, l'inspecteur de police Javert est bien planté. Le reste n'est que platitude et le livre, une mauvaise action. Cependant, Barbey reconnait la force du style de Hugo, son invention dans le verbe, „toute cette matérialité enflammée de mots et d'images qu'on peut ne pas aimer, mais dont on ressent la puissance". Car, ne vous y laissez pas prendre, Barbey s'incline devant celui qui écrivit „La Légende des Siècles" et „les Chansons des Rues et des Bois". S'il a pu être impitoyable pour l'auteur de „Lucrèce Borgia" et le romancier trop humanitaire des „Misérables", il dit avec autant de force son admiration sans borne pour le poète qui manie le rythme avec génie et qu'il appelle „la grande lyre immortelle, le génie de l'arabesque poétique".

L'éditeur a cru devoir avertir le lecteur par des extraits placés en tête du volume, que, contrairement à l'opinion reçue, Barbey d'Aurevilly n'a pas méconnu Victor Hugo. Nous aurions aimé faire nous-mêmes cette découverte. Trouver un éloge dithyrambique du poète après vingt pages d'un éreintement plein de verve — et quelle verve! — du romancier et du dramaturge, c'est une surprise dont il n'aurait pas fallu priver le lecteur.

* * *

Les Lettres intimes que Mademoiselle Read a recueillies et vient de faire publier, nous font pénétrer dans l'intimité du dandy dont les redingotes à jupe, les cravates de dentelle et les chapeaux bordés de velours cramoisi étaient légendaires. Dans sa correspondance, il est aussi simple et bonhomme qu'il paraît outré vu du dehors. Comme un bon bourgeois, il compte ses serviettes de table et de toilette, commande tous les ans à la brave et dévouée Elisabeth Bouillet ces bons jambons de Normandie dont Mademoiselle Coppée est aussi friande que lui. Nous le voyons enfermé du lundi au jeudi, lisant et „articlant", et refusant toute invitation quand il est ainsi en „conclave". „L'ours des glaces polaires" s'humanise quand il écrit humblement à Sainte-Beuve que de toutes ses ambitions littéraires, la plus ardente serait d'occuper un de ses jugements. Le „Magnifique" qu'il se dit, devient „Lord Anxious" quand il s'agit de la correction des épreuves dont sont chargés deux de ses amis lorsqu'il est en Normandie. Et il l'aime, sa Normandie: „Plus ce pays devient désert, plus les personnes qui m'y plaisent, pour une raison ou pour une autre, y manquent et s'en vont dans l'absence ou dans la mort, et plus ce pays m'absorbe et s'empare de toutes mes pensées... Toutes les âmes que j'y ai connues s'y pressent et s'y accumulent autour de moi, et c'est ainsi que l'invisible m'emplit le visible et donne un charme amer aux éternels paysages qui ne meurent pas, eux! et qui n'ont pas bougé depuis ma jeunesse. Diable de domination exercée sur moi par ce pays!"

Ces lettres nous apprennent que le „virtuose de l'éreintement" qu'on nous dépeint toujours comme un critique irascible, botté et armé de sa cravache, se doublait d'un homme de coeur serviable, courtois et constant dans ses amitiés.

Nous espérons que ces Lettres intimes inédites seront bientôt suivies de la réimpression des introuvables „Lettres à une Amie".

Alphonse Neibecker.

***

Le Gendre de Monsieur Poirier par Emile Augier, texte annoté par B. Kielski — Editions Eos. Poznań. 117 pages, avec livret explicatif de 32 pages. 1923.

Ce volume inaugure une collection de classiques français à l'usage des Lycées de Pologne, publiée sous la direction de M. Kielski, inspecteur général. Les annotations du premier volume paru ont été rédigées par M. Kielski lui-même, ce qui nous permet de penser que „le Gendre de Monsieur Poirier" est le volume type de la série.

Cette collection vient à son heure. L'enseignement du français tend chaque jour à se développer davantage en Pologne, non seulement dans les Universités et les Lycées, mais encore dans les Cours populaires du soir, qui se créent un peu partout et où affluent les élèves. Par malheur, les livres sont rares. La „Bibliothèque des Ecoles" éditée par MM. Gebethner et Wolff a mis déjà à la portée du public studieux une bonne série de textes

extraits de nos conteurs et de nos classiques, mais il reste encore beaucoup à faire en ce domaine. La maison „Eos" de Poznań se propose surtout d'éditer les auteurs du programme de l'enseignement secondaire, en offrant aux élèves des textes annotés.

Monsieur Kielski a eu la main heureuse en choisissant pour ouvrir la série „le Gendre de Monsieur Poirier" par Emile Augier et Jules Sandeau. Cette pièce est un vrai chef-d'oeuvre par ses qualités d'équilibre, de clarté, et de progression dramatique. Et nous souhaiterions qu'elle fût mise en France, comme elle l'est en Pologne, au programme des classes.

La présentation matérielle de l'ouvrage est fort bonne. Les notes sont groupées à part dans un livret détaché. Procédé allemand? Qu'importe, si l'on obtient ainsi que l'ouvrage, dit scolaire, soit en même temps un ouvrage de bibliothèque, et, surtout, si l'on ôte aux élèves la tentation de recourir trop souvent aux notes explicatives?

Dans le livret d'annotations, il semble que M. Kielski ait hésité entre deux méthodes, celle qui consiste à expliquer les tournures françaises par leur équivalent polonais, et celle qui au contraire explique le français par le français. Il eut été préférable, à notre avis, de choisir franchement l'un ou l'autre de ces procédés.

Les explications sont le plus souvent judicieuses. On relève cependant quelques faux-sens (casaque p. 2. vivre en espalier p. 4. faire le gros dos p 14, un vieux libéral p. 19, éclabousser p. 24) quelques erreurs de fait: (noblesse de finance p. 5, situation de la Rochelle, p. 19) et ce qui est plus grave, quelques fautes de langue (ce qu'on hérite de ses pères p. 3, il y aurait un certain code d'honneur auquel seraient soumises les gens appartenant à la noblesse, p. 12. V.-enfin toute l'explication de chenets, p. 16).

Ces quelques taches ne suffisent pas à déparer le commentaire qui rendra service aux étudiants, en dépit de quelques oublis et de quelques longueurs (l'an quarante).

Le tort le plus grave de M. Kielski, à notre sens, a été de supprimer toute introduction historique et critique, ou plutôt de remplacer cette introduction par des extraits de Jules Lemaître, de Sainte-Beuve, et de MM. Lanson et Doumic. L'extrait de Sainte Beuve est dénué de tout intérêt, les quelques phrases empruntées à M. Lanson et à M. Doumic sont loin d'être significatives. Seul mérite d'être lu le parallèle très fin entre Emile Augier et Molière que M. Kielski a découpé chez Jules Lemaître. Mais il y a loin d'une page des „Impressions de théâtre" à une introduction d'édition classique! Jules Lemaître écrivait pour les lecteurs des „Débats", public cultivé et délicat: sa critique, toute subjective, se préoccupait fort peu d'histoire littéraire: elle n'était que l'analyse raffinée de fines intuitions. Est-ce là ce qui convient à des élèves? Assurément non: I n t e r p r e s i p s e e g e t i n t e r p r e t e. Ce qui leur convient, c'est une biographie de l'auteur très détaillée jusqu'à la date où se place l'oeuvre présentée, une étude précise des influences sociales ou littéraires qui ont agi sur lui, l'esquisse de son évolution, enfin l'indication de ses modèles et de ses sources. Com-

ment un élève comprendra-t-il „le Gendre de M. Poirier" s'il ignore que Jules Sandeau fut le collaborateur d'Augier, et que le sujet de cette comédie est tiré de „Sacs et parchemins"?

Malgré cette réserve, nous espérons que cette collection sera bien accueillie des élèves et des maîtres auxquels elle rendra de très grands services.

Jacques Langlade.

* * *

Alfred de Vigny, Z historji pesymizmu religijnego par le Dr. Wacław Lednicki. Varsovie, 1923, Polskie Towarzystwo wydawnicze „Zjednoczenie". XVI + 326 p.

Il y a des écrivains qu'on loue, mais qu'on ne lit guère (est-ce pour cela qu'on les loue?), et il y en a qu'on lit beaucoup plus qu'on ne les loue. A. de Vigny appartient à la première catégorie d'auteurs, et il faut savoir gré à M. L. d'avoir, en un fort beau livre, tâché de nous familiariser davantage avec ce poète qui est „trop peu connu parmi nous" Le sera-t-il jamais autant qu'il le mérite? Il est permis d'en douter. „Se souciant peu de la foule — a dit un critique — il n'en fut guère entendu". Car "la foule n'aime les pessimistes qu'à condition qu'ils la flattent, et celui-là ne la flattait point". A. de Vigny ne peut et ne veut être goûté que par une élite qui lui voue un culte „discret et respectueux" pour parler comme Sainte-Beuve. M. L., fervent admirateur de l'auteur de D a p h n é, l'a bien compris: il appartient à ces générations" venant de dix en dix ans, comme en pèlerinage, contempler et couronner son monument". Son livre témoigne de vastes lectures, d'une érudition très sûre et d'une habileté remarquable à dégager des oeuvres d'A. de Vigny les idées fondamentales, philosophiques et religieuses. Dans la discussion de ces idées, M. L. apporte en outre des méthodes de critique qui font honneur à son jugement et montrent jusqu'à quel point il avait médité son sujet. Son livre est plein d'idées subtiles, d'observations profondes, de rapprochements ingénieux, soit qu'il analyse le pessimisme religieux du poète-penseur, qu'il parle de sa triple religion de l'honneur, de la souffrance et de la solitude, soit qu'il le compare à Rousseau ou à Renan, ou qu'il l'oppose à J. de Maistre. Non moins piquants sont les parallèles que l'auteur établit entre les D e s t i n é e s et le D é s a s t r e de L i s b o n n e de Voltaire, entre différents passages du J o u r n a l d'u n p o è t e et tel roman de Tolstoï ou de Dostoïewski. A la fin, M. L. cite un passage d'une lettre inédite où A. de Vigny se définit lui-même: J'a i l e c o e u r s a u v a g e et l'e s p r i t c i v i l i s é, et nous livre ainsi le plus intime ressort de son âme. — En un mot, le livre de M. L. est un guide très précieux pour ceux qui voudront visiter avec lui la retraite de la „tour d'ivoire". Nous espérons revenir encore sur ce livre intéressant qui mérite un compte-rendu plus détaillé. Nous sera-t-il permis, dès à présent, d'exprimer un voeu? M. L. regrette, dans sa P r é f a c e, qu' A. de Vigny ne soit pas traduit en polonais. Boy lui-même,

à qui nous devons tant de traductions magistrales de chef-d'oeuvres français, n'a pas songé à lui faire une place dans sa Bibliothèque. C'est là une lacune fâcheuse qu'il faudra combler, et personne, croyons-nous, n'y serait plus compétent que l'auteur de la belle monographie sur A. de Vigny. Il pourrait, à cette occasion, développer ce qu'il dit, notamment sur l'influence que le poète français a exercée en Pologne, en particulier sur nos grands poètes romantiques.

J. Morawski.

***

Anatole France, étude psychologique par G. Michaut. (Cinquième édition revue. Paris, de Boccard, 1922, 316 p.)

Entrer vivant dans la postérité, c'est une bien redoutable aventure. On peut trouver un disciple pieux, qui recueille les Pensées et les Entretiens de son maître, dénombre ses livres, décrit avec amour le milieu familier où il se meut, et même la calotte rouge qui flamboie sur ses cheveux blancs. Mais on trouve aussi le scoliaste diligent qui, sans passion et sans zèle, s'essaiera à prendre la juste mesure du vivant, comme il l'avait fait pour d'Urfé ou pour Mlle de Scudéry, pour Pascal et pour La Fontaine. Ainsi Anatole France a trouvé tour à tour M. Gsell et M. Michaut.

Monsieur Michaut, Professeur à la Sorbonne, réédite, à peu près sans changement une étude sur Anatole France, parue au printemps de 1913. Les derniers ouvrages et les dernières attitudes du moderne Lucien n'ont point, heureusement, altéré l'image tracée il y a dix ans; ils en confirmeraient plutôt l'exactitude.

Ce livre prend en sous-titre la qualité d'étude psychologique; mais à la fin de sa préface, M. Michaut parle avec modestie d'une simple étude „statistique". Et c'est bien d'une statistique que donnent l'idée ces pages bourrées de citations, de références, de chiffres, où l'apparition de telle formule nouvelle, de tel thème repris, dans l'oeuvre d'Anatole France, est datée par l'an, le mois et le jour. On n'a pas manqué à ce propos de parler de „fiches" et de méthodes allemandes régnantes dans notre Sorbonne. Pourtant, le traité de Versailles n'a que faire en ces matières. Tant qu'il faudra, pour justifier des conclusions, amasser de menues preuves, les classer et les comparer, on ne trouvera rien de mieux qu'un bon jeu de fiches, exactement prises et judicieusement utilisées. Il est vrai que M. Michaut aurait pu dissimuler plus habilement le petit fil qui lie chaque paquet et par là même le sépare un peu des autres. On distingue fort bien, trop bien, le dossier des „thèmes favoris", celui des „formules réemployées", celui surtout, imposant, des emprunts et des sources. Il faut bien avouer que sur ce dernier point, la méthode se révèle inhabile à marquer les nuances. Il y a des emprunts et presque des transcriptions, des anecdotes plusieurs fois reproduites, des sujets entiers repris, soit. Anatole France a peu d'imagination créatrice, et il lui faut à chaque instant reprendre pied, non dans le réel, comme dit M. Michaut, mais dans l'imprimé. Mais il y a aussi des coïncidences inévitables dans ces thèmes éternels; il

y a des réminiscences voulues, des allusions, des citations implicites mais conscientes. On ne peut lire Anatole France sans voir apparaître derrière lui le cortège familier des Grecs et des Latins, des philosophes et des hagiographes; il est comme la voix, souvent infidèle, toujours ironique, de tout un choeur disparate dont les membres sont effarés de se coudoyer. Ce n'est pas un de ses moindres prestiges. M. Michaut est d'ailleurs trop juste pour parler de plagiat; mais il n'est pas superflu que sa déclaration vienne, après ces trente pages, nous assurer qu' Anatole France est autre chose qu'un ramasseur de feuilles mortes, et qu'au demeurant, les classiques imitaient ainsi.

A déceler les sources et les emprunts, l'exactitude de M. Michaut ne se laisse guère prendre en faute. Comment, transcrivant un vers fameux de Dante, a-t-il laissé tomber un mot essentiel? Il en résulte que le vers est dit mystérieux, et que l'on qualifie de commentaire la traduction aussi heureuse que littérale donnée par Anatole France. La Francesca dit bien:

Amor che a nullo amato AMAR perdonna: et voici la traduction.. Amour n'épargne à nul aimé d'aimer.

Le livre de M. Michaut comporte trois chapitres; l'on trouvera peut-être ce cadre un peu artificiel, scolaire si l'on veut: intelligence, imagination, sensibilité: on songe malgré soi à ces plans de dissertations dictés par un soigneux professeur de rhétorique, à quinze jours du baccalauréat. Une telle division se prête-t-elle à marquer l'évolution d'un talent et d'une pensée, ce qui est pourtant l'ambition de l'auteur? Par une vue fort juste, du moins, il rattache l'étude du sens esthétique à la sensibilité. C'est bien en effet cette sensibilité à la fois voluptueuse et mesurée, aiguisée d'ironie et tempérée de pitié qui est l'essence même de l'art d'Anatole France. Cet art est exquis: sobriété, clarté, justesse de la forme où, „l'idée se répand comme la vie dans un corps harmonieux", don de suggérer et d'évoquer, ce sont toutes les qualités attiques, ce sont les meilleures qualités françaises. Tous les frissons de la vie tressaillent dans cette prose, alors même qu'elle est le plus chargée de réminiscences, de mots précieux savamment choisis pour leur musique et leur pouvoir évocateur. Et l'on y sent je ne sais quelle langueur ardente, à la fois insinuante et chaude, par où une âme sensuelle et délicate répand sa contagion.

Anatole France est en effet le moins impersonnel des auteurs; certains personnages de ses livres sont ses interprètes attitrés: M. Bergeret, Brotteau des Ilettes dans „Les Dieux ont soif", le Nicias de „Thaïs". Mais il s'intéresse à tous et tous expriment quelque aspect de sa personnalité. Il fait profession du subjectivisme le plus radical, et ses créations ne vivent pas en dehors de lui comme celles d'un Balzac. Il est à lui même l'éternel sujet de son observation. Souvent il intervient et commente en son propre nom; jamais il ne se dissimule. Il est donc légitime et facile de le juger d'après son oeuvre.

Ce faisant M. Michaut est, peut-être sans le vouloir, terriblement sévère pour la légende qui tend à faire un philosophe de cet unique ar-

tiste. Il suffit de lire la liste des idées les plus chères et les plus fréquemment exprimées dans cette longue série de romans, d'essais et de nouvelles: c'est une effarante nébuleuse de lieux communs. M. Michaut semble plus favorablement impressionné par l'érudition d'Anatole France. A la regarder de près cependant, c'est une érudition de lecteur de revues, familier en outre avec le coin des vieux livres dans la boutique du libraire Paillot; et encore feuillette-t-il surtout les conteurs galants et presque aussi souvent les livres pieux, épaves des bibliothèques monastiques.

Dans les vieux livres et dans la vie, Anatole France ne cherche que l'homme à interpréter, et il ne l'interprète que par l'unique ressort de la Volupté. Toutes les agitations humaines ne vont selon lui, qu'à servir ou à masquer le Désir. Cette affirmation obstinée se nuance, disions-nous, d'ironie et de pitié. Seulement la pitié devient de la haine et l'ironie grimace, au préjudice même de l'art et du bon goût, quand cet adorateur de Cybèle, rencontre sur son chemin les institutions qui prétendent imposer une discipline à la volupté et d'autres buts à la vie. Il leur pardonnait tant qu'il les croyait mourantes...

M. Michaut ne nous a guère donné que les pièces justificatives de l'oeuvre qu'il avait conçue. Sa préface prouve cependant qu'il était capable de réaliser son dessein de „rechercher quelle est en son fond la nature mentale de M. France, et comment elle a évolué". Telle qu'elle est, cette préface à elle seule mérite que l'on signale ce livre aux lecteurs étrangers qui veulent un guide pour se risquer à travers l'oeuvre délicieuse et redoutable d'Anatole France.

P. Julien.

***

La Bibliothèque de l'Adolescence (Crès). Le bibliothèque de l'Adolescence fera connaître aux jeunes gens auxquels elle s'adresse, nos auteurs modernes qu'on ne peut pas toujours mettre entre leurs mains. En effet, il est assez difficile de faire lire par des jeunes un auteur catholique comme Barbey d'Aurevilly. D'autres, comme Villiers de l'Isle Adam ou André Gide, ne seraient pas compris. Il est quelque peu embarrassant de mettre le premier roman venu d'Henri de Régnier entre les mains d'un adolescent pour lequel la Bibliothèque Rose est déjà par trop couleur bonbon. Cependant, les Bibliothèques choisies, généralement, déforment ou dessèchent un auteur en voulant l'épurer. L'écueil est difficile à tourner. Le Henri de Régnier de la Bibliothèque de l'Adolescence que nous avons sous les yeux, évite ce double danger. Le choix est habile. Le fin conteur, l'évocateur si vivant du XVII-e et du XVIII-e siècle, de Venise, le critique des „Portraits et Souvenirs", n'est nullement diminué dans cette anthologie qui s'adresse à l'adolescence. Rien ne laisse supposer que les extraits des auteurs qui formeront cette collection, seront moins judicieusement choisis.

Houssin.

PHILOSOPHIE.

De la clairvoyance par C. W. Leadbeater. Paris, Famille théosophique 1923.

L'évolution occulte de l'humanité d'après la théosophie par C. Jinarajadaça. Famille théosophique, Paris, 1923.

Les deux livres sont traduits de l'anglais et appartiennent à des publications destinées à un type spécial d'intelligence. Un lecteur doué simplement de bon sens et de quelque culture intellectuelle y comprend fort peu de chose.

Le premier parle de la clairvoyence non dans le sens admis communément dans notre pauvre siècle dénué de miracles, mais dans celui qui se trouve dans les mythes, les légendes et... les contes des fées. On y parle du Logos néoplatonien créant le monde, de la vue ethérique et astrale, de voyages dans le corps mental, des apparitions des personnes éloignés, des excursions faites par l'âme tandis que le corps reste en repos etc. Les amateurs de petits récits émouvants y trouveront de quoi se distraire.

Le second livre est une exposition de l'évolution de la vie et des formes, des incarnations avec leurs lois (on y trouve des tables embrassant des trentaines d'incarnations de la même âme avec indication du sexe, de la longueur de vie, de l'intervalle entre les incarnations etc.), de l'évolution des animaux, de l'oeuvre triple du logos, des règnes de la nature, de l'évolution de la matière et de la forme, de l'évolution de la conscience, du plan de Dieu — un mélange exorbitant de notions scientifiques et de fantaisies néo-pythagoriciennes et néo-platoniciennes, entremêlées de réminiscences hindoues.

Pourtant, si les doctrines de l'occultisme sont indigestes pour un cerveau dénué du don spécial de vision à rebours les buts de la société théosophique de France nous paraissent bien sympathiques. Ce sont: 1) Formation d'un noyau de fraternité dans l'humanité sans distinction de sexe, de rang ou de croyance, 2) Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science, 3) Etudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents de l'homme. — Nous pensons pourtant que les deux derniers buts sont peu compatibles avec les méthodes que nous trouvons dans les deux livres mentionnés.

W. M. Kozłowski.

* * *

I. **Le Dharma** — trois conférences de Annie Besant, traduit de l'anglais (1922).

II. **La Réincarnation** par Irving S. Cooper traduit de l'anglais par Andrée Bruel (1922).

III. **Revue Théosophique française: Le Lotus Bleu** 33e Année n° 8 oct., 1922.

Quand le monde entre dans la convalescence qui suit les grandes crises, les âmes se tournent plus volontiers vers les questions religieuses.

La théosophie bénéficie de ce courant et du renouveau actuel du spiritisme.

Cette sagesse prétend être „l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions". Elle a cependant emprunté au Brahmanisme un dogme essentiel, la croyance à la réincarnation des âmes „comme un incident périodique dans une existence sans fin" (Dharma p. 95). Les preuves que l'on en donne n'emporteront pas la conviction du lecteur et je ne crois pas, par exemple, „qu'une fillette jouant à la poupée, se rappelle vaguement les vies où elle a serré sur son coeur de véritables bébés" (La Réincarnation p. 105).

Puis tout cela est exotique. Des six articles de la Revue citée, un seul est signé d'un nom français — le „quartier général" de la société théosophique est à Adyar dans les Indes et les auteurs préférés semblent bien les livres sacrés des Brahmanes.

L'esprit latin ne saurait rester longtemps épris de ces doctrines hypothétiques et mystérieuses, leur vogue passagère sera sans lendemain, tels ces cultes orientaux installés à Rome sous les empereurs à une époque de décadence qui connurent de beaux jours, puis se perdirent dans l'oubli.

J. Lap.

***

Etude sur la Conscience par Annie Besant, traduit de l'anglais. Editions de la Famille Théosophique. Paris 1923.

Encore un livre de Madame Annie Besant. Je ne doute pas que les initiés n'aient accueilli avec enthousiasme cette nouvelle oeuvre car Madame Besant qui s'en fut jusqu'aux Indes chercher la vérité et la sagesse et les en rapporta jouit dans le monde théosophique d'une haute considération.

Le profane, lui, rencontre dans ce livre les mêmes obscurités et les mêmes banalités que dans les précédents avec çà et là des explications inattendues et curieuses.

Ainsi, l'auteur explique originalement l'existence des criminels peu intelligents, proches parents de la brute. Nous, Européens et hommes civilisés, représentons sur terre la cinquième race. Avant nous, il y en eut quatre autres auxquelles appartiennent encore certaines peuplades sauvages.

Or, chaque jour, des civilisés viennent qui massacrent les pauvres sauvages, libérant leurs „logos" (c'est-à-dire, à peu près, leurs âmes) qui doivent trouver un nouveau corps et sont parfois obligés de s'installer dans des individus de la 5-e race, lesquels se trouvent de ce fait être des brutes primitives dans un monde civilisé. Madame Besant conclut à l'irresponsabilité de la plupart des criminels et à la nécessité de les élever, de les développer, au lieu de les condamner.

J'ai cité cette explication parce qu'originale et claire, il y en a d'autres du même genre susceptibles d'amuser un moment les esprits curieux.

Les psychologues prendront, je pense, quelque intérêt à la lecture de cet ouvrage, ne fut-ce que pour voir ce que la théosophie peut tirer des psychologues et des savants les moins théosophes.

Quant à la thèse de Madame Besant je n'en parlerai point, ayant trop peur de la fausser rien qu'en l'exposant. Une réflexion encore:

L'extrait du catalogue des publications théosophiques qui termine l'ouvrage m'a fait songer une fois de plus que les têtes françaises ne sont point faites pour la théosophie. Aucun nom de chez nous n'y brille, même au second rang. Faut-il le regretter?

M. A. Buzenac-Chaix.

***

L'Atelier des Gens heureux, par Jean Finot (Editions de la Revue Mondiale).

Ce livre rappelle par sa composition ceux dont l'Américain O. S. Marden inonda l'Europe avant la guerre et qui devaient dévoiler le secret d'acquérir infailliblement de la volonté et de l'énergie. Une multitude étourdissante d'exemples glanés à travers toutes les civilisations se suivent pour prouver qu'on peut et qu'il faut réagir contre le pessimisme, source de toutes nos détresses.

Les instruments pour être heureux pullulent dans cet atelier. Utilisons-les! Ne nous laissons, par exemple, jamais assaillir par une mauvaise idée fixe comme fit le nègre Othello. „Attirons" les idées qui peuvent nous procurer la joie, la santé et le bonheur. Vous êtes hypocondriaque? Répétez le matin et le soir un certain nombre de fois la formule magique: „Je suis gai". Le remède est, parait-il, infaillible. Votre femme vous trompe? Méditez sur le cas de Marc-Aurèle. Son illustre épouse, l'impératrice Faustine, le trompait avec le premier venu. L'empereur, auquel parvenaient les bruits de son infortune conjugale, ne cessait de glorifier les dieux de lui avoir donné une épouse fidèle et exemplaire.

Constituons donc une pédagogie rationnelle du bonheur. Pratiquons l'autosuggestion de la longévité!... et nous vivrons 150 ans! Les miasmes du pessimisme ainsi volontairement détruits, nous entrerons dans la société future où les bienheureux humains auront la douceur des brebis et l'innocence des agneaux. Peut-être, alors, regretteront-ils ce monde de Chamfort où les plus misanthropes finissaient par s'égayer et Héraclite par mourir de rire.

A. N.

***

Initiation aux théories d'Einstein par Gaston Moch. (Bibliothèque Larousse), préface de M. Berger.

L'invitation de M. Einstein à Paris a eu pour effet une série de publications dont la science et les conceptions générales bénéficieront d'une façon particulière. Les conclusions déduites du principe de relativité et même parfois les éléments constitutifs de la doctrine avaient été exprimés d'une manière hasardée ou équivoque produisant des malentendus fâcheux. La façon claire, précise et concise d'appréhender les faits et les idées

qui caractérise l'esprit français a projeté une lumière éclatante sur les crépuscules favorables aux malentendus, qui entouraient d'abord maints points importants de la théorie et dont la source reposait en une façon arbitraire et nullement justifiée d'employer les termes, dans un sens absolu également contraire à l'usage commun et au principe même de relativité et due à une conception épistémologique arbitraire et peu fondée. C'est ainsi que, au lieu de dire que le principe de relativité conduit à admettre une illusion optique de racourcissement des objets en mouvement dans l'hypothèse (presque inadmissible du reste) des mouvements des grandes vélocités et d'une précision de mesure impossible, on disait tout bonnement et simplement que les corps en mouvement se racourcissent dans la direction du mouvement; au lieu de dire que dans la même hypothèse d'une exctitude inattaquable des mesures il serait impossible d'établir expérimentalement le moment de simultanéité de deux evénements on disait tout bonnement et simplement que la simultanéité n'existait pas. Au lieu d'affirmer que la vitesse observable d'un corps en mouvément ne peut pas dépasser celle de translation des signaux dont l'observation se sert on disait avec emphase que la vitesse de la lumière présente un maximum absolu. On allait jusqu'à poser nettement le principe que ce qui ne peut être établi en mesure exacte n'existe point. Ces assertions posées sous une forme absolue devaient produire un effet extrêmement fâcheux dans l'intelligence de ceux qui ne pouvant suivre les détails des déductions et faire les restrictions mentales nécessaires, les admettaient sous la forme dogmatique et absolue qu'on avait l'usage de leur prêter.

Un exemple suffira pour éclaircir le sens réel de ces affirmations Admettons que la simultanéité de deux événements ne peut être établie avec une rigneur absolue par les moyens dont on dispose à l'heure actuelle. S'en suit-il qu'il n'y ait point de simultanéité? En étendant cette argumentation on devrait affirmer que les pôles de la terre n'ont pas existé avant que l'homme y mit le pied. Nul ne doutait pourtant de l'existence des pôles depuis que la rotation de la terre a été établie, en dépit de tant d'effort innefficaces pour atteindre ces points intéressants. Nous savons que plus d'une centaine de corps célestes décrivent leurs routes ellipsoïdes autour du soleil. Nous pouvons affirmer avec une certitude apodictique que pour chaque paire de ces corps il existe à chaque moment deux points de leurs orbites qu'ils occupent simultanément, en admettant même que nous ne puissions pas déterminer ces places. Le principe logique admis implicitement dans cette assertion et parfois exprimé explicitement est insoutenable. Il repose sur un empirime mal informé.

La plus grande partie de ces hardiesses décevantes de langage a été relevée par la critique française avant les conférences de M. Einstein à Paris. Les communications de M. M. Painlevé et Bertrand à l'Académie des sciences, les articles de M. M. Guillaume, Weber, Rougier et autres dans la „Revue de Méthaphysique"; ceux de M. Nordmann dans la „Revue des Deux Mondes", de M. Borel dans la „Revue de Paris", les livres de M. M.

Borel, Dupont, Bergson — ce dernier dévoilant avec sa perspicacité et sa clarté habituelles la source du fameux paradoxe de M. Langevin qui faisait prolonger la vie d'une personne en l'envoyant en excursion vers une étoile fixe [1] — et tant d'autres travaux remarquables précédèrent ces conférences. Il n'en est pas moins sûr que la discussion d'une nouvelle théorie mathématique dans la capitale intellectuelle du monde est un événement décisif pour son appréciation. En dehors de nombreuses discussions, elle a provoqué l'apparition d'un numéro exceptionnel de la „Revue philosophique" consacré à la théorie de la relativité et nombre de publications qui certainement contribueront à établir les bornes légitimes de l'application de cette théorie et à la purifier d'exagérations peu désirables.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre appartient partiellement à cette littérature d'actualité. A côté d'une exposition très claire de ce qu'on embrasse habituellement sous le nom de „théorie eisteinnienne" il contient des vues individuelles. Parmi celles-ci on trouve une correction de la lumière conçue dans le sens des restrictions mentionnées plus haut. „S'il arrive que l'on constate l'existence d'une vitesse plus grande (que celle de la lumière), sa valeur devra être introduite dans les calculs à la place de la précédente" (p. 144).

„Que vivront les théories d'Einstein?" cette question posée par M. Berger dans sa préface trouve la réponse „Ce que vivent les roses, vivent toutes les théories: l'espace d'un matin"... Mais „le grand mérite des conceptions d'Einstein aura été, en tout cas, d'amener un prodigieux mouvement d'idées et „des travaux remarquables".

Un portrait de M. Einstein accompagne la publication.

W. M. Kozłowski.

BEAUX - ARTS.

„Histoire de la Musique" par Paul Landormy. (Nouvelle Edition, revue et augmentée, Paris, P. Mellotee.)

„L'Histoire de la Musique" fut publiée pour la première fois en 1910. L'auteur la trouvait incomplète et n'en était pas entièrement satisfait. Il voulut y remédier. Aujourd-hui, il nous présente son ouvrage complètement remanié, amplifié et son plan général considérablement modifié. De plus, M Landormy a eu le désir de tenir compte des travaux récents de musicologie.

C'est une tâche bien délicate que de résumer l'évolution de l'art de la musique. L'auteur n'en dissimule pas la difficulté. Disons tout de suite qu'il peut, cette fois, se montrer satisfait. Son livre, ou, ce qui serait plus juste, son manuel, nous présente un tableau fort net des oeuvres, des noms, des faits, des dates qu'il a tenu à suivre aussi chronologiquement

[1]) Exposé avec grand succès au Congrès philosophique de Bologne en 1911.

que possible. Il s'ensuit une clarté et une précision indispensables à la compréhension de l'évolution de l'art musical.

La première partie de cette „Histoire" traite de la musique antique et de la musique au Moyen-âge. Il l'agrémente d'exemples de gammes primitives. L'évolution de la Renaissance au XVII-e siècle nous prépare à l'étude, trop succincte malheureusement, du grand J. S. Bach dont le „prodigieux métier" et la richesse de sensibilité lui firent créer des oeuvres immortelles.

En quelques pages, l'auteur nous trace l'oeuvre „où le drame de la vie de Beethoven est passé tout entier". La figure émouvante de Chopin est évoquée avec beaucoup de finesse. Il nous est présenté lors de ses débuts à Paris comme un „des hommes à la mode, toujours ganté de blanc, vêtu de façon recherchée, soucieux des moindres minuties de la parure masculine depuis le choix des bijoux jusqu'à l'assortiment des cravates ou des cannes".

Serait-ce là une des raisons pour lesquelles Chopin tombe parfois dans l'afféterie?... On sent qu'il s'adresse trop particulièrement au public des salons où il est choyé, acclamé, adulé". Selon l'auteur, les oeuvres les plus parfaites de Chopin sout les plus courtes, car Chopin n'est pas architecte. Il ne sait pas développer un thème. Il insiste trop sur sa première impression, la répète, „la prolonge au delà du terme atteint spontanément". Cependant, parfois, quand il veut être bref, il nous donne des impressions d'un sentiment intense et d'une pénétrante poésie.

Le chapitre sur Claude Debussy est particulièrement attachant. Nous entrevoyons tout ce que nous avons à déplorer dans la perte prématurée de ce „génie libre" dont l'oeuvre déjà grande n'était certes pas terminée. Son influence sur nos musiciens d'aujourd'hui est indéniable. Nous la retrouvons, entre autres, dans l'école anglaise de ces dix dernières années ainsi que dans l'école italienne.

Enfin, M. Landormy esquisse à grands traits, un tableau de la musique d'aujourd'hui, de l'activité musicale de l'Europe entière. Il nous est donné de voir qu'après un long silence, l'école française détient à nouveau, de nos jours, le premier rang parmi les nations musiciennes du monde entier.

Nous ne saurions trop recommander ce manuel de la musique qui n'a pas d'autre prétention que d'être un manuel, et l'on sait combien la critique des manuels est facile. Chaque chapitre est suivi de notes bibliographiques qui permettent aux personnes désireuses d'approfondir leurs connaissances musicales, de se reporter aux livres de fonds.

Houssin.

***

Les Rondes des Petits Métiers à chanter, à mimer et à jouer. Paroles et musique avec accompagnements de piano de Xavier Privas et Francine Lorée Privas — Edité par Fernand Nathan, Paris.

Xavier Privas, le prince des chansonniers, en collaboration avec sa femme, offre au public, dans ce nouveau recueil, une collection de Rondes, pour les enfants.

Le chansonnier est un de ces hommes, qui pour exprimer leurs sentiments, ont choisi comme langue la chanson. Privas y met toute son âme, tout l'amour qu'il ressent pour son pays, pour la famille, pour les humbles travailleurs.

Ces rondes sont faites pour apprendre aux enfants à aimer le travail, sous quelque forme qu'il se présente, et surtout à aimer, à comprendre, à respecter le travailleur. Dans toutes ces rondes, nous retrouvons cette bonne humeur, cette gaîté de bon aloi, caractéristique de Privas et d'autres de ses amis, chantant le travail, la fraternité, la solidarité.

Si les paroles de ces rondes sont charmantes, nous ne pouvons malheureusement pas en dire autant de la musique.

Xavier Privas nous avait accoutumé à quelque chose d'original, de fin; ici les mélodies sont pauvres, monotones, les harmonisations à peine dignes d'un amateur médiocre.

Lorsqu'on compose pour des enfants, simplicité ne doit pas être synonyme de monotonie; écrire simplement ne veut pas dire écrire banalement.

Disons en terminant, que le recueil est très joliment illustré et d'une manière générale fort bien présenté.

J. E. Monnier.

***

Le Musée d'Orléans. Peintures par Paul Vitry (dans la collection: Memoranda) Henri Laurens, Paris.

Cette collection est très originale. Les ensembles artistiques français ou étrangers (musées, églises, abbayes) y sont sobrement décrits par la plume d'un écrivain compétent; puis ils sont évoqués par de nombreuses illustrations. Le volume que M. Paul Vitry, conservateur du Musée du Louvre, consacre au Musée d'Orléans est parmi les plus réussis. A le lire, on éprouve le désir de visiter ces salles incommodes qui abritent tant de chefs-d'oeuvre. Le XVIII-e siècle surtout est bien représenté: de Troy, Lancret, Boucher, Nonotte, Perroneau, Hubert Robert et Fragonard. La sculpture y figure aussi par quelques oeuvres maîtresses de Germain Pilon, Houdon, Pigalle, Clodion, et Pradier. Le musée d'Orléans est un des plus importants de province.

Marc Aurouze.

DIVERS.

Almanach du Combattant pour 1923 aux Editions du Combattant, 190 B. Haussmann, Paris, VIII-e Arr.)

Un mot du Maréchal Foch sert de préface: „Il y a le plus grand intérêt pour la paix du monde à ce que les liens de camaraderie qui ont uni

les combattants alliés dans la Guerre soient entretenus dans la Paix. Aussi j'apprécie les efforts qui sont entrepris dans ce sens comme l'Almanach du Combattant".

Ce programme est dignement continué par l'Almanach pour 1923. En de nombreux articles alertes et gais, clairs et rapides, sont abordées les diverses questions qui intéressent le démobilisé: Agriculture, Assurances sociales, Colis des prisonniers, Soins médicaux gratuits, Rééducation, Pensions, Retraites, Sépultures militaires etc. etc. De longues listes ont été établies avec un classement méthodique des livres sur la guerre ou des Journaux d'anciens combattants. Ou y trouvera également les adresses des diverses Associations de combattants, de mutilés, de prisonniers.

Peut-être ce qui est contes et récits paraîtra à plus d'un un peu trop exclusivement humoristique... mais les anciens „poilus" préféreront ce genre au „bourrage de crânes" de la littérature officielle ou aux tendances égoïstes de tant de volumes publiés sous couleur de souvenirs de guerre.

Il faut enfin féliciter l'Almanach d'avoir voulu être digne de pénétrer dans tous les foyers. Trop souvent des publications analogues croient de bon ton une légèreté d'allures qui touche à la pornographie. Qu'on lise donc l'article „Vive l'amour", „ce cri de tous les soldats ne fera pas sourire les dames, ni rougir les demoiselles" il leur rappellera comment elles doivent gagner la Paix et assurer la perpétuité glorieuse de la Patrie.

J. Lap.

***

Collection Armand Colin; (5 fr.; relié: 6 fr.).

Collection Payot; (relié: 4 fr.).

On sait le succès qu'eurent en Allemagne et à l'Etranger les collections G ö s c h e n, „Aus Natur und Geisteswelt, Wissenschaft und Bildung". Si les livres de ces collections sont de valeur inégale, on ne saurait nier que d'aucuns dus à la plume de grands savants d'Outre-Rhin, justifient le succès de ces entreprises. Nous n'avions, avant la guerre, rien de semblable à leur opposer. Depuis, deux éditeurs français se sont employés à combler cette lacune.

La collection A r m a n d C o l i n qui a pris pour devise „Vulgariser sans abaisser", se présente en petits volumes in-16, brochés, de 200 à 220 pages, abondamment illustrés. Elle voudrait non seulement initier les jeunes gens à la pratique d'une profession mais mettre à la portée de toute personne cultivée, des exposés clairs et nets des connaissances les plus variées. Pour les spécialistes, elle sera un recueil de documents précis toujours à portée de la main. Elle ambitionne de former une véritable encyclopédie. Les ouvrages sont groupés en 14 sections différentes: Philosophie, Langues et Littératures, Histoire, Géographie, Droit et Economie, Mathématiques, Physique, Chimie, Biologie, Electricité industrielle, Moteurs ther-

miques, Génie Civil, Arts Militaires, Agriculture. Pour atteindre son but, l'éditeur a fait appel aux spécialistes les mieux qualifiés pour chaque matière: Ingénieurs de la Marine, des Arts et Manufactures, professeurs à la Sorbonne, à l'Ecole des Mines, à l'Institut Agronomique, à l'Institut Pasteur, à la Faculté de Droit de Paris, aux facultés de province. Nous recontrons les noms de Mme Curie qui annonce un livre sur „La Radioactivité", de M. Terracher dont on attend avec impatience la „Grammaire historique de la langue française", ceux de MM. Luchaire, Hémard, Scelle, Rabaud et de tant d'autres qui garantissent la réussite de la collection Armand Colin [1].

La Collection Payot s'est assigné comme but, de former une „encyclopédie française de haute culture". Elle se présente aussi sous format in-16, en volumes reliés de 160 pages. Elle embrasse toutes les connaissances humaines et ne fait appel, ainsi que la collection Colin, qu'à des autorités. Elle compte parmi ses collaborateurs des noms comme Paul Appell qui publie un volume sur les „Eléments de la Théorie des Vecteurs et de la Géométrie Analytique", Ernest Babelon: „Les Monnaies Grecques", E. Branly: „La Télégraphie sans fil", E. Gilson: „La Philosophie au Moyen Age", F. Garçon: „Le Droit Pénal", A. Grenier: „Les Gaulois", etc. etc., savants éminents qui sont garants de la valeur scientifique, littéraire, philosophique et historique de ces petits volumes.

Ces deux collections contribueront en raison de leur prix peu élevé et de leur haute teneur scientifique à répandre les idées, les méthodes et le goût français.

Houssin.

* * *

Accusés de réreption — Longnon. La formation de l'unité française (Picard) Gaston Riou. Ellen et Jean, roman (Grasset) Maximilienne Helier. La mer rouge, roman (Grasset) Jacques Rivière. Aimée, roman (N. R. F.) J de Montherlant. La songe, roman (Grasset) K. Waliszewski. Le Règne d'Alexandre I-e La bastille russe et la Révolution en marche (1801—1812). (Plon-Nourit 1923) P. Bourget. La Geôle, roman (Plon). Berret. Le Dauphiné (Laurens).

---

[1]) E. JAMMY La construction du vaisseau de guerre R. BRICARD Cinématique et mécanismes. A- BAILLY L'ecole classique française. YVES HENRY Plantes à huile. C. GUTTON Télégraphie et Téléphonie sans fil. EUG. BLOCH Theorie cinétique des gaz. J. GEFFROY Trait pratique de géométrie descriptive. H. BÉGHIN Statique et dynamique (2 Tomes) CH FABRY Éléments d'électricité J. ROUELLE La fonte. V. AUGER Principes de l'analyse chimique. M. SORRE Les Pyrénées P. VEROLA Chimie et fabrication des explosifs. A. MATHIEZ La révolution française Tome I: *La chute de la Royauté.* F. MAURETTE Les grands marchés des matières premières J. LEVAINVILLE L'industrie du fer en France ROUELLE L'acier. G. SCELLE Le doit ouvrier. Dr P. RAVAUT Les maladies dites véneriennes. H. CAVAILLES La houille blanche.

CHRONIQUE.

VARSOVIE.

Il nous est impossible de rapporter en détail toutes les manifestations publiques consacrées à la science, à la littérature ou à l'art français, survenues depuis le début de l'année scolaire. Citons seulement les cours de M. P. Viguier à l'Université, sur *la Civilisation française au XIXe siècle,* qui obtiennent un si vif succès auprès du tout Varsovie lettré, la belle cérémonie à l'occasion du centenaire de Pasteur, enfin l'Académie solennelle en l'honneur du maréchal Foch.

M. Emile Bourgeois, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut a fait à Cracovie, Lwów, Varsovie et Poznań, quelques leçons sur *la Conquête prussienne, Frédéric II, Bismarck et Guillaume II.* Ces leçons inspirées, non point par un souci de propagande, d'ailleurs bien inutile, mais par l'unique amour de la vérité, et soutenues par l'esprit critique le plus probe, ont été partout triomphales.

M. Laferrière, professeur à la Faculté de droit de Strasbourg a donné quelques leçons de Droit administratif français.

L'Alliance française, dont le collège sous la direction avisée de M. Mansuy continue à prospérer a beaucoup contribué à faire entendre à Varsovie des voix françaises: MM. Dalbis, Viguier, Neibecker et Langlade ont donné des conférences. Au collège, outre la célébration traditionnelle de la Saint Charlemagne, fêtée cette année de façon très spirituelle, il faut signaler la fête en l'honneur de Copernic, qui a été très réussie.

L'Association polono-française par sa bibliothèque, sa salle de lecture et ses conférences a poursuivi aussi son action très efficace.

CRACOVIE.

UNIVERSITÉ. Cours de langue et littérature françaises.

M. Wędkiewicz. 1-er et 2-ème trimestres.

— Problème de l'unité de la civilisation des nations romanes (1 heure).

— Histoire de la phonétique française et provençale (3 heures).

— Institut des langues romanes: les plus anciens monuments de la langue française (1 heure).

M. Folkierski en congé.

M. Neibecker. La littérature française de 1870 à 1900: la poésie symboliste

— La tragédie française des origines à nos jours.

— Explications de poésies symbolistes.

— Stendhal: sa vie et son oeuvre (avec explications de textes).

M. Hamel. Grammaire, morphologie et phonétique du français moderne (2 heures).

— Explications d'auteurs choisis et corrections de travaux écrits.

M. Bernard. Cours de langue française pour les commençants (2 heures).
— Cours de langue française pour les avancés (2 heures).

A Cracovie, M. Emile Bourgeois a remporté un très vif succès par ses leçons si substantielles et qui étaient de sensationelles revélations historiques.

M. Restlob, prof. à l'Université de Strasbourg, a été durant un mois l'hôte de l'Université de Cracovie. Ses cours y ont été très appréciés par tous les juristes cracoviens, étudiants, professeurs et spécialistes.

En Mars, l'Université de Cracovie a célébré solennellement le Centenaire de Pasteur. M. Natanson, recteur de l'Université, ouvrit la séance. MM. les professeurs Marchlewski, Klecki et Gieszczykiewicz rappelèrent, en de chaudes et vibrantes paroles, la vie et l'oeuvre de ce grand bienfaiteur de l'humanité.

La remise du doctorat *honoris causa* au général le Rond fut aussi une belle fêt ed'amitié franco-polonaise. Mais ce sera pour tous les assistants un souvenir impérissable que la splendide cérémonie de la remise du Doctorat *honoris causa* au Maréchal Foch. Jamais encore on n'avait aussi bien senti les coeurs polonais et les coeurs français battre à l'unisson.

CONFÉRENCES. Le 20 Octobre 1922. Sous le patronage des „Amis de la France", M. Dalbis, professeur à l'Université de Montréal, envoyé en Pologne par l'Alliance Française, a fait une conférence sur *Pasteur, sa vie et son oeuvre.*

Le 29 Janvier 1923. Sous le patronage de Monseigneur Sapieha, prince-évêque de Cracovie, M. l'abbé David a fait, à l'occasion du tricentenaire de St. François de Sales, une conférence sur *„St. François de Sales, docteur de l'humanisme chrétien"*. Cette conférence fut organisée par la colonie française de Cracovie.

Le 20 Février. M. Victor Gille, pianiste français, a donné une audition des principales oeuvres de Chopin dont le bénéfice a été versé pour la restauration du Wawel et de l'Eglise Notre-Dame.

La veille, l'aimable épouse du Ministre du Commerce, Madame Ossowska, dont le père était élève de l'Ecole d'Artillerie de Metz et s'est engagé dans l'armée française en 1870, a donné chez elle un dîner en l'honneur de M. Gille et y avait convié la colonie française.

Le 5 Mars. Sous le patronage des „Amis de la France", M. Michel Siedlecki, professeur à l'Université de Cracovie, a fait une conférence sur *Jules Fabre, sa vie et son oeuvre.*

Citons encore les conférences des „Heures françaises", Cercle d'études de l'Alliance française. Un nombreux public y a applaudi en avril M. le vicomte de Luppé, et M. Fay, professeur à l'Université Columbia.

COURS FRANÇAIS. Des Cours de langue française se sont ouverts au début de l'année scolaire. Leur succès a été très vif. Plus de 450 élèves y fréquentent assiduement. Des sections spéciales existent pour élèves des écoles, pour typographes, etc. Dans la section supérieure, des conférences de culture générale portant sur *la France contemporaine* sont faites chaque semaine, à tour de rôle, par MM. l'abbé David, Neibecker, Hamel, etc

LÉOPOL (LWÓW).

Les cours suivants sont professés à l'Université.

M. *Porębowicz.* Histoire de la littérature classique.
— Phonétique du vieux français.

M. *Czerny.* Le roman français au XIXe siècle.
— Syntaxe historique française.
— La versification française.

M. *Noiville,* agrégé de l'Université de France, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. La civilisation française du XVIe siècle.
— Explication d'auteurs du XVIe siècle.
— Explication d'auteurs contemporains.

Des cours populaires de Français sont faits, en dehors de l'Université, par Mme Giraud, diplômée d'études supérieures. Des conférences ont été données sous le patronage des „Amis de la France" par MM. Bienaimé, Dalbis et Noiville (*Samain poète du rêve*). Le centenaire de Pasteur a été comme à Cracovie, Poznań et Varsovie fêté solennellement par l'Université.

Signalons aussi les fêtes en l'honneur du Maréchal Foch, les leçons de M. Emile Bourgeois et la belle conférence de M Restlob, professeur à la Faculté de Droit de Strasbourg, sur *l'Alsace sous la domination allemande.*

LUBLIN.

L'Université de Lublin possède trois professeurs français: le R. P. Lacrampe, professeur de théologie, l'abbé Bourguignon, professeur de littérature française et l'abbé Rabeau, professeur de philosophie. En outre les trois cercles fondés par le R. P. Lacrampe donnent des séries régulières de conférences. Voici quelques uns des sujets traités depuis le début de l'année universitaire:

I. Au Cercle Franco-Polonais, a) du Prof. Chylinski: Séance d'ouverture (année 1922—1923). *Le programme d'Action du Cercle de Lublin, durant l'année nouvelle,* b) du Prof. Lacrampe: *L'Etude de la Langue Française:* Méthodes et Résulats, c) De M. Hamel: *L'Alsace et la France,* d) du Prof. Paciorkiewicz: *La littérature Française vue de l'Etranger.*

II. A la Milice Franco-Polonaise: conférences hebdomadaires (tous les dimanches) de 3 à 4 h. ap. midi. *Les Droits et les Devoirs de la Jeunesse Contemporaine.*

III. Au Cercle Français Jeanne d'Arc: causeries hebdomadaires (de 5 à 7 h.) tous les dimanches. *L'âme française.*

En outre fonctionnent des Cours de langue fançaise comportant une section de perfectionnement pour les professeurs de lycées, une section militaire, une section supérieure pour gens du monde (conférences dialoguées) enfin une section pratique divisée en trois classes d'hommes et trois classes de femmes.

POZNAŃ.

UNIVERSITÉ *M. Joseph Morawski:*
— Histoire de la langue française au Moyen-âge.
— La poésie des Troubadours.
— Explications de textes.

M. Langlade: La littérature française du XVIe siècle.
— Cours de versification et d'histoire du vers français.
— La Renaissance provençale. II. L'Ecole de Font-Ségugne.
— Explications d'auteurs du XVIe siècle.

M. de Brugière: Cours élémentaire, moyen et supérieur de langue française.

M. Bourgeois a terminé par Poznań sa brillante tournée d'enseignement. La probité scientifique de ses leçons, non moins que leur exposition familière et claire, a beaucoup frappé ses auditeurs. L'impression produite est profonde et sera durable.

M. Laferrière, professeur à l'Université de Strasbourg a donné cinq leçons sur „*Les garanties juridictionnelles dans le droit administratif français*".

A l'Université populaire M. Langlade a fait une conférence sur „*George Sand et Chopin*".

Une cérémonie solennelle a eu lieu à l'Université en l'honneur de Pasteur. M. le Dr. Mestresant, représentait l'Institut Pasteur.

Le diplôme de Docteur *honoris causa* a été solennellement remis au Maréchal Foch dans la salle des Actes de l'Université le 8 mai 1923, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

ASSOCIATION POLONO-FRANÇAISE: L'Association polono-française est enfin pourvue d'un magnifique local qui a été inauguré le 7 mai en présence de M. le maréchal Foch. Elle le doit à la bienveillance de M. Ratajski, Président de la ville, et de M. le Recteur Święcicki, Président de la Société scientifique de Poznań, non moins qu'aux actives démarches de M. le Consul Dufort, Président d'honneur et de M. Opieński, Président de l'Association. Le jour de l'inauguration, M. Opieński a reçu du maréchal Foch la croix de chevalier de la légion d'honneur. Sous l'impulsion de son actif secrétaire général, M. l'abbé Lapisse, l'A. P. F. a donné un cycle très intéressant de conférences:

M. Dalbis. *Pasteur, sa vie et son oeuvre.*

M. Opieński. *Quelques mots sur les relations entre les musiciens français et polonais.*

Mlle. M. A. Chaix: *Les Avares dans la littérature française.*

M. Grabowski. *Mickiewicz et la France.*

M. Langlade. *Les romans de l'année.*

M. Kozłowski. *Les philosophes polonais et la philosophie française.*

M. l'abbé Lapisse. *Les Pèlerinages français.*

M. Morawski. *L'amitié pour la Pologne dans l'ancienne littérature française.*

M. Monnier. *Théodore Botrel.*

M. Neibecker. *Villiers de l'Isle-Adam et la Renaissance de l'idéalisme.*

M. le comte Milewski. *La vitalité des nouveaux états européens.*

BIBLIOTHEQUE. La bibliothèque, organisée par Mlle M. A. Chaix fut ouverte au public le 1 octobre 1922. Elle compte plus de 2000 volumes et 70 revues. Elle s'enrichit tous les jours de dons importants. Les bienfaiteurs les plus éminents de la Bibliothèque sont M. le colonel Marquet, le ministère de l'Instruction publique à Paris et les „Amis de la Pologne".

CONCERTS. Les 5 et 12 mars ont eu lieu deux concerts de musique française organisés par M. Opieński. Le premier était consacré à *la Chanson française.* Mlle Lydia Barblan a admirablement interprété des chansons du XIIe, XVe, XVIIe et XVIIIe siècles. Le second concert était consacré à *Fauré* et à *Debussy*, avec le concours de Mlle Lydia Barblan, de Mlle Wierzbicka, du Quatuor polonais et de M. Raczkowski En résumé deux belles manifestations d'art français.

THÉATRE. Le 17 mars a eu lieu au théâtre Apollo une soirée française donnée par le Cercle dramatique de l'A. P. F. Une partie de concert où l'on a fort applaudi Mlle Szrejberówna et M. James Monnier, accompagnait une partie de déclamation et de comédie.

Le „Cercle romaniste" de l'Université a représenté le *Passant* de Coppée et les Elèves des Cours français *les Tourterelles* d'Albert Jean. Mlle Janasikówna a déclamé un poème de Rosemonde Gérard et Mlle Tomasówna des vers de F. Gregh. Soirée des mieux réussies.

CERCLE ROMANISTE. Cette corporation d'étudiants en langues romanes travaille très activement pour la culture française. Son bureau est ainsi composé: M. Morawski, Protecteur, M. Matczyński, Président, Mlle Tomasówna, Secrétaire, M. Krehl, Trésorier. Le français est la seule langue adoptée pour les réunions et les conférences. Voici quelques titres de conférences hebdomadaires:

M. Matczyński. *La poésie contemporaine en France.*

Mlle Jankowska. *Rodenbach, poète et romancier.*

Mlle Janasikówna. *Verhaeren.*

Mlle Jaranowska. *Les poétesses du symbolisme.*

Mlle Tomasówna. *Maeterlinck.*

M. Gutsche. *Madame Bovary.*

M. Jesionowski. *Les théories d'éducation chez Montaigne et chez Rej.*

LE LIVRE FRANÇAIS. Depuis un peu plus d'un an existe à Poznań une librairie française *„Au coin de France"* fondée par M. Bernard Grasset, l'éditeur parisien bien connu.

Au mois de mai 1922 a été fondée une maison d'éditions franco-polonaise *EOS* dont le programme est de faire connaître en Pologne la littérature française par des traductions. Les oeuvres publiées jusqu'à ce jour sont les suivantes: *la Chaussée des Géants* de P. Benoît, *l'Histoire d'un merle blanc*, d'A. de Musset, *Du coeur, des femmes* par La Bruyère, *Maximes et pensées* de La Rochefoucald, *la Vie en fleur* d'A. France, *Maria Chapdelaine* de H. Hémon, *le Bouclier d'Alexandre* de M. Tinayre, *Qand Israël est roi,* des frères Tharaud, *l'Homme Traqué* de F. Carco, *Reflexions sur l'Art* de Rodin recueillies par P. Gsell, *Un jardin sur l'Oronte* par M. Barrès etc. Le Directeur de la maison *EOS* est M. Omer Neveux. Parmi la liste des traducteurs nous relevons les noms si estimés de Mlle Ruszczyńska, de Mme la Comtesse Mielżyńska, de M. l'abbé Bajerowicz, de M. le député Kozicki, du célèbre romancier Ligocki, des prof. Kozłowski et Tatarkiewicz, enfin de Boy lui-même, l'inégalable traducteur.

Plus récemment a été fondée une autre maison d'éditions à capitaux entièrement français, dont le but est analogue. La maison *SEKWANA* dont la devise est celle de Paris *Fluctuat nec mergitur,* est dirigée par M. de Bonnières.

Elle se spécialisera dans la traduction d'A. France dont ont déjà paru *les Dieux ont soif* et *Thaïs*. Sekwana a publié encore *A l'ombre de la Croix* des frères Tharaud, *l'Histoire de deux peuples* de J. Bainville, etc...

Les éditions *EOS* et *SEKWANA* contribuent grandement à la diffusion en Pologne de la culture française. Leurs efforts méritent grandement d'être encouragés.

COURS FRANÇAIS. Sous la Direction générale de M. Langlade, assisté pour Poznań de Mme Buzenac-Chaix, les Cours français ont pris un très grand développement. Le nombre d'inscriptions a été de 1200 pour le second trimestre. Le nombre d'élèves assidus dépasse 800. L'enseignement est à quatre degrés; le degré préparatoire et élémentaire (cours pratiques), le degré moyen (enseignement commercial et littéraire) le degré supérieur (enseignement littéraire). Il existe en outre une section scolaire pour garçons et filles des gymnases. Cette section est fréquentée par 150 élèves. Les Cours ont été fondés par le Gouvernement français: ils sont patronnés par l'Alliance française.

NÉCROLOGIE. Le 2 avril 1923 est décédée Mme Buzenac, née Chaix, docteur ès lettres, directrice des Cours français de Poznań. Elle avait épousé, un mois plus tôt, le chancelier du consulat de France. Sa perte a été vivement sentie par toute la population posnanienne qui lui a fait de grandioses funérailles. Son oeuvre administrative et son oeuvre littéraire, déjà importantes quoiqu'elle eût à peine trente ans, révélaient les mêmes qualités de précision, de netteté et d'énergie bien françaises. Que ne pouvait-on attendre de cette belle intelligence et de cette volonté quasi-virile? Elle devait être la collaboratrice régulière de notre Revue. Hélas!... Nous adressons à son mari désolé et à toute sa famille nos condoléances émues

BYDGOSZCZ et TORUŃ.

COURS FRANÇAIS. Des cours français, rattachés à la direction générale de Poznań se sont ouverts le 8 Janvier 1923 avec 548 élèves à Bydgoszcz et 487 à Toruń. Leur fonctionnement est de tous points analogue à celui des cours de Poznań. Le directeur des Cours de Bydgoszcz est M. Cyga-Karpiński, qu'assiste dans sa tâche Mlle Marie Strowska. Le directeur des cours de Toruń est M. Isnard.

CONFÉRENCES. Des conférences régulières ont lieu le Dimanche à Bydgoszcz sous les auspices des Cours français:

M. Langlade. *George Sand et Chopin.*
Les romans de l'année.

M. l'abbé Lapisse. *La vie religieuse dans la France d'aujourd'hui.*

Mlle M. A. Chaix. *La philosophie contemporaine en France.*

Mlle M. Strowska. *Le théâtre d'aujourd'hui.*
Les tendances de la jeune littérature.

M. Monnier. *Th. Botrel.*

M. Bassalik, professeur à l'Université de Varsovie. *Pasteur.*

Une bibliothèque française est rattachée aux Cours de Bydgoszcz.

Poznań, 1923. Imprimerie de l'Université.